Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/unmauvaismnage01pons

SCÈNES

DE LA VIE INTÉRIEURE.

En Vente

CHEZ

G. OLLIVIER, LIBRAIRE,

RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, N° 33.

—

BOUSQUET, LIBRAIRE,

GALERIE DES PROUES,

PALAIS-ROYAL.

IMPRIMERIE DE DEZAUCHE,
l'aub. Montmartre, n° 11.

CABINET DE LECTURE.
Librairie ancienne et moderne
E. DÉSBOIS & FILS
Rue Huquerie, 70 - BORDEAUX

UN

MAUVAIS MÉNAGE,

SCÈNES DE LA VIE INTÉRIEURE.

Par P. Pons.

I.

—

Paris.

HIPPOLYTE SOUVERAIN, ÉDITEUR.

—

1833.

On a émis différentes opinions relativement à la manière dont les causes influent sur la détermination de la volonté. La divergence s'en explique aisément : ces causes sont inconnues. Les uns ont prétendu qu'elles agissent en laissant à l'homme son franc arbitre. Les autres pensent qu'elles ne

s'opposent point à la liberté du choix, alors même qu'il y a inclination. Enfin, d'autres nous disent qu'elles opèrent avec un degré de force irrésistible. D'après ceux-ci, il n'y aurait donc que des actions utiles ou funestes à la société; il n'y aurait ni crime ni vertu.

Ceux qui ont abordé ces questions, ont probablement adopté, chacun selon son organisation particulière, telle ou telle de ces opinions, dont aucune, je pense, ne peut être admise d'une manière absolue. Comme vérités relatives, et malgré le pénible sentiment que fait naître la dernière, elles ne paraissent pas contestables. Oui, il se trouve de tout cela dans l'ordre du monde. Il y a des êtres privilégiés chez qui les mouvemens de l'âme ressemblent à cette brise légère qui ride à peine la surface des eaux, et laisse au pilote le loisir de reconnaître et le moyen d'atteindre sans secousses le point convenable. La balance est là dans un si parfait équi-

libre, qu'un souffle de la volonté suffit pour la faire pencher à son gré. Il en est d'autres moins favorisés, chez qui les inclinations sont plus impérieuses; mais la nature les ayant doués en même temps d'une énergie plus prononcée, leur vouloir n'est pas un esclave qui baisse les yeux et courbe sa tête, à la voix d'un maître qui ordonne; c'est un égal qui dispute ou un inférieur qui fait observer; et tous les deux peuvent opposer victorieusement les armes de la raison à l'influence qui les presse. Enfin, il est des créations exorbitantes qui semblent avoir été jetées au milieu du système de l'univers dans un moment de colère ou de calamité. Là, point de libre délibération, point de faculté opposante, point de franc arbitre; une raison sans doute, mais que la violence des passions fait descendre au-dessous même de l'instinct; de la réflexion par fois, mais vague, impuissante, agitée et fléchissant comme un roseau battu par la tempête; des

penchans sans contre-poids; une volonté aussi, mais privée de la puissance de l'option.

Derval, l'un de mes principaux acteurs, offre cette difformité morale.

Je ne pense pas que le drame soit seul en possession d'intéresser mes contemporains. Je crois que la vérité attache sous toutes les formes, et qu'un tableau quelconque a toujours son prix, s'il est fidèle; mais la mise en scène du personnage en question pouvait non-seulement amener des situations dramatiques, il devait encore en résulter une moralité qui suffisait pour me déterminer à le mettre en action; je veux parler de l'indifférence en matière d'éducation, trop complaisamment professée par le père de Derval.

Il ne paraît pas douteux que nous n'apportions en naissant les germes des bons ou des mauvais penchans que le temps développe; les expressions *bien né*, *mal né*, qui ne sont

étrangères à aucune nation, prouvent du moins que ce sentiment est universellement répandu; mais c'est une erreur manifeste que l'avis de ceux qui envisagent tous les soins imaginables comme inutiles, pour redresser les vicieuses inclinations de l'âme. En supposant qu'il soit impossible de les faire disparaître entièrement, une active sollicitude parvient toujours à les modifier par les impressions qu'elle s'empresse de donner à la première époque de la vie. Il est affreux de songer qu'un défaut de vigilance peut quelquefois compromettre tout l'avenir d'un homme.

Des résultats de l'alliance conclue par les soins du riche colon de la Guadeloupe, et de ceux que présente l'union formée par le sentimental Armand, je n'ai voulu tirer aucune conséquence. On a fourni beaucoup d'argumens pour et contre les mariages d'inclination. Si j'avais à me prononcer, je donnerais gain de cause à des nœuds serrés sous les

auspices de l'amour; il semble en effet qu'il y a plus de chances pour un hymen auquel a présidé une mutuelle affection; mais d'assez nombreux exemples pourraient aussi être offerts en faveur des mariages de raison. Du reste, le bonheur, dans des liens de cette nature, tient à beaucoup de choses, et la question, envisagée sous ces seuls rapports, ne peut nullement être tranchée.

La figure du capitaine Marceau m'a paru pouvoir amener une légère diversion à mon drame, sans nuire à l'effet du développement. C'est le type de ces gigantesques soldats de 93, l'orgueil et l'honneur du monde, qui se levèrent un jour, aux premiers rayons du soleil républicain, pour aller réveiller les nations du funeste et honteux sommeil des esclaves, pour arracher le droit divin des sociétés aux griffes de l'usurpation, pour accomplir une tâche de grandeur et de prospérité; c'est le brave à la ceinture duquel l'amour vrai de la gloire attacha non une épée

conquérante, mais libératrice; c'est le guerrier national qui sentit l'abjection et les souffrances des peuples, qui entrevit la cause des vices du corps social dans le monstrueux principe de son organisation décrépite, et qui, tout en admirant le grand homme, ne lui pardonna son allure impériale que lorsque cette anomalie l'eut jeté sur le rocher de l'exil.

J'aurais désiré que mon cadre me permît de développer davantage le caractère de Claudine. Une jeune fille qui des instructions religieuses de son enfance n'a conservé que la saine morale, qui pouvait, près d'un père dont elle était tendrement aimée, voir s'écouler des jours exempts de peines, et qui voulant offrir à l'humanité le tribut de ses veilles et de ses pénibles travaux, est venue se vouer au service des hospices; un ange ingénieux à pénétrer, à conjurer les fatales résolutions du malheur, et faisant le bien comme d'autres commettent un crime, dans

l'ombre, pouvait sans doute me fournir des pages attachantes; mais, d'après le plan que je m'étais tracé, une figure, celle de Florvilie, devait dominer à côté de celle de Derval, et dans la crainte de trop diviser l'intérêt résultant de l'antithèse de caractères que présentent ces deux personnages, j'ai dû m'imposer des bornes pour tout ce qui n'était pas eux.

Florvilie est cette source inépuisable de miséricorde qui aime à se répandre jusque dans les champs les plus infertiles; c'est cette organisation qui déteste le vice et lui donne le nom d'infortune; c'est ce type supérieur, noble, grand, qui n'a rien à désirer pour lui, mais qui, à l'aspect, au seul souvenir des misères humaines, s'afflige, souffre, et a la sublime ingratitude de reprocher à la création la disgrâce des autres; enfin, c'est un reflet de l'être divinisé que la république d'Athènes honora le plus, qui avait un autel au sein de la cité, et auquel on ne s'adres-

sait qu'avec cette formule, prostituée par l'usage à tant de misérables couronnés : Votre Majesté.

Quelques parties de cette production ne seront pas, je l'espère, envisagées isolément du côté de leur tendance, trop prononcée peut-être, à condamner le rigorisme de certains principes sociaux ; ce n'est jamais telle ou telle portion d'un ouvrage qui en constitue l'esprit, et c'est surtout au sens résultant de l'ensemble que l'on s'attache. Considéré de cette manière, il n'est pas jusqu'à l'incident un peu scabreux, mais décemment raconté, où m'a conduit le voyage de Derval à Lyon, qui ne puisse décliner la justice d'un reproche de ce genre ; et les rigoristes eux-mêmes devront être satisfaits de la conséquence des différentes situations où cet homme se trouve jeté. Je serais heureux sans doute que la critique encourageât cet essai ; mais son indulgence, sous le rapport littéraire, est une faveur que je n'oserais lui demander, si je

n'avais la conscience que je me présente à son tribunal avec un livre qui mérite l'estime des honnêtes gens.

UN

MAUVAIS MÉNAGE.

I.

Une inclination.

L'hiver, cinq ou six mois se passaient chez M. Valbot, près d'un large foyer, à lire, nonchalamment accoudé sur le dossier d'une ottomane, un article de journal ou un bulletin de la Grande-Armée; y compris les heures consacrées à brûler du Havane, à boire du

Hissvin ou du Moka, à mille autres petits riens, et à quelques instans de vague rêverie. Pour se délasser de tout cela, on allait, à la fin de mai, vivre cinq ou six autres mois à sa maison des champs; c'est-à-dire que la première partie de l'année s'écoulait à Paris, dans une molle oisiveté, et que la seconde se passait à Montmorenci, dans le plus parfait repos.

Il y avait des momens où M. Valbot se souvenait que l'opulence ne fut pas toujours son lot, et que, pour acquérir sa fortune, il avait quitté la France, sillonné l'Océan, et traversé un long intervalle de veilles et de travaux. Alors, il trouvait que le soir de sa vie était un peu uniforme, et, pour en corriger la monotonie, il donnait de temps en temps à Montmorenci des soirées où il réunissait quelques oisifs des environs. M. Derval, ancien colonel retraité, était un de ceux qui y venaient le plus souvent. Il y conduisait ses filles, et s'y trouvait quelquefois avec son

fils, jeune homme plus amateur, en toute saison, des plaisirs de Paris que de ceux de la campagne. Jeter un peu de gaîté sur les derniers relais de la route, n'était pourtant pas le seul but de M. Valbot. Il avait avec lui une fille de sa sœur, jeune personne qui avait perdu ses parens à l'île Saint-Domingue, dès l'âge de dix ans, et à qui, depuis, il avait servi de père. Florvilie Dalbert, tout entière à la gratitude que lui avait inspirée la paternelle protection de son oncle, et bien que celui-ci ne la conduisît jamais ni au spectacle, ni au bal, ce qui n'est pas dans les goûts d'un oncle, ne lui avait jamais témoigné un moment d'ennui. D'ailleurs, et malgré son enjouement, soit qu'un penchant naturel l'éloignât de la société, soit que le souvenir cruel des biens inappréciables qu'elle avait perdus la rendît moins sensible à toute autre privation, elle montrait peu d'empressement pour les bruyantes distractions qu'offre le monde. Mais M. Valbot pensait

qu'il faut aussi des divertissemens à la jeunesse, et il donnait des soirées.

Le fils de M. Derval, après en avoir obtenu l'autorisation de M. Valbot, conduisit un jour un camarade d'enfance dans l'une de ces réunions. Cet ami, nommé Armand, n'avait ni les manières, ni le ton de ce qu'on appelle un homme du monde. C'était une jeune tête remplie de grec et de latin, qui, au sortir du collége, s'était à peu près uniquement occupée de l'étude du droit. Il connaissait mal l'art de briller en société; mais l'expression de sa physionomie était agréable, et un air d'affabilité, répandu sur les traits de son visage, prévenait en sa faveur. Il fut fort bien reçu par M. Valbot, et Florvilie, à qui son oncle le présenta, l'accueillit avec un de ces sourires qui semblent vous dire : Revenez, vous me ferez plaisir. Du moins, Armand l'interpréta de cette manière, et il revint.

Ainsi que ces sortes de choses arrivent

d'ordinaire, le jeune étudiant, à qui Florvilie plaisait beaucoup, commença par compter avec son inclination; puis, plus tard, il fallut compter avec les convenances. La nièce de M. Valbot partageait le sentiment qu'elle avait inspiré; mais l'oncle constituait en dot à sa nièce 200,000 fr.; elle devait, au décès de celui-ci, hériter de lui une fortune de 5 à 600,000 fr., et Armand n'avait rien. Où pouvait donc le conduire une semblable inclination? Ce fut ce qu'il se demanda plus tard, et dès-lors ses visites devinrent plus rares. Florvilie ne fut pas la dernière à s'en apercevoir. Un jour, elle demanda avec un air d'intérêt à M. Valbot s'il connaissait le motif de cet éloignement.

— Non, Florvilie; mais nous recevons beaucoup de monde ici; que nous importe une visite de plus ou de moins.

— C'est que, mon oncle, M. Armand est un de ces hommes que l'on ne compte pas par tête. Il est gai, aimable, spirituel.

Lorsqu'il vient, notre société présente je ne sais quoi de plus animé, de plus attrayant. Lorsqu'il ne vient pas, il semble qu'on ne s'amuse pas si bien; on ne s'amuse même pas du tout.

Ce que Florvilie disait là était loin d'être une vérité absolue. Il y avait quelque chose de vrai, sans doute, mais pour elle seulement, car M. Armand était en société un homme très-ordinaire; mais ce qui plaît est toujours si beau! L'oncle, qui avait déjà fait quelques remarques sur le goût prononcé de sa nièce pour Armand, attacha une certaine importance à ce que celle-ci venait de lui dire au sujet de son absence; et quoi qu'il en pût être, il jugea bon de s'en expliquer.

— Le fils de M. Derval est plus rare aussi depuis quelque temps; t'en es-tu aperçue, Florvilie?

— Non, mon oncle.

— Tant pis, car je serais heureux que ce jeune homme pût te plaire. Son père m'a

demandé ta main pour lui, et jugeant de ton cœur par ton caractère, j'ai cru pouvoir la lui promettre sans te consulter. Me suis-je trop engagé?

Ici, il y eut un moment de silence, et puis :

— Mon oncle, je serais heureuse à mon tour de remplir vos espérances; mais, vous l'avez sans doute remarqué comme moi, M. Derval n'a jamais montré beaucoup d'empressement à me plaire, et quand il m'adresse la parole, il y a toujours en lui quelque chose du ton d'un maître qui parle à son esclave. C'est peu engageant, je vous assure.

— Cela ne prouve rien. Derval est peu galant près des dames, je le sais; eh bien! tu le façonneras.

— Quant à M. Armand, c'est autre chose. Au milieu de ce groupe brillant d'élégantes qui se réunissent chez nous, on dirait qu'il n'a des yeux que pour me voir. Il a pour moi

de ces prévenances aimables, de ces égards, de ces petits riens auxquels une femme n'est jamais indifférente, et qui quelquefois décident même...

— Armand! ma fille! Mais ce pauvre garçon n'a pas de patrimoine.

— Hélas! non.

— Il n'a même pas d'état, je crois.

— Je vous demande pardon, il étudie en droit.

— Ce n'est que de l'avenir, et dans le monde, en ménage, il faut du présent.

— Oui, monsieur Valbot, il faut du présent, au moins chez l'un des deux.

— Je te comprends, Florvilie; mais je suis loin de penser ce que ta dernière réflexion a eu pour but de me faire entendre. A mon âge, on n'écoute d'autres conseils que ceux de la raison; et si l'on donne 200,000 fr. en dot à sa nièce, on est bien aise que son mari en ait à peu près autant. Sous ce rapport, le fils de M. Derval est ce qu'il te faut.

— Je pense, comme vous me l'avez dit souvent, que mon bonheur sera l'objet principal de votre choix.

— Sans doute, ma fille ; et l'opulence de l'époux que je te destine vaut mieux pour cela que les plus belles inclinations du monde. Armand, d'ailleurs, a dû renoncer à toute espèce de prétentions sur toi, si jamais il en a eu sérieusement ; il n'ignore pas que j'ai promis ta main.

— Il le sait, monsieur Valbot !

— Oui. Au second bal du mois dernier, nous eûmes à ce sujet quelques mots d'entretien. Il me parlait de toi, de tes grâces, de ton esprit, du sort heureux qui était réservé à celui auquel j'unirais ta destinée, et autres phrases semblables. Je coupai court à tout cela, en lui apprenant que bientôt tu serais madame Derval.

— Pauvre garçon ! il n'est pas revenu depuis.

En effet, l'entretien dont M. Valbot par-

lait à Florvilie avait eu lieu entre lui et Armand, par suite de quelques idées chimériques que ce jeune homme avait complaisamment nourries pendant plusieurs mois. Au sortir du collége, et même avant d'y avoir échappé, il s'était plu quelquefois à errer avec maint romancier dans ces mondes enchanteurs, et par conséquent imaginaires, où tout est joie et félicité parfaite; où, en sens inverse du vrai, toute autre considération s'abaisse devant les vœux de l'amour; où, pour obtenir celle qu'il aime, il suffit toujours à l'amant de lui dire : Je vivrai pour ton bonheur. Quelques traces de ces productions romanesques étaient restées dans l'esprit d'Armand; et s'étant imaginé que M. Valbot pouvait bien être un de ces oncles modèles que l'on y rencontre, il s'était hasardé à lui parler de Florvilie; non pas d'une manière bien nette et bien précise, mais indirectement, et, pour ainsi dire, sous la forme d'une quasi-proposition, si l'on peut

se servir de ce terme. M. Valbot, comme on l'a vu, et presque dès les premières paroles, remit bientôt le jeune étudiant dans le domaine de la réalité. Au seul nom de Derval, le beau rêve qu'il avait fait s'effaça comme une vapeur légère, et il prit alors la résolution de ne plus venir que très-rarement aux délicieuses soirées de Montmorenci.

Derval, à un âge où l'on songe ordinairement à acquérir, possédait déjà un brillant patrimoine. Le père, après avoir fait un avancement rapide dans la carrière militaire, avait épousé une riche héritière dont il avait eu deux filles et un fils. Sa femme laissa en mourant près de trois millions de fortune, et à l'époque où il fut question du mariage de Florvilie avec Derval, celui-ci venait d'atteindre sa majorité, et se trouvait en possession du tiers des biens de sa mère. Naturellement dissipateur, et entraîné par l'enivrant tourbillon des joies de la capitale, il obtint du séduisant monceau d'or dont il

avait hérité tout ce qui pouvait flatter ses goûts pour la dépense. Chevaux, modes, jeu, spectacles, maîtresses, tout cela vint former le riant cortége de son entrée dans le monde. Avec de telles dispositions et la possibilité de les satisfaire, il n'est pas étonnant que Derval ne se trouvât pas souvent à la maison de plaisance de M. Valbot. Cependant, aux approches de son mariage avec la nièce de celui-ci, il sentit que quelques semaines de contrainte étaient nécessaires, ne fût-ce que pour les convenances, et il vint plus fréquemment présenter ses affectueuses civilités à sa future épouse. Florvilie, qui avait le tact assez fin, et dont la pénétration était rarement en défaut, fut loin de se méprendre sur la nature de ses assiduités ; mais M. Valbot, à qui elle devait tout, passé et avenir, lui avait témoigné plusieurs fois combien il serait flatté de cette alliance ; il lui avait même déclaré sa volonté formelle à cet égard ; Florvilie dut par conséquent songer à bannir de sa pensée celui

qu'elle eût cent fois préféré à la fortune, et rassemblant toutes les forces de son âme pour se préparer au douloureux sacrifice d'une première inclination, elle se contraignit, elle sourit à Derval, et déroba soigneusement à tous les yeux le secret de son cœur sous les dehors d'une apparente gaîté.

II.

Les adieux.

— Quel est ce joli cavalier qui fait caracoler son cheval dans l'avenue du parc? Comme il est bien! l'élégant uniforme! le beau coursier! Voyez, monsieur Valbot, voyez. Je crois qu'il s'avance de ce côté.

C'était la nièce qui adressait ces mots à son

oncle. Le joli cavalier, objet d'une curiosité si vive, était Armand; et, en effet, il montait bien un cheval. Quant à l'uniforme, dont on avait remarqué le bon goût, il ne pouvait être mal; car il appartenait à l'ordre militaire, et un Français le portait. On était alors au déclin de la fortune du grand capitaine. Des régimens de gardes d'honneur s'organisaient sur différens points de la France, et Armand venait de s'y enrôler. Mais avant de se rendre à sa destination, il avait voulu venir prendre congé de M. Valbot, et faire à Florvilie des adieux qui pouvaient être les derniers.

— Si nous étions dans quelque ville de guerre, dit M. Valbot, je croirais que c'est un billet de logement qui nous arrive.

— Eh! mon Dieu! s'écria Florvilie lorsque le cavalier était encore à une certaine distance, je ne me trompe pas, c'est M. Armand!

Et son cœur battit trois fois plus vite que

le mouvement d'une montre ; sa tête, aussi haute que celle d'une impératrice, se baissa lentement, et ses beaux yeux se fixèrent sur la terre pendant quelques minutes.

Armand étant arrivé à l'extrémité de l'avenue, descendit lestement de cheval, prit la bride en main, fit quelques pas, et salua militairement l'oncle et la nièce, qui s'étaient eux-mêmes avancés à sa rencontre.

— Comme vous voilà couvert de poussière, monsieur Armand, dit l'oncle de Florvilie. Vous avez chaud ; que puis-je vous offrir qui vous soit agréable ?

— Rien pour moi, merci ; mais nous sommes deux, et mon brave compagnon d'armes m'a conduit ici tout d'une haleine : il mérite bien double ration.

M. Valbot appela aussitôt Antoine, son domestique, qui conduisit le cheval à l'écurie, et Armand vint s'asseoir au salon.

— Comment ! monsieur Armand, vous vous êtes enrôlé !

— Oui, monsieur Valbot, au service d'un gaillard qui nous donnera de l'occupation, je l'espère.

— Et votre droit? vos études? votre carrière?

— Ma foi! je n'ai réfléchi à rien de tout cela. Je n'ai consulté que mes souvenirs. Napoléon fut mon bienfaiteur; je lui dois l'éducation que j'ai reçue. Tant qu'il fut victorieux et tout-puissant, j'ai disserté; il a éprouvé des revers, je le cherche; je veux le voir. A lui mon bras et ma vie.

Tandis qu'Armand prononçait ces mots, il y avait déjà dans la noble ardeur de son regard quelque chose de ce dévouement fanatique que Napoléon savait si bien inspirer à ses soldats. M. Valbot en fit la remarque, et applaudit en secret au sentiment qui animait le jeune guerrier et le faisait voler à la défense du grand homme, comme à celle d'un père.

— Et quand partez-vous, mon ami?

— Demain, demain au point du jour. On dit que nous allons du côté du Rhin ; tant mieux. Il n'y aura que des braves au rendez-vous.

En ce moment, le domestique qui était allé soigner le cheval d'Armand rentra une lettre à la main, et la remit à M. Valbot, qui posa ses lunettes, l'ouvrit, la lut et passa dans son cabinet, paraissant vouloir y répondre tout de suite.

Florvilie n'avait pas dit un mot encore. Pendant tout le temps de la conversation de son oncle avec Armand, rêveuse et triste, elle semblait s'entretenir avec elle-même d'un sujet qui absorbait sa pensée, et son attitude était celle d'une personne à qui l'on vient d'apprendre une affligeante nouvelle. Armand fut le premier à rompre le silence.

— Il n'y a qu'un instant, mademoiselle, je me félicitais de la direction que j'avais prise avant de m'éloigner. En m'approchant de Montmorenci, je m'entretenais de vous ;

je me disais : je vais la voir, la voir pour la dernière fois peut-être ; mais enfin je la verrai... Eh bien ! je ne sais, j'en éprouve presque du regret. J'aurais mieux fait, je crois, si je m'étais décidé à entendre sonner le signal du départ sans vous avoir dit adieu.

— Oh ! monsieur Armand, cela aurait été fort mal. On ne quitte pas ainsi les personnes qu'on a connues ; cela ne se doit pas.

— Je le pense comme vous ; mais il est des momens où il est cruel de ne voir que de la tristesse sur les traits des gens que l'on visite, et alors on aimerait mieux ne les avoir pas vus.

— Mon Dieu ! toujours de la gaîté, toujours sourire ; sourire à ceux dont les visites vous obsèdent et dont la présence est importune ; sourire à d'autres qui se tenaient à l'écart, et ne viennent vous voir que pour vous annoncer qu'ils s'en vont.

— Oui, Florvilie, je pars ; il l'a fallu, il le faut ; mais j'emporte avec moi des souve-

nirs qui ne s'effaceront pas. Les instans toujours trop fugitifs que j'ai passés près de vous, votre bonté, cette marque d'intérêt dont un mot de vous vient de me donner l'assurance, tout cela charmera les jours que le sort me réserve encore ; si, loin de vous, il peut y avoir du bonheur sur la terre pour le pauvre Armand.

— Armand, je ne puis rien ajouter à ce que je vous ai dit. Vous connaissez ma position, et vous apprécierez ma réserve. Ne soyez jamais assez injuste pour m'attribuer une seule de vos peines.

— Jamais, Florvilie ; mais un mot, un mot de vous encore. Une heureuse circonstance nous a laissés un instant sans témoins ; et je serais trop malheureux de vous quitter sans l'avoir obtenu.

— Quel mot, Armand ?

— Je ne sais où le destin de nos armes peut nous conduire ; mais des pays les plus lointains, des déserts de la Moskovie, si la

victoire nous y ramène, ma pensée franchira l'espace, et se reportera vers vous. Elle sera près de vous le jour, près de vous la nuit. Armand sera bien loin alors; dites-moi que la vôtre en sera aussi quelquefois occupée.

— Une femme n'est pas criminelle, je pense, si alors qu'un homme obtient sa main, un autre possède son cœur, quand ce n'est pas elle qu'on a consultée sur le choix, quand on l'a fait pour elle, quand on lui impose sa chaîne.

— Oh! non, non, Florvilie. Mon Dieu! pourquoi un entretien si plein de charme doit-il être si court?

— Eh bien! pauvre ami, pourquoi vous ravirais-je l'assurance que vous me demandez, quand vous êtes malheureux, quand une barrière éternelle va s'élever entre nous? Oui, ma pensée vous suivra; car la pensée s'attache aux doux souvenirs; elle vous suivra au bout du monde. Florvilie sera à un

autre, puisque son sort l'a voulu ; mais son cœur....

— Son cœur, Florvilie.

— A vous, jamais à d'autre que vous.

A ces mots, Armand avait fait un mouvement pour prendre la main de Florvilie, lorsque les pas de quelqu'un qui s'avançait se firent entendre, et M. Valbot repassa au salon. Il ne paraissait pas content, et tenait à la main la lettre qu'Antoine lui avait remise quelques instans auparavant. Elle était de Derval, et voici ce que le jeune homme lui disait :

« Futur gros papa, beau-père, bel-oncle « ou tout ce qui vous plaira,

« Une absence de dix à douze jours n'est « pas, je crois, au nombre de celles qui né- « cessitent, de la part de celui qui la fait, « une de ces démarches de civilité ou d'ami- « tié que l'on doit à ses amis, quand on « s'absente pour un temps plus long. Je ne « pars pas ; je vais seulement faire une pro-

« menade de deux ou trois jours sur l'une
« des routes qui conduisent de Paris à Lyon,
« et en passer cinq ou six autres dans cette
« dernière ville. Après quoi je reviendrai
« vous présenter mes respectueux homma-
« ges, comme si je revenais de Melun,
« d'Auxerre ou même de Saint-Denis. Vous
« excuserez la couleur et le laconisme de
« mon billet : je ne suis pas fort en fait de
« style ou d'explication. Je suis d'ailleurs
« très-pressé. Mon père, avec lequel vous
« dînez aujourd'hui, vous donnera de plus
« amples détails. »

Après avoir lu ces lignes à Florvilie, qui les trouva passablement originales, dans la mauvaise acception du mot, il lui dit qu'il venait de faire à Derval une réponse très-courte aussi, et à peu près dans le même genre; mais que, réflexions faites, il avait changé d'idée, et qu'il ne la lui adresserait point. Le gros papa se réserva seulement, à la première occasion, de témoigner verba-

lement à celui-ci et d'une manière très-positive, combien le ton cavalier qu'il se permettait avec son futur bel-oncle ou beau-père, était loin de donner une haute idée de sa politesse ou de la sincérité des respectueux hommages qu'il avait l'intention de venir lui présenter à son retour. M. Valbot était bon homme au fond ; mais, bien qu'il tînt par-dessus tout aux avantages de la fortune, il tenait aussi un peu aux formes, et le billet du jeune homme en était vraiment trop dépourvu. L'oncle de Florvilie le déchira, et sans s'arrêter davantage à un incident qui n'avait pas d'importance réelle, il rappela à sa nièce que M. Derval les avait priés à dîner la veille, que cet ami comptait sur eux, et qu'il venait d'ordonner à Antoine de mettre les chevaux à la voiture. Il engagea ensuite sa nièce à aller faire un peu de toilette avant de sortir.

Florvilie se leva aussitôt, quitta son oncle et Armand sans rien dire, et celui-ci prit

congé de M. Valbot d'un air qui annonçait un regret.

Après avoir remonté à cheval, il reprit au pas la grande avenue du parc ; heureux pourtant d'avoir obtenu l'aveu qu'il avait désiré de Florvilie. Mais il manquait quelque chose à ses adieux ; et il regrettait vivement que M. Valbot eût été le dernier à les recevoir, ou plutôt que sa réponse à la lettre de Derval ne l'eût pas retenu quelques instans de plus dans son cabinet. Au moment d'une cruelle séparation, il est si doux de serrer au moins la main de celle qu'on aime. Armand faisait à ce sujet d'amères réflexions, et il n'était plus qu'à une faible distance de la grille, lorsqu'un bruit léger frappa son oreille ; quelques rameaux de la haie qui bordait l'avenue s'écartèrent, et Florvilie s'offrit à sa vue. Elle était tout essoufflée, et paraissait avoir fait précipitamment un circuit assez long pour venir se placer sur le passage du jeune garde d'honneur.

En l'apercevant, celui-ci ne put trouver une seule parole, tant l'émotion qu'il éprouva fut vive.

Florvilie, toute pâle et silencieuse, posa une main sur son cœur, et tendit l'autre à son amant, qui se précipita de cheval et vint la couvrir de baisers. Ensuite, et comme s'il avait été impatient de s'arracher à ce muet et pénible adieu, il se hâta de remonter et prit au grand trot la route de Paris. Florvilie, les yeux fixés sur le nuage de poussière que le cheval soulevait autour de lui, ne quitta la grille sur laquelle sa tête était appuyée, que lorsque cheval, cavalier et poussière eurent disparu. Alors elle revint pour s'habiller, mit un chapeau sur lequel une larme venait de tomber, et monta enfin peu d'instans après en voiture avec M. Valbot.

M. Derval, ce jour-là, avait réuni une société nombreuse, et tout le monde s'était rendu à son invitation, quand l'oncle et la

nièce arrivèrent. Celui-ci témoigna d'abord à son hôte la crainte de s'être fait attendre ; ensuite on se mit à table ; et peu à peu la conversation s'anima. M. Valbot parla beaucoup du bonheur que lui causait l'union prochaine du fils de M. Derval avec sa chère Florvilie ; et malgré la petite rancune qu'il gardait à celui-ci pour le style de son billet, il trouva encore le moyen de s'étendre longuement sur son mérite, sur ses qualités, et sur l'espoir fondé qu'il avait de voir cette union heureuse. Après Florvilie, M. Derval fut le seul qui parut ne pas partager la gaîté des convives. Il put à peine trouver quelques paroles pour excuser son fils, sur l'absence duquel il n'entra pas dans d'aussi grands détails que la lettre de celui-ci avait dû le faire présumer à M. Valbot. Cette circonstance servit fort bien l'affliction de Florvilie, qui fut remarquée par le colonel et attribuée à la singulière conduite de Derval. Après le dîner, il fut question d'un bal. M. Valbot

aurait bien voulu que sa nièce en fût un des principaux ornemens; mais celle-ci n'avait guère le cœur à la danse, comme on le pense bien.

Elle feignit une indisposition, et pria son oncle de présenter ses excuses à M. Derval et de se retirer. M. Valbot prit effectivement congé de la société joyeuse, et revint chez lui accompagné de Florvilie, à qui le recueillement et le repos convenaient mieux sans doute dans la situation de son âme, que le divertissement de la danse. De retour chez elle, dans ces lieux charmans que des rêves d'amour et de bonheur avaient encore embellis tant que le moindre espoir la soutint, elle crut se trouver seule pour la première fois de sa vie.

Il lui sembla que la charmante maison de plaisance de M. Valbot s'était tout-à-coup métamorphosée en une affreuse solitude, et une espèce de stupeur s'empara de tous ses sens.

Mais, fidèle à sa promesse, la nuit son imagination vint errer dans l'enceinte de Paris, et au point du jour sa pensée partit avec le régiment.

III.

Le rapt.

Voici ce qui avait rendu si urgente la petite promenade de Derval sur l'une des routes qui conduisent de Paris à Lyon. Son mariage avec la nièce de M. Valbot étant sur le point de se conclure, la présentation de plusieurs pièces indispensables devait être

faite par le futur à l'état civil et, je crois, au notaire chargé de rédiger les conventions matrimoniales des époux. Il lui fallait, entre autres actes, celui de décès de sa mère, qui avait eu lieu à Lyon, et celui de naissance de son père, qui était né dans cette ville. Le colonel avait raisonnablement fait observer à son fils que l'on pouvait, en écrivant au maire, recevoir ces pièces par la poste, et s'épargner ainsi la peine de faire cent vingt lieues pour n'obtenir que le même résultat. Mais cela ne convenait point au jeune homme. Il s'était d'abord mis dans la tête d'effectuer ce trajet dans des vues de distraction; ensuite, l'intervalle qui devait s'écouler entre son départ et son retour le dispensait de dix à douze jours environ de cour à Florvilie, et, selon son expression, c'était autant de pris sur l'ennemi. Ce petit voyage remplissant le double but de Derval, il trouva les raisons de son père peu concluantes, et il partit, le soir même, pour la seconde capi-

tale. Ni sur la route, ni à son arrivée à Lyon, il ne trouva les distractions qu'il s'était promises; et au moment même où sa chaise de poste le descendait à l'un des hôtels de la place Belcour, il regrettait déjà le boulevart des Italiens et le Palais-Royal.

Cependant un petit incident vint faire diversion à l'ennui que l'air de la province lui avait déjà donné. Le soir, en se rendant au grand théâtre, il entra dans la boutique d'une lingère pour faire quelques petites emplettes. L'une des demoiselles de comptoir, celle qui lui avait montré les différens articles qu'il avait demandés, était une de ces jeunes personnes dont la mine éveillée et le regard fripon constituent ce qu'on appelle une beauté piquante. Elle fit les honneurs du comptoir avec beaucoup de grâce et d'amabilité. Enfin elle plut à Derval, dont l'air gauche et des yeux qui semblaient loucher, quand il courtisait une belle, eussent été une chose fort amusante pour la lingère,

si une femme pouvait s'apercevoir de cela quand on la courtise. Derval était entré dans la boutique avec l'intention d'acheter quelques foulards et des cravates ; mais la demoiselle de comptoir avait la prunelle vive, les manières affectueuses et le regard attrayant : Derval fit deux cents francs de dépense, sortit une bourse d'or pour payer, donna son adresse, et pria la petite lingère de lui apporter à son hôtel, le lendemain à onze heures, ce qu'il avait acheté. Puis il vint au grand théâtre se placer aux premières galeries, uniquement occupé de sa jeune et jolie séductrice. Il y resta fort peu de temps. La fatigue du voyage le ramena ensuite à son hôtel, où, après avoir pris un verre de vin de Chypre, il s'abandonna à quelques instans de sommeil. Le lendemain, il fit servir dans sa chambre un excellent déjeûner, et attendit l'objet d'un moment de fantaisie, qui arriva en effet à l'heure convenue. Derval, en faisant la cour à une

femme, n'entrait jamais positivement en matière. Il était toujours à côté de la question, et ne savait que lui dire des choses insignifiantes ou même désagréables. Cette fois cependant, et sans être précisément aimable, il attaqua la place d'une manière vigoureuse et presque toujours irrésistible. Après avoir énuméré les emplettes de la veille, et fait l'éloge du bon goût de tout ce que la lingère lui avait fait prendre dans sa boutique, il lui apprit qu'il était riche et libéral. Ce dernier mot n'avait pas alors le double sens que les progrès de la civilisation lui ont donné depuis; il signifiait uniquement qui aime, qui se plaît à dépenser ou à donner de l'argent, et la demoiselle de boutique n'eut pas de peine à le croire. Derval ajouta que des affaires importantes l'avaient amené à Lyon. Il lui dit qu'il se trouvait à Paris à la tête de l'une des premières maisons de commerce de cette ville, et s'informa des avantages qu'elle avait dans sa boutique. Isaure, c'était

le nom de la demoiselle, ne trouva pas la question indiscrète, et lui fit connaître ses conventions avec sa maîtresse; ce que celui-ci ne manqua pas de trouver fort médiocre. Il lui vanta beaucoup les bonnes occasions que l'on rencontrait à Paris, lorqu'on était intelligente et gracieuse comme elle; il lui fit même entendre que si elle avait de l'ambition, il se chargerait volontiers de la faire entrer, comme première demoiselle, dans la maison qu'il régissait, et que les conditions qu'il ferait pour elle seraient beaucoup plus avantageuses que celles de sa maîtresse actuelle. Isaure ne répondit pas nettement à cette première ouverture. Enfin, Derval lui offrit cavalièrement à déjeûner. La jolie lingère refusa et sortit.

Isaure était sans fortune. Elle appartenait à une famille honorable de Lyon, qui l'avait placée avec recommandation dans la maison où elle se trouvait alors et où elle n'était pas mal traitée. Mais il y avait aussi

chez elle une petite portion de ce mouvement de l'âme, tantôt bon, quelquefois mauvais, qui nous fait désirer le mieux. Elle ne s'était pas expliquée avec Derval au sujet de ce qu'il lui avait dit le matin; mais elle y pensa toute la journée. Celui-ci revint le soir acheter quelques objets, et, comme la première fois, il pria la jeune personne de les lui apporter à la même adresse. Isaure rêva la nuit à l'entrevue du lendemain, et quand le jour parut, elle y rêvait encore. Elle se leva plus tôt que de coutume; elle fit une toilette plus soignée que d'ordinaire, mit la robe la mieux faite, sa chaussure la plus élégante, le châle qui lui plaisait le plus, et le bonnet qui allait le mieux à l'air de son visage. Ensuite elle vint à l'heure convenue à l'hôtel de Derval pour lui remettre ce qu'il avait choisi la veille.

Ce jour là, le jeune homme poussa les travaux de siége avec une nouvelle ardeur; il parla même d'amour, mot qui sortait difficiles

lement de sa bouche ; il dit qu'il était garçon, mot magique pour une jeune fille. Il ajouta qu'à son retour à Paris, il était dans l'intention de se marier, et tout indiquait déjà que la place ne tarderait pas à se rendre. Il y eut pour la première fois un rendez-vous offert et accepté ; il y eut des plans présentés et combattus ; enfin, Derval lui proposa de le suivre à Paris. Isaure recula d'abord devant cette proposition, et en dit même quelque chose à ses parens, qui vinrent trouver le jeune homme place Belcour, et eurent avec lui une explication à la suite de laquelle ils défendirent à leur fille de le revoir jamais. Celle-ci trouva la défense trop sévère ; elle revit Derval, qui lui fit entrevoir les plus belles choses du monde, et lui adressa les plus pressantes protestations de franchise et de bonnes intentions. Il lui dit que ce que ses parens avaient exigé de lui était impossible dans le moment actuel ; mais qu'à son arrivée à Paris, il était bien résolu à leur démontrer par des actes

l'injustice de leur méfiance. Enfin, Isaure, qui touchait à cette époque si terrible fixée dans le code civil pour la majorité; Isaure, qui n'entendait jamais prononcer ce mot sans une sorte d'effroi, craignit d'être oubliée, si Derval partait sans elle, et de ne pas rencontrer de si tôt ce qu'elle s'imaginait être une occasion; elle fléchit; la capitulation fut conclue, et l'une des conditions du traité fut qu'elle partirait furtivement avec son amant, s'il est permis de donner ce nom à l'odieux séducteur qui, profitant d'une position quelconque, détruit souvent tout l'avenir d'une femme, et la précipite dans l'infortune pour satisfaire un goût, un caprice de quelques heures.

Derval avait fait, d'un côté, les plus belles promesses à Isaure, et, de l'autre, les démarches les plus actives pour se procurer divers documens et les extraits d'actes qui devaient servir à l'accomplissement de son mariage avec Florvilie. Ce rapprochement semblerait devoir donner de ce jeune homme

l'idée de ce qu'on appelait autrefois un roué. Mais ce mot là, auquel on attachait, je crois, le sens d'homme sans mœurs et sans principes, serait fort loin de définir Derval. Il avait, au contraire, des mœurs et des principes : on verra lesquels; mais le lexicographe le plus habile serait sans doute fort embarrassé pour trouver une épithète qui définît ce personnage. Il faudra, avant de l'apprécier à sa juste valeur, avoir parcouru tous les détails du rôle.

Le jour de la fuite ayant été fixé, Isaure demanda la veille à sa maîtresse un congé de quelques heures, et alla les passer en partie chez ses parens. Une espèce de pressentiment de fâcheux avenir oppressait déjà le cœur de cette malheureuse. Elle fut plus tendre et plus empressée que de coutume avec son vieux père, avec celle qui lui donna le jour, enfin, avec un frère et une sœur dont elle était éloignée depuis quelque temps. Sa mère lui demanda si elle n'avait plus revu

le jeune homme qui voulait la séduire. Isaure répondit que non; mais combien elle fut troublée! comme il lui fallut se contraindre! comme elle souffrit en entendant les félicitations d'une famille à laquelle sa disparition prochaine allait bientôt porter un coup si affreux! Enfin, le soir, après avoir embrassé ses parens, elle revint chez sa maîtresse, monta dans sa chambre, et écrivit à son père les adieux suivans :

« Je quitte Lyon et pars pour Paris à l'ins-
« tant même. J'ai cru à l'honnêteté des sen-
« timens du jeune homme que vous m'aviez
« conseillé de fuir. C'est sur moi que pèse
« toute la responsabilité de la chance que je
« cours; je le sais, et je m'en souviendrai.

« Si mon espérance est une erreur fu-
« neste, jamais votre fille ne s'offrira à vos
« regards justement irrités; jamais vous
« n'entendrez parler de moi, mon père! Si
« le ciel me réserve un sort heureux et que
« mes vœux les plus chers s'accomplissent,

« alors, un jour peut-être oublierez-vous
« le chagrin que je vais vous causer, et
« Isaure viendra vous demander le pardon
« des larmes que sa fuite aura fait répandre.
« Adieu. Je n'ose vous parler de ma mère. »

Après avoir précipitamment tracé ce billet, Isaure sortit à la dérobée, alla le jeter à la poste, et vint à l'hôtel de Derval, qui l'attendait avec une certaine impatience. Leur départ devait avoir lieu à deux heures du matin. Quand elle arriva, les yeux de celui-ci louchèrent, et il fit entendre en signe de félicitation un rire approchant du hoquet. Ensuite, comme il avait passé à Lyon quelques jours de plus, et qu'il comptait s'arrêter encore un peu en route, il dit à Isaure de s'asseoir, et se hâta d'achever pour Florvilie un bout de lettre ainsi conçu :

« Mademoiselle,

« On part quelquefois avec l'intention de
« terminer promptement une affaire, sans

« songer aux lenteurs inattendues qui vien-
« nent grossir le chapitre des contrariétés
« de la vie. C'est là précisément ce qui m'est
« arrivé. Je sais que tous nos parens et
« vous-même peut-être, ne manquerez pas
« d'attribuer le retard que j'ai éprouvé à
« des causes moins excusables; mais il n'est
« pas moins vrai que les commis, qui sont
« pourtant payés pour servir le public ra-
« pidement, m'ont fait retourner dix fois
« avant de me délivrer les pièces dont j'a-
« vais besoin. Je désire de tout mon cœur
« que le diable les emporte. Enfin, tout est
« fini, et je suis au moment de mon départ.
« Je dois maintenant, avant de clore ma
« lettre, vous faire savoir que ma santé est
« bonne, mais que mon esprit voyage. J'ai
« regretté déjà vingt fois les momens que
« mon séjour dans cette ville m'a contraint
« de passer loin de vous, et je vous assure,
« si cette assurance peut vous être agréable,
« qu'il n'est pas possible de s'occuper plus

« que moi d'une femme qu'on est sur le « point d'épouser. En attendant le plaisir « de vous revoir, je vous embrasse comme « je vous aime. »

A peine Derval eut-il tracé ces derniers mots, qu'il se jeta rapidement sur Isaure pour l'embrasser, à peu près comme un vautour qui fond sur sa proie. Ensuite il revint prendre sa lettre, la parcourut, la trouva trop sentimentale, et fut sur le point de la déchirer ; mais en ce moment, l'un des garçons de l'hôtel monta dans sa chambre pour y servir le souper. Derval se décida alors à plier sa missive, la remit à celui-ci pour la jeter dans la boîte aux lettres, et s'assit avec la jeune personne à la table sur laquelle le garçon venait de placer le repas du soir. Le prétendu chef de l'une des premières maisons de commerce de la capitale en fit parfaitement les honneurs. Il vida à lui seul plusieurs bouteilles de vin, mais sans perdre la raison : Derval ne s'enivrait jamais. Sa

façon d'agir, son ton, ses paroles, y prirent pourtant d'une manière plus tranchée la couleur qu'il avait tant de peine à déguiser, lors même qu'il s'étudiait à se contraindre; mais Isaure, naïve et étourdie comme on l'est encore quelquefois à son âge, n'observa rien, ne vit rien que ce brillant avenir dont le jeune homme lui avait parlé, et qui l'occupait exclusivement. Enfin, après plusieurs heures passées à table, celle du départ sonna, et au milieu d'une nuit moins noire que son action, le séducteur partit pour Paris, accompagné de sa victime.

IV.

Une conquête.

Après quelques jours de marche, les nobles vœux d'Armand s'accomplirent. Il se trouva dans les rangs des soldats improvisés qui, au premier appel de la patrie en danger, étaient accourus de tous les points faire assaut de bravoure et d'intrépidité avec les

plus vieilles moustaches de l'armée. Ce fut un spectacle bien digne de fixer l'attention du monde, que ces braves trahis, abandonnés de toutes parts, réduits à leurs seules forces, et marchant avec audace contre la coalition européenne qui s'avançait avec ses masses innombrables et ses forêts de baïonnettes. La France n'en était pas à son coup d'essai en ce genre, et l'on s'y rappelle encore avec orgueil que les masses et les forêts de baïonnettes furent quelquefois repoussées par elle d'une manière assez brillante. De tels souvenirs sont, dans les armées, d'excellens compagnons de voyage. Ils soutenaient le courage des glorieux débris de nos bataillons dans leurs revers, et leur faisaient encore rêver la victoire, là où elle devait une fois déserter leurs drapeaux.

Armand n'eut pas le bonheur d'assister aux nouveaux triomphes que la vieille fortune de Napoléon lui avait fait espérer. Après avoir fait partie quelque temps du corps

dans lequel il s'était enrôlé à Paris, il passa dans un autre avec le grade de sous-officier. Il se distingua dans plusieurs affaires, gagna la croix d'honneur, fut décoré sur le champ de bataille de la main même de l'empereur, obtint un brevet de sous-lieutenant, et reçut bientôt après le baptême des braves. Il fut dangereusement blessé et transporté à la prochaine ambulance, où les premiers secours de l'art lui furent d'abord administrés. Ensuite il entra dans un hospice militaire, où sa blessure prit un caractère de gravité qui semblait annoncer un triste dénoûment.

Le brave sous-lieutenant avait perdu son père et sa mère dès l'âge le plus tendre. Il avait pour toute famille un frère beaucoup plus âgé que lui, qui, après avoir obtenu une bourse dans un collége pour le jeune orphelin, avait quitté la France, et était allé s'établir à la Martinique. Depuis, Armand avait écrit plusieurs fois à ce frère, et n'en

ayant jamais eu de nouvelles, il l'avait cru mort. Le pauvre garçon n'avait donc plus de parens à regretter. Mais il y avait encore sur la terre un être dont le souvenir ne s'était pas effacé, et quelquefois ses premières illusions venaient s'offrir malgré lui à son imagination doucement occupée des adieux de Montmorenci. Des circonstances imprévues avaient pu s'opposer au mariage de Florvilie avec Derval; elle pouvait encore être libre, et il lui eût été si doux de la revoir, décoré de l'étoile de l'honneur et des épaulettes qu'il avait gagnées rapidement à la pointe de l'épée. Peut-être alors des jours plus prospères eussent-ils brillé pour lui, et la main de celle qu'il adorait lui eût-elle été accordée. Au milieu de ces réflexions, qu'il faisait quand son mal lui laissait quelques instans de repos, combien il lui eût été cruel de quitter la vie!

Au sein des plus vives souffrances, Armand ne faisait entendre aucune plainte. Seule-

ment, et lorsque malgré ses douleurs l'image de la nièce de M. Valbot se présentait à son esprit, il soupirait; et l'une des sœurs attachées au service de l'hospice l'entendit souvent, dans le cours de sa longue maladie, répéter les mots : — Florvilie, adieu. A toi ma dernière pensée! —

Enfin, il n'était pas dans la destinée d'Armand de succomber aux suites de sa blessure. Peu à peu ses forces reprirent un certain degré d'énergie, et il sentit, avec une satisfaction mêlée de reconnaissance, que les soins touchans qui lui avaient été prodigués ne seraient pas inutiles.

Parmi les personnes qui l'entourèrent de leur sollicitude, à l'époque où sa maladie avait pris une gravité alarmante, la sœur Claudine fut celle qui montra le plus d'empressement. Jeune et nouvellement admise dans la maison, elle fut pour le pauvre blessé un ange tutélaire. Armand la vit souvent passer des nuits entières au chevet de son lit.

Attentive au moindre signe de douleur, aux plus légères atteintes du mal, elle volait au-devant de ses désirs, de tout ce qui pouvait adoucir sa souffrance, avec le zèle d'une véritable sœur. Lorsqu'un sommeil bienfaisant avait fermé sa paupière, Claudine était là, faisant des vœux pour que l'instant du repos se prolongeât. Lorsqu'il se réveillait, elle était debout, fixant sur lui des regards attentifs, et semblant vouloir deviner ce qu'il allait lui dire. Triste et levant les yeux au ciel, quand son état paraissait empirer, elle souriait d'un air de bonté céleste, quand des symptômes d'amélioration se faisaient remarquer.

Armand, malgré sa triste position, ne put s'empêcher d'observer les marques de l'intérêt qu'il inspirait à Claudine. Un jour, et aux approches de son rétablissement, il lui demanda, dans un moment de vive gratitude, ce qu'il pourrait faire, quand il serait bien, pour reconnaître tous les soins qu'elle

avait eus pour lui. Le visage de la jeune sœur, dont l'expression annonçait d'abord que cette question lui avait été agréable, prit tout-à-coup un air moins avenant; elle baissa les yeux et ne répondit pas. Le convalescent lui répéta une seconde fois les mêmes paroles.

— C'est la fille d'un brave comme vous, lui dit alors Claudine, qui a veillé sur vous. Quand vous aurez quitté cet asile du courage malheureux, au milieu de ce monde où il reste si peu d'instans à donner au passé, au sein des distractions qui rendent plus oublieux que la solitude, souvenez-vous quelquefois de Claudine.

A ces mots, elle se retira.

— C'est singulier, dit Armand tout pensif quand la sœur se fut éloignée, ce qu'elle m'a dit m'a ému. Le son de sa voix, la douceur de son regard semblaient y donner un sens auquel j'ose à peine croire. Et pourtant, si je rapproche le genre de récompense qu'elle m'a demandée de certaines autres particula-

rités, cela pourrait bien être. Ce serait bizarre, une conquête faite sur un lit de souffrance, en proie à des ennuis mortels et sur le bord du tombeau ! C'est à placer dans un roman.

Si Armand avait été moins occupé de Florvilie, nul doute que cette circonstance n'eût fait plus d'impression sur son esprit. Claudine n'était pas précisément jolie ; mais l'habit qu'elle portait jetait sur son visage un reflet de candeur qui lui allait à ravir, et à côté de son air naïf, il y avait de la grâce, il y avait de la douceur et un charme indéfinissable que le bon goût préfère à la beauté. Tout cela était plus que suffisant pour faire tourner la tête d'un jeune officier français ; mais la nièce de M. Valbot, moins attrayante peut-être, quoique plus belle, n'avait encore rien perdu de la puissance de son empire sur le cœur d'Armand. Celui-ci avait même poussé le fanatisme de l'amour, si c'est bien là l'expression, jusqu'à conserver avec un soin ja-

loux la paire de gants qu'il portait le jour où il prit et baisa la main de Florvilie dans l'avenue du parc. Avec de telles dispositions et quelques traces de ses premières chimères, il ne lui eût pas été facile de concevoir une nouvelle passion, et Armand avait trop d'honneur pour songer à profiter du terrain et à jouer le rôle de séducteur auprès de son ange, ainsi qu'il appelait Claudine.

Du reste, toute espèce de tentative de ce genre eût très-probablement échoué, malgré l'intérêt plus qu'ordinaire que celle-ci semblait éprouver pour lui. Cette jeune personne appartenait à une famille qui l'avait élevée dans des principes très-sévères, et d'ailleurs elle avait puisé elle-même, dans les enseignemens d'une religion exempte de bigotisme, trop d'attachement à ses devoirs pour en oublier jamais l'observation. Son père, le capitaine Marceau, était un débris de ces vieux républicains de 93, grands comme leurs principes, qui n'avait jamais donné à ses enfans

que des leçons de sagesse et de vertu. Ayant pris du service à l'époque où presque tout l'honneur de la république française se réfugia dans les camps, il s'était marié un peu avant l'établissement du consulat, et avait perdu sa femme au bout de quelques années. Il fit presque toutes les campagnes de l'empire, et arriva au grade de capitaine dans celle de Russie. Peu après que Claudine se fût dévouée au service des hôpitaux militaires, sa fille aînée, qu'il avait près de lui, mourut; et comme il ne lui restait d'autre enfant que la cadette, il lui écrivit, non pas d'une manière bien précise, mais assez clairement néanmoins pour lui faire comprendre combien sa présence lui serait nécessaire dans l'isolement où la mort de sa sœur l'avait laissé. Claudine n'avait pas besoin d'ordre, ni même de prière, pour accomplir un devoir aussi sacré. A la réception de la lettre du capitaine, elle se disposa donc à quitter l'hospice et à venir trouver son père.

Armand était en pleine convalescence, et les visites de la jeune sœur étaient devenues moins fréquentes. Il y avait même plusieurs jours qu'elle n'était venue le voir, lorsqu'une nuit qu'il sommeillait légèrement, le bruit des pas de quelqu'un qui s'avance doucement se fit entendre près de son lit; la faible clarté d'une lampe passa sur ses yeux à moitié fermés, et il entendit poser quelque chose sur la table qui était près de lui. Curieux de savoir qui pouvait venir le visiter aussi tard, il tendit le bras, entr'ouvrit ses rideaux, et aperçut Claudine.

— Vous ne dormiez pas, monsieur Armand?

— Non, mon ange... ma sœur... mademoiselle. Je ne sais plus quel nom vous donner, dit-il d'un air embarrassé.

Or, voici en deux mots ce qui causait son embarras. Claudine avait quitté l'habit de sœur; elle était vêtue d'une robe de soie noire; elle avait la tête découverte et ses

cheveux étaient tressés. Un chapeau de crêpe, de même couleur que la robe, était suspendu à son bras, et elle tenait à la main un petit panier de voyage.

— Donnez-moi le nom qu'il vous plaira; n'importe. La chose essentielle pour moi, c'était de vous voir, de m'informer de vous et de vous dire adieu.

— Est-ce que vous nous quittez, Claudine ?

— Je pars dans une heure.

— Eh quoi! je ne vous verrai donc plus, mademoiselle?

— Il est possible que nous nous rencontrions un jour, et sous de plus heureux auspices; mais il nous faut laisser cela au hasard.

— Comment! au hasard? Est-ce qu'il y aurait de l'indiscrétion à vous demander où vous allez, mademoiselle?

— Mon Dieu! non; ce n'est pas un mystère. Je vais à Paris.

— A Paris! Tant mieux. Alors le hasard me sert à merveille. J'y serai presque aussitôt que vous.

— Oh! non. Il vous faut encore quelques jours de repos. Vous êtes bien, monsieur Armand, n'est-ce pas?

— Très-bien. Mais la capitale est grande; et si vous pouviez me dire où je pourrai revoir mon ange,....

— Ma foi! je n'en sais rien moi-même. Mon père vient de perdre sa seconde fille, et mon devoir exige que je me rapproche de lui; mais je ne le trouverai probablement pas à son ancienne adresse.

— Il est à Paris?

— Il vient d'obtenir une place à l'hôtel des Invalides. Il l'avait demandée depuis trois mois. L'empereur l'avait décoré aux jours de ses triomphes; il s'est encore souvenu de lui dans ses revers, et il lui a donné cette place quelques jours avant son abdication.

— Ne parlons pas de ce qui afflige, dit

Armand d'un air attendri; et ensuite : Comment s'appelle votre père?

— Le capitaine Marceau.

— Eh bien! mon ange, à mon retour à Paris, ma première visite sera au capitaine Marceau pour sa fille. La reconnaissance est le premier des devoirs, comme il en est le plus doux.

— Avez-vous à me charger de quelque chose pour Paris?

— Non; merci, mademoiselle.

— Vous m'avez dit que vos parens n'existent plus; mais si vous aviez à donner de vos nouvelles à une sœur, à un ami, enfin à quelqu'un qui vous fût cher...

— Non, Claudine. Il n'y a à Paris que des personnes dont j'appréhende plus que je ne désire de connaître le sort. Je vous remercie. C'est moi qui viendrai bientôt donner de mes nouvelles aux personnes de ma connaissance, et vous serez la première que je visiterai.

Cette assurance parut faire plaisir à Clau-

dine. Cependant elle reprit la lampe qu'elle avait posée sur la table, et se disposa à quitter Armand d'un air qui annonçait qu'elle aurait voulu en savoir davantage sur certain sujet qui l'occupait.

— Avez-vous autre chose à me dire, Claudine?

— Non, non; adieu, bonne nuit.

— Au revoir, mon ange; mille remercîmens et bon voyage.

La jeune personne quitta aussitôt Armand, et celui-ci se rendormit, après avoir appelé du fond de son âme toutes les bénédictions du ciel sur la fille du capitaine Marceau.

Le lendemain, à son réveil, ayant jeté par hasard les yeux sur la petite table qui était près de son lit, il y aperçut une bourse, et crut d'abord que Claudine l'avait oubliée. La bourse était entr'ouverte, et un carré de papier l'enveloppait à demi. Il prit le carré et lut ces mots :

« Vous voilà bientôt rétabli. Vous aurez

« besoin d'argent pour vous rendre à votre
« destination. Voici cent francs ; c'est tout
« ce que *votre ange* peut vous offrir. Accep-
« tez-le sans scrupule ; vous me rendrez cela
« à notre première rencontre. »

Le premier mouvement d'Armand fut d'aller prendre un mandat sur la poste et de renvoyer cette somme à Paris, hôtel des Invalides. Pour l'instant il n'en avait pas besoin. Cependant, il réfléchit que ce renvoi pourrait faire de la peine à Claudine, et que ce serait lui ôter le plaisir de la bonne action qu'elle avait cru faire. Il garda l'argent, en se promettant bien toutefois de remplir exactement les conditions posées par les derniers mots du billet.

Au bout d'une quinzaine de jours, Armand se trouva tout-à-fait rétabli, et s'occupa immédiatement de ses apprêts de départ.

V.

Le voile tombe.

Les grandes assurances qui avaient fasciné le jugement d'Isaure, à Lyon, continuèrent à l'occuper pendant le trajet; et même les premiers jours de son arrivée à Paris furent beaux d'avenir et d'espérance. Un appartement élégamment décoré fut d'abord loué

par Derval, dans la Chaussée-d'Antin, pour la jeune personne. La jolie lingère, pour la première fois de sa vie, s'assit sur de riches fauteuils de velours, posa ses petits pieds sur un élégant tapis de Perse, et jouit nonchalamment d'un aimable demi-jour d'église, jeté dans un beau salon par de pompeux rideaux de soie cramoisie et de mousseline brodée. Pour la première fois de sa vie, des glaces de soixante sur quarante-huit réfléchirent son minois fripon et sa gentille tournure; la bougie diaphane, placée dans des flambeaux de vermeil, éclaira, le soir, sa chambre parquetée, et un vaste lit d'acajou, à garniture de damas, à ciel empanaché, la reçut, la nuit, sur ses voluptueux amas de plumes. Enfin, elle eut des bijoux, des cachemires, une femme de service, des loges au spectacle, et le petit nègre à chapeau galonné vint souvent lui offrir, de la part de son maître, le léger tilbury pour le bois de Boulogne.

Il y avait là, hâtons-nous d'en convenir,

plus de choses qu'il n'en fallait pour étourdir une tête de femme. Cependant Isaure, toute légère qu'elle était, ne put se faire illusion sur les inconvéniens de sa position nouvelle, et sur la manière dont on l'envisage dans le monde. Dans les momens de réflexion que lui laissait son brillant train de vie, souvent sa pensée franchissait l'espace, venait se fixer au foyer de sa famille, et en face de son vieux père, homme sans reproche, la rougeur de la honte ou la pâleur du remords parcouraient tour à tour son visage. Elle se rappelait le billet qu'elle lui avait écrit en partant, et à ces derniers mots : *Si mes vœux les plus chers s'accomplissent, je viendrai vous demander mon pardon,* elle se disait tristement ; Le puis-je ? et la cruelle conviction de sa conscience répondait un *non* horrible.

Derval, en effet, comme on le résume bien, ne lui avait plus parlé de mariage. Cette première maison de commerce qu'il régissait à Paris, était un conte dont il n'avait

pas fait grand mystère à sa maîtresse, dès leur arrivée dans la capitale. En un mot, Isaure connaissait et appréciait parfaitement sa situation ; elle se trouvait lancée dans la classe des femmes entretenues ; elle avait non un mari, non un amant, mais un protecteur ; un protecteur qui avait d'abord fait quelque chose pour elle, par ostentation seulement, et qui pouvait l'abandonner d'un instant à l'autre, qui, enfin, devait bientôt se montrer Derval avec elle.

Un jour, celui-ci la surprit dans un état de rêverie inusité.

— Tu rêves, Isaure? Allons! cela me déplaît ; dépêchons-nous d'en finir, ou je me fâche.

— Y a-t-il quelque chose de si répréhensible à donner parfois un souvenir à sa famille?

— Ta famille! pourquoi l'as-tu quittée? T'ai-je arrachée de force à ton père? T'ai-je garrottée et violemment enlevée? Non ; c'est

en souriant que tu m'as suivi. Tu mérites bien que je te le rappelle.

— Vous m'avez trompée, Derval.

— C'est vrai. Je te trouvai jolie; tu m'inspiras ce qu'on appelle un goût. Ces sortes de sentimens peuvent n'être pas de longue durée; mais ils n'en sont pas moins vifs pour cela, et mon crime est de t'avoir désirée plus ardemment qu'un autre, de n'avoir pas trouvé en moi ce qu'il fallait pour triompher de mon ardeur. La belle affaire! Il y a là de quoi traduire un homme en cour d'assises, devant des juges froids comme glace, des cerveaux malades, qui ne font jamais la part de la nature, de la fatalité, qui frémissent aux seuls mots de circonstances atténuantes, qui aiment à frapper fort, et qui appliquent à un moment de faiblesse une éternité d'infamie, avec un sang-froid, une assurance à sourire d'horreur.

— Vous m'avez trompée, Derval.

— Encore! Je me suis pourtant bien expli-

qué, je pense. S'il suffisait de dire à une femme qu'on l'aime, pour l'obtenir, je n'aurais pas été contraint d'employer des moyens d'attraction, des subterfuges; et en ce moment, Isaure n'aurait rien à me reprocher. Mais les femmes sont si calmes, si désespérantes de froideur et d'indifférence! Tout est calcul dans leur âme, et ce sont elles précisément qui nous mettent dans la nécessité de combiner.

— Et leur avenir, Derval?

— Ce chapitre là est désolant, j'en conviens. Mais enfin, pourquoi la société, ici, est-elle organisée si pitoyablement que l'avenir d'une femme dépende de si peu de chose? Est-ce ma faute?

— Alors il est bien permis au moins de rêver.

— A qui? à quoi?

— Au temps où j'avais une famille, où je pouvais sans rougir fixer mes regards sur mon père. Car mon âme n'est pas aussi étrangère

que vous pouvez le croire aux sentimens d'honneur et de vertu que j'ai foulés aux pieds pour vous suivre. Au milieu de ce luxe, de toutes ces belles choses dont vous m'avez environnée, il y a là encore quelques regrets pour ma mansarde, dit Isaure en mettant la main sur son cœur.

— Allons donc! laissons là toutes ces expressions de généreux, de vertueux, et autres grands mots fort en usage dans la bouche de ceux qui peuvent l'être, et très-souvent dans celle des gens qui ne le sont pas. Si ta mansarde a tant d'attraits pour toi, eh bien! la distance qui t'en sépare n'est pas si longue à parcourir.

— Oh! jamais! Je sais pourtant que mon retour à Lyon n'aurait rien de pénible pour vous.

— C'est possible.

— Je sais que cette ardeur fatale qui vous fit tendre un piége à ma crédulité, s'est déjà bien ralentie.

— Je le crois.

— Enfin, le moment d'un cruel abandon arrivera bientôt peut-être.

— Je n'en réponds pas.

— Mais plutôt mourir que de retourner dans ma famille.

Ce petit dialogue un peu aigre, moitié dissertateur, moitié plaintif, n'empêcha pas nos deux discoureurs de monter en tilbury et d'aller faire une promenade au bois de Boulogne. Lorsqu'ils furent arrivés à la barrière de l'Étoile, Derval mit son cheval au pas, et passa lentement autour de l'arc triomphal. Un homme âgé se promenait dans l'une des avenues latérales qui conduisent à la grille, les mains derrière le dos, la tête un peu baissée et l'air soucieux. Tout-à-coup il leva les yeux, s'arrêta, reconnut Derval et le salua de plusieurs gestes et d'un sourire de félicitation ironique. Celui-ci ayant reconnu son père, fit un mouvement de la tête et du bras, qui annonçait qu'il avait compris ce qu'on avait

voulu lui dire et qu'il s'en moquait. Ensuite, et sans s'arrêter davantage à ce léger incident, il fit prendre le trot à son cheval, et se fut bientôt dérobé à la mauvaise humeur que la rencontre d'un fils avec une maîtresse, au moment de conclure un mariage, avait probablement donnée à M. Derval. En quelques minutes ils eurent passé la grille. Le jockey sauta alors lestement à terre, se saisit des rênes, et son maître et Isaure descendirent et entrèrent dans le bois. Celle-ci s'était aperçue des gestes du promeneur qu'ils venaient de rencontrer, et du mouvement singulier que Derval avait fait à l'aspect de son père. Elle lui en demanda la cause.

— Ce n'est rien. C'est un monsieur de ma connaissance, qui se mêle de mes affaires, qui sait que j'ai des créanciers, et qui ne veut pas que je paie mes dettes.

— C'est un singulier homme.

— Tout-à-fait singulier.

— Il est donc de mauvaise foi?

— Pas précisément. C'est plutôt un homme dont la mémoire n'est pas très-bonne, qui ne se souvient plus qu'à mon âge il eut aussi certaines petites bagatelles à acquitter, et qu'il s'exécuta de tout aussi bonne grâce que moi.

— Il ne faut pas écouter cet homme-là, Derval. Quand on doit, il faut payer. Je ne connais que ça.

— C'est bien aussi ce que je fais; et je ne lui demande pas son avis là-dessus, je t'assure. Lorsque des cheveux moins noirs ou plus rares auront remplacé sur mon front ceux de la jeunesse, alors je deviendrai moins traitable.

— A tout âge, on doit faire honneur à ses engagemens.

— Oui, sans doute. Je veux dire qu'à soixante ou soixante-dix ans, si je suis condamné à exister jusque là, j'aurai satisfait à toutes les demandes qui m'assiégent, et alors je romprai enfin avec les tourmens qu'elles

causent. Jusque là, vivons avec tout le monde.

En échangeant ainsi quelques idées, que Derval émettait au figuré, et auxquelles Isaure répondait dans le sens propre, nos promeneurs revinrent sur leurs pas, remontèrent en tilbury, et retournèrent d'un trait à la Chaussée-d'Antin. Ils dînèrent ensemble. Le soir, ils allèrent à l'Opéra, et enfin l'entretien un peu amer du matin fut oublié d'une manière aimable.

C'étaient encore les beaux jours d'Isaure. Ne les lui envions pas : le bonheur de la pauvre enfant aura à peine trois mois de vie.

Ce qu'Isaure avait dit à son amant, le jour de leur dernière promenade au bois de Boulogne, *le moment d'un cruel abandon arrivera bientôt peut-être*, était au moment de s'accomplir. La jeune Lyonnaise avait fait entendre ces mots dans l'espoir d'obtenir de Derval quelque chose de rassurant; mais elle n'y

croyait pas encore. Celui-ci avait répliqué qu'il n'en répondait pas; et bien que le ton d'humeur qui avait accompagné sa réplique pût faire supposer qu'elle n'était pas sincère, le fait est néanmoins qu'il avait parlé franchement.

Peu de temps après, ses visites devinrent effectivement beaucoup plus rares, non par égard pour son alliance à la famille Valbot, dont il était toujours question, mais par un effet de cet éloignement invincible qu'éprouvent certains hommes, au bout de quelques jours, pour l'objet qui les a séduits un instant.

Non seulement Derval ne venait plus que rarement chez Isaure, mais quand il lui arrivait d'aller la voir, il était gêné, embarrassé; il ne savait que lui dire. Au déclin de son amour, singulière bizarrerie! il éprouvait précisément les mêmes symptômes d'un amour qui commence; avec cette différence que celui-ci les fait naître dans la crainte de

déplaire, tandis que l'autre les manifeste par suite du dégoût de ce qui a plu. Isaure, malgré la confiance un peu trop grande qu'elle avait dans le pouvoir de ses charmes, s'aperçut pourtant bien que les visites du jeune homme devenaient aussi courtes que peu fréquentes. Les manières, le caractère, le manque total d'amabilité de celui-ci, n'étaient certes pas faits pour captiver le cœur d'une femme; mais le chapitre des cachemires, des dentelles et des bijoux, était fort attrayant; peut-être aussi, en dépit du bon sens, qu'il ne consulte guère, le cœur s'était-attaché.

Enfin, elle écrivit à Derval :

« Monstre, qui m'as fait tant de belles « promesses, qui as protesté de tes bons « sentimens et m'as juré fidélité, tu me « fuis, tu m'évites, je le vois bien. Tu trahis « promesses et sermens, tu t'éloignes, tu « me délaisses; et moi, pauvre Isaure, moi « qui ai cru à tout cela; qui, pour te

« suivre, ai porté le désespoir, peut-être,
« dans le sein de ma famille et bravé la
« malédiction d'un père, que faudra-t-il que
« je devienne? quelle sera ma destinée?
« Oh! je n'ose y penser sans frémir, au-
« jourd'hui que le voile tombe et que mes
« yeux s'ouvrent à la triste réalité! Je t'ai-
« mais, pourtant. Peut-être que je t'aime
« encore. En quoi t'ai-je déplu? Que faut-il
« faire pour te ramener à moi, pour con-
« server ton cœur? Dis-le-moi. Mon Dieu!
« la vivacité de mes yeux a-t-elle perdu cet
« éclat dont tu parus épris? Ce que tu appe-
« lais les roses de mon teint, le brillant, le
« poli de mes cheveux, la suavité de mon
« front, tous mes charmes, enfin, se sont-
« ils effacés? Réponds-moi. Adresse-moi des
« injures, si tu veux; mais réponds-moi;
« car ton silence serait plus cruel encore.
« S'il est vrai que j'aie cessé de te plaire,
« s'il n'y a plus rien à espérer, annonce-le-
« moi sans détour et à ta manière. Alors

« j'aurai là, devant mes yeux, l'arrêt de « mon sort. Je lirai ta dernière lettre; je la « lirai souvent, et peut-être un peu de cette « horrible indifférence que tu me montres « et dont tu accuses les femmes, passe- « ra-t-elle dans le cœur de l'infortunée « Isaure. »

Ces lignes étaient pleines de fautes d'orthographe. Le style n'était pourtant pas précisément celui d'une grisette, il est vrai; mais on a vu des gens sans culture écrire des choses assez bien tournées dans des momens où les éloquentes émotions de l'âme suppléent à un manque de goût et d'exercice. Derval parcourut cette lettre avec le plus grand sang-froid du monde; il en remarqua sottement les fautes, comme un professeur de latin observe celles du thême d'un écolier; il eut le courage d'en rire, n'en sentit nullement toute l'expression, et répondit à Isaure :

« Vous êtes folle, je crois, parole d'hon-
« neur. Est-ce que, par hasard, j'aurais fait
« avec vous un traité de constance, d'amour
« éternel ou quelque chose de semblable?
« Non, sans doute; et vous n'eussiez jamais
« obtenu cela de moi, si cela se pratiquait
« ainsi. Changeons de ton. Qui vous dit que
« vos charmes se soient effacés, que vous
« n'ayez plus de jolis yeux, un teint de
« roses et tout ce qui s'ensuit? Cela n'est
« pas vrai : vous êtes toujours bien, Isaure;
« mais il ne me convient plus de me montrer
« aussi assidu que je l'ai été d'abord. J'ai
« pour cela des raisons que je pourrais vous
« livrer en peu de mots, sans commentaire,
« et auxquelles la femme la plus tenace en
« amour serait forcée de se rendre. Je n'ai
« pourtant pas l'intention de ne plus vous
« voir; mais, de grâce, ne me parlez plus
« de votre position, ne m'écrivez plus des
« *que deviendrai-je?* Je ne puis avoir de cer-
« titude sur mon propre avenir; comment

« voulez-vous qu'il me soit possible de ré-
« pondre du vôtre? »

A cette réponse, aussi froide que l'était devenu l'amour de Derval, Isaure en larmes fit une réplique pleine de chaleur, à la réception de laquelle celui-ci garda le silence. Sa maîtresse lui écrivit encore deux fois : toujours même silence.

Enfin, au quatrième billet qu'il reçut, Derval lui envoya son petit nègre, avec quelque chose sous le bras, et les deux mots suivans à la main :

« En réponse à tous vos billets pressans, je
« vous fais passer une petite cage renfermant
« une hirondelle. Ces sortes de bipèdes sont
« voyageurs, comme vous le savez, et oiseaux
« de passage. Vous comprendrez probable-
« ment l'emblême. L'hirondelle ou oiseau de
« passage, c'est moi. La cage, c'est le cercle
« suffoquant dans lequel vos appas m'avaient
« renfermé. Si un sentiment raisonnable ne

« vous portait pas à donner la liberté au « malheureux animal, je vous préviens que « je saurai bien ouvrir la cage pour le faire « envoler. »

VI.

Un sacrifice.

— Que me voulez-vous ? dit le fils de M. Derval en passant une botte.

Un homme qui était devant lui, la casquette à la main, souriant niaisement et saluant d'un air gauche, répondit :

— Je suis Bastien, le valet de chambre dont M. Valbot a parlé à monsieur.

— Ah! c'est bien. Vous êtes marié, je crois?

— Hélas! oui. J'ai fait ce beau coup-là le mois dernier avec la femme de chambre de mademoiselle Florvilie; une petite femme qui promettait d'aller comme il faut, et qui ne va pas du tout.

— Je ne veux rien savoir de cela.

— Alors, je n'en parlerai plus à monsieur.

— Vous n'avez pas de place?

— J'étais encore le mois dernier chez un chanoine de Paris, un homme sans mœurs, à qui il arrivait une nièce toutes les semaines; un pas grand'chose, qui buvait comme un Suisse et mangeait des poulardes du Mans le Vendredi-saint. Je crois que c'était un janséniste.

— Vous m'avez l'air d'un bavard.

— Oh! monsieur Derval, je sais me taire quand il faut.

— Vous voulez entrer à mon service?

— Cela me conviendrait beaucoup.

— Vous serez logé, nourri, habillé, et quatre cents francs de gages.

— J'en avais cinq cents chez le chanoine.

— Cela vous convient-il? Oui ou non.

— Oui, monsieur.

— Je rentre assez souvent le matin à trois ou quatre heures; alors, je donne un pourboire à mes gens, quand je suis de bonne humeur.

— Ah! ce sont des tours de bâton.

— Oui, et quelquefois des coups de bâton.

— Oh! monsieur veut rire.

— Vous pourrez faire apporter votre malle demain. Vous vous installerez ici; et vous aurez des yeux pour ne rien voir, des oreilles pour ne rien entendre, une langue pour ne rien dire.

— Je comprends. Il faut à monsieur une espèce d'automate : je ferai, je crois, son affaire. Quant à ma femme, c'est différent : on empêcherait plutôt la rivière de couler...

— Enfin, vous serez actif, zélé, intelligent et leste, ou je vous chasse.

A ces mots, Derval tourna le dos à Bastien, et celui-ci sortit pour aller faire sa malle.

C'était la veille du mariage de Florvilie. Diverses circonstances en avaient retardé l'accomplissement jusqu'à ce jour. Il y en avait une surtout qui avait failli en faire échouer le projet. On a vu que l'épouse du père Derval laissa, en mourant, une grande fortune. Le fils avait toujours eu du penchant à la dissipation. Depuis surtout qu'il était en possession de son riche patrimoine, il menait la vie la plus déréglée qu'il soit possible d'imaginer. Malgré l'attention qu'il avait eue de déguiser de son mieux ses folies, à une époque où il était question de le marier à Florvilie; malgré les petits soins obligés qu'il est d'usage de rendre à sa future en pareille circonstance, et auxquels Derval s'était soumis, bon gré, mal gré, le père s'aperçut pourtant de quelques-unes de ses fre-

daines, sans excepter la rencontre du bois de Boulogne, et il en conçut de l'ombrage pour l'avenir de la nièce à M. Valbot. En honnête homme, et quoique toutes les conditions de cette alliance eussent déjà été réglées, il crut devoir témoigner franchement à celui-ci les craintes que certaines particularités nouvelles lui faisaient éprouver. M. Valbot en fut d'abord un peu ému; et il fut même décidé entre eux que l'union de leurs enfans serait différée de quelques mois; ce délai devant leur fournir les moyens de juger si la conduite du jeune homme tenait à des penchans vicieux, ou si elle était seulement le résultat d'un entraînement de jeunesse. On différa en effet.

Derval, ayant compris le motif du retardement de son hymen, devint plus circonspect; ce qui n'empêcha pas son père de se méfier des apparences. M. Valbot fut moins sévère : il était décidément ce qu'on appelle, en termes vulgaires, coiffé de son futur neveu.

Derval pourtant ne se montrait pas plus aimable avec l'oncle qu'avec tous ceux qui l'approchaient; mais l'épithète de millionnaire était pour celui-ci un talisman devant lequel toute espèce de défaut, toute sorte de vice, subissait une modification entièrement à l'avantage de l'homme qui possédait le million. Si Derval, trouvant sur son passage la superbe caniche de M. Valbot, qui venait pour le caresser, lui donnait un grand coup de pied, celui-ci, qui affectionnait cet animal presque autant que sa nièce, trouvait d'abord cela fort mal; et puis, quand la chienne avait cessé de faire entendre ses cris aigus, son maître oubliait le coup de pied, ou l'attribuait à un moment de vivacité bien excusable. Si, sur une simple plaisanterie que lui adressait l'une de ses sœurs, Derval levait le bras et lui assénait un coup de canne, tant que celle-ci pleurait, M. Valbot trouvait cette action fort blâmable; puis, quand la sœur avait essuyé ses larmes, il oubliait le coup de

canne, ou bien il l'attribuait au mouvement de promptitude d'un homme qui n'entend pas la plaisanterie, et que l'on a tort de provoquer : c'était presque à la sœur à faire des excuses. Enfin, quand le père de Derval lui faisait entrevoir les dangers que pourraient avoir les liaisons de son fils avec la jeune personne du bois de Boulogne, M. Valbot lui répondait que celui-ci lui avait donné sa parole qu'il ne la verrait plus, et que ce jeune homme avait sans doute trop d'honneur pour y manquer.

Enfin, le futur *gros papa* ou *bel-oncle* persista à trouver des qualités à Derval. Il ne vit dans ses dérèglemens que de petites folies passagères. Il fit observer au père que le mariage était un excellent moyen pour rendre plus sage un jeune homme livré à la débauche. Il alla même puiser des argumens et des exemples dans les souvenirs de sa jeunesse.

M. Valbot, en effet, avait été à vingt-cinq ans un libertin fort bien conditionné ;

et lorsqu'il fut marié, un changement total s'opéra dans ses habitudes. Mais le vieux bonhomme, en parlant de cette circonstance, en oubliait une importante : c'est qu'il épousa une femme qu'il adorait et dont le cœur était à lui; tandis que Derval n'avait jamais eu d'amour que dans la tête pour Florvilie, qui elle-même n'avait rien pour lui dans le cœur. Cela pouvait changer, dira-t-on; c'est possible; mais, dans tous les cas, il fallait que leur union opérât une double métamorphose; ce qui réussit bien rarement.

Quoi qu'il en soit, le père Derval finit par se rendre aux objections de M. Valbot, et le jour du mariage de leurs enfans fut fixé. L'oncle, pour la reddition de la place, comptait beaucoup sur la magnifique corbeille qui venait d'être offerte à sa nièce. C'est un argument d'une nature si pressante contre une inclination féminine, que des tissus de l'Inde et des parures de diamans! il était

sans doute fort logique de croire à l'effet merveilleux que tout cela produirait sur le moral de la future. M. Valbot voulut, après avoir employé toutes les ressources de son esprit pour arriver à une conclusion, se donner le plaisir d'aller jouir d'un commencement de triomphe. La veille du beau lendemain, il passa dans la chambre de Florvilie, et l'aborda d'un air enjoué en se frottant les mains, et en fixant ses yeux alternativement sur elle et sur la corbeille. En ce moment, la physionomie de la nièce faisait contraste, et son esprit paraissait préoccupé de tout autre chose que de son cadeau de noces.

— Eh bien! Florvilie, tu ne m'as rien dit encore de toutes ces belles choses qui sont là, qui sont pour toi, et qui composeront demain ta brillante parure.

— Mon oncle, je n'ai pu vous en parler encore.....

— Ah! je comprends. En effet, depuis

deux jours que Derval t'a fait remettre cette corbeille, les affaires diverses que j'ai eues à régler m'ont constamment tenu éloigné de toi.

— Mon oncle, ce n'est pas cela.

— Qu'est-ce que c'est donc?

— Eh bien!....

— Eh bien! quoi?

— Mon oncle, je ne l'ai pas ouverte.

— Oh! c'est mal, Florvilie; c'est très-mal. Eh quoi! l'absence d'Armand, les soins de Derval, la tendre amitié que j'ai pour toi et dont je me plais à te donner des preuves chaque jour, tout cela aurait-il été en pure perte? Toi que la nature doua de tant de qualités, toi qu'elle pourvut de tant de sens et de raison, tu aurais pu jusqu'à ce jour, te rabaissant au niveau de ces femmes qui n'ont jamais compris un devoir, bercer ton esprit de songes creux, et donner à ton âme pour aliment de ridicules amourettes? Tiens, regarde, dit-il en ouvrant la corbeille; cette

robe de dentelle t'ira à ravir. Armand, avec tout son amour, aurait-il jamais pu te traiter en souveraine ?

— Vous ne savez pas, monsieur Valbot ! Dans l'une des dernières batailles, il a été blessé. Le pauvre jeune homme ! il l'a été très-dangereusement, et s'est trouvé longtemps entre la vie et la mort.

— Qui t'a donné de ses nouvelles?

— C'est le fils de M. Derval ; Armand lui a écrit.

— Ah ! Derval ne m'en a pas parlé ! Mais que nous importe ? Armand est un brave qui mérite l'estime des honnêtes gens et qui possède la mienne ; mais Derval te rendra la plus fortunée des femmes. Tiens, vois ces pierreries, ces agrafes, ces pendans d'oreilles et ce riche diadème.

— Dans sa dernière lettre, il apprend à Derval qu'il a été décoré sur le champ de bataille.

— Lui ! Armand ?

— Oui, mon oncle. Il a gagné la croix, et c'est la main de l'empereur qui l'a placée sur sa poitrine!

— C'est flatteur.

— C'est mieux que cela, monsieur Valbot; c'est le plus haut degré d'honneur auquel un militaire français puisse prétendre. La main de l'empereur!

— Eh bien! oui; mais l'honneur, les croix, les actions d'éclat, toutes choses qui ont leur prix sans doute, ne peuvent pourtant pas rivaliser avec les avantages de l'opulence. D'ailleurs, à quoi tendent toutes ces observations, ma fille? Est-ce la veille de ton alliance avec la famille Derval que tu dois me laisser entrevoir le moindre éloignement pour lui?

— Oh! mon oncle, ne m'enviez pas quelques douces pensées mêlées, hélas! à beaucoup d'amertume. Aujourd'hui, je suis libre encore. Votre main ne m'a pas conduite au pied de cet autel où il me faudra bientôt

prononcer devant Dieu et les hommes le serment d'être à un autre pour la vie. Au moment de m'engager à jamais, laissez-moi donner quelques instans au souvenir du pauvre Armand. Ces instans s'écouleront avec tant de rapidité ! Demain....

— Demain, Florvilie ?

— Eh bien ! il y aura moins de faiblesse, peut-être, dans l'âme de Florvilie : j'essaierai d'en arracher son image, et peut-être mes efforts y parviendront.

Ce court entretien désappointa un peu M. Valbot, qui, comme on le voit, avait trop compté sur le magique aspect de la corbeille.

Cependant, les dernières paroles de Florvilie le rassurèrent un peu. Il sentit bien que le sacrifice serait pénible pour elle; mais, se disait-il toujours, un sort digne d'envie l'attend; le grand monde dans lequel elle va se trouver bientôt, les fêtes, le spectacle, les plaisirs, les distractions de toute espèce,

finiront par la séduire, et elle oubliera ses romanesques affections. Comptant beaucoup sur cet heureux résultat, il serra affectueusement la main de sa nièce, l'embrassa et sortit.

Une demi-heure s'était à peine écoulée, qu'une grande quantité de voitures arrivèrent successivement dans la cour. Les parens, un notaire, M. Derval et ses enfans, ainsi que plusieurs amis des deux familles, en descendirent et furent introduits. Florvilie entendit beaucoup de bruit, et remarqua sous ses croisées un mouvement extraordinaire.

— Le moment fatal est venu, dit-elle. Allons, du courage! Armand! Armand! puisses-tu ne jamais accuser celle qui eût volontiers donné sa vie, si la mort avait pu l'unir à toi!

Et sans attendre qu'on vînt la prévenir, elle se leva aussitôt et s'empressa de descendre au salon.

Un murmure flatteur accueillit son arrivée.

M. Valbot accourut au-devant d'elle, et la présenta. Plusieurs des invités, qui avaient entendu dire quelque chose de son inclination, fixèrent malicieusement leurs regards sur elle; mais Florvilie était calme et résignée.

Ses traits, dont elle avait su déguiser l'expression, n'annonçaient rien de ce qui se passait dans son âme, et pouvaient défier les yeux les plus exercés. Sa douloureuse résolution ne se trahit pas un instant. Seulement, et quand le notaire eut fait la lecture du contrat, une émotion subite la fit tressaillir; à deux reprises la plume échappa de ses doigts, et elle signa d'une main mal assurée. Ensuite, et comme si elle avait craint qu'on ne se fût aperçu de ce moment de trouble, elle promena ses regards autour d'elle d'un air inquiet; mais elle ne vit que joie et satisfaction sur tous les visages : un seul, celui du père

de Derval, avait une expression dont une bohémienne eût tiré quelque présage sinistre.

VII.

Le retour.

Tandis que tout cela se passait à Montmorenci, une diligence, chargée de divers voyageurs dont nous ne parlerons pas, arrivait à Paris par la barrière du Trône. Un jeune militaire s'y faisait remarquer par sa bonne mine, son bonnet de police légèrement in-

cliné sur l'oreille gauche, ses noires moustaches bouclées, et un ruban rouge à la boutonnière. C'était Armand. La diligence traversa avec l'effrayante rapidité ordinaire une partie des rues populeuses de la capitale, et vint descendre son monde rue du Bouloi.

Il n'y avait guère plus d'un an que l'amant de Florvilie était parti pour l'armée; mais il s'était passé depuis tant d'événemens à peine croyables, que son absence lui avait paru longue d'un siècle; et à son retour, ce ne fut pas sans éprouver le plus vif sentiment de bonheur qu'il revit son pays natal. Son premier soin, en arrivant, fut d'aller faire un peu de toilette à l'hôtel d'Europe, où il se logea provisoirement. Ensuite, et quoique son cœur battît encore au seul nom de Florvilie, il se souvint de l'ange qui avait passé tant de veilles au chevet de son lit, alors que la tombe était entr'ouverte pour lui; et conformément à la promesse qu'il avait faite à

l'aimable Claudine, la dernière fois qu'il la vit, il voulut que sa première visite fût pour elle.

Après avoir pris un instant de repos, Armand se dirigea du côté de l'hôtel du capitaine Marceau. En passant devant le palais des Tuileries, il ralentit ses pas et y jeta un regard de douleur : la demeure des rois était veuve du grand homme. Plus loin, la colonne triomphale s'offrit à sa vue. La statue de Napoléon n'y était plus; un pâle drapeau blanc avait remplacé l'image d'airain du fils de la Victoire. Armand salua la colonne et se hâta d'arriver aux Invalides.

On le conduisit à la chambre du capitaine Marceau, qui était seul et au moment de se mettre à table. C'était un homme d'environ soixante ans, d'un extérieur noble, d'un visage un peu austère, mais spirituel, portant sur le front une large cicatrice dont un Mameluck l'avait décoré sur les bords du Nil, à l'époque de l'expédition d'Egypte;

ayant reçu depuis dix autres blessures à Marengo, à Jéna, à Friedland ou à Moscou, et aimant à parler de ses campagnes. L'expression de sa physionomie, qui, au premier abord, était un peu dure, perdait beaucoup de son âpreté dès l'instant qu'il entrait en conversation, et finissait même par prendre un certain air d'aménité, autant que la cicatrice pouvait le lui permettre. Il y avait alors sur ses traits quelque chose de ceux de Claudine.

Après s'être avancé avec politesse au devant du jeune homme qui avait demandé à lui parler, il s'informa du sujet de sa visite.

— Je me nomme Armand; et bien que j'aie sans doute beaucoup de plaisir à faire votre connaissance, monsieur, cependant vous me permettrez de présenter aussi mes civilités à votre fille.

— Asseyez-vous, monsieur Armand. Je vous connais beaucoup, bien que je vous voie pour la première fois.

— Comment cela, capitaine?

— Ma fille m'a parlé de vous souvent, depuis son arrivée à Paris.

— Ah! je comprends.

— Vous étiez dans les gardes d'honneur; vous avez passé plus tard dans les dragons. Vous vous y êtes bien conduit, mon brave.

— J'ai fait mon devoir, capitaine.

— C'est bien, très-bien. Vous avez ensuite reçu un coup de feu.

— Oui, capitaine; au bras gauche.

— Pas mal débuté. C'est comme moi, sous les murs d'Embabé; c'était ma quatrième campagne; Desaix commandait. Nous chargeons les Mamelucks à la baïonnette, et au moment où nous leur faisions montrer le dos, un coup de sabre m'arrive là, où vous voyez; ce qui ne m'empêcha pas ensuite d'en descendre quelques-uns à Jaffa, que nous emportâmes d'assaut.

— Ce fut une brillante affaire, monsieur Marceau.

— Nous en avons vu d'autres. A Jéna, par

exemple, en 1806, le 14 octobre, quarante mille Prussiens mis hors de combat, deux cents pièces de canon et les magasins de l'ennemi au pouvoir des Français; voilà des journées qu'on n'oublie pas.

— Non, et cela console un peu de nos revers.

— C'est comme à Friedland, l'année d'après. C'était encore un 14, le 14 juin! quarante mille Russes à l'ombre; soixante-dix drapeaux, Kœnisberg et toute la Silésie à nous : j'y étais!

— Vous reçûtes à cette bataille un coup de feu à la cuisse.

— Comment savez-vous cela?

— Claudine me l'a dit.

— Cette chère enfant! que Dieu la bénisse et lui donne longue vie. Un jour, au coin du feu, elle racontera mon histoire à ses petits-fils, si, comme j'en ai l'espérance, elle devient grand'mère.

M. Marceau était un bon soldat qui enten-

dait fort bien la charge en douze temps, le maniement des armes, les conversions à gauche et les demi-tours à droite; un brave qui, n'ayant pu servir son pays de sa plume, avait admirablement contribué à l'illustrer de son épée; mais c'était un homme tout-à-fait illettré. Eh bien! sur le sujet dont il entretenait le jeune sous-lieutenant, il aurait fait assaut de facilité avec un Voltaire, il aurait écrit d'énormes volumes avec une verve, avec une originalité dont on rencontre à peine quelques traces dans certains passages des œuvres complètes de nos historiens; enfin, en parlant de la gloire de Napoléon, il eût été à la tribune plus éloquent que Démosthènes, plus grand orateur que Mirabeau. Le capitaine était conquérant par état, mais surtout par esprit de liberté. Il voulait que les grandes idées de 93 se répandissent d'abord dans l'Europe, au moyen de nos bataillons, pour pénétrer plus tard dans d'autres parties du monde. Il ne rêvait que tyrans proscrits, que

républiques et droits de l'homme proclamés à Madrid, à Vienne, à Berlin, à Pétersbourg; il ne voyait, en un mot, que souveraineté du peuple établie partout sur les débris des trônes renversés par des baïonnettes françaises. Tout ennemi qu'il était du despotisme du petit caporal, il y avait des momens où il croyait à la nécessité d'une usurpation de pouvoir momentanée, pour arriver à des résultats dignes d'un grand homme. Et alors, en parlant de Napoléon, sa tête s'échauffait, les lignes de son front devenaient profondes, son œil étincelait, son geste prenait une expression noble et grande; il vous transportait sur les lieux qu'il avait parcourus; ils étaient là, devant lui, devant vous; il se rappelait les moindres détails de nos opérations militaires, les bivouacs, les marches, les contre-marches, les dates, l'heure de jour ou de nuit d'une victoire, le nombre des prisonniers, des morts ou des blessés; il mentait comme un bulletin, pour grossir nos triomphes et dé-

guiser nos échecs; enfin il faisait passer dans votre âme une partie de cette ardeur qui embrasait la sienne, et vous entraînait malgré vous.

Armand prit le bon parti, en parlant à M. Marceau de sa fille; car toutes les fois qu'on ouvrait au capitaine le chapitre de la guerre, on lui fournissait là un texte intarissable; et il n'y avait qu'en le faisant passer à celui de Claudine, qu'on pouvait mettre un terme à ses éternelles narrations militaires.

— Enfin, capitaine, aurai-je le plaisir de présenter mes hommages à votre demoiselle?

— Parbleu! oui. Elle dîne aujourd'hui avec moi, et je l'attends. Voulez-vous être de la partie?

— Merci, monsieur Marceau. Je descends à l'instant de diligence, et j'ai quelques personnes à voir dans la soirée. Je profiterai de votre invitation un autre jour.

— Comme il vous plaira. Vous me ferez toujours plaisir.

En ce moment, on sonna. Le capitaine ouvrit la porte de sa chambre, et Claudine embrassa son père.

— Mille choses aimables à mon ange, dit Armand en ôtant son chapeau. Et puis se tournant vers M. Marceau : Permettez-moi ce terme d'amitié, capitaine; car je ne le prononce jamais sans un vif sentiment de reconnaissance et de respect.

— Je sais ce qu'il signifie, monsieur Armand. Claudine m'a raconté tout cela.

— La surprise est agréable, dit celle-ci en souriant.

— Comment, mademoiselle! auriez-vous jamais douté de mon empressement à venir m'acquitter d'un devoir qui est en même temps un plaisir pour moi?

— Non, mais je ne vous attendais pas si tôt. Y a-t-il long-temps que vous êtes arrivé?

— Une heure, mademoiselle; tout juste ce qu'il fallait pour faire transporter ma malle à l'hôtel et pour venir.

— C'est fort aimable de votre part.

Au milieu des démonstrations de reconnaisance de l'un et des félicitations de l'autre, M. Marceau s'approcha de la cheminée, et chargea sa pipe. Armand, profitant de l'occupation du capitaine, remit à Claudine, non la bourse, mais l'argent qu'il avait trouvé sur sa table à l'hospice, avec un billet ainsi conçu :

« Voici les cent francs que vous m'avez « laissés, la nuit de votre départ. Ils m'ont « été fort utiles, et je m'en souviendrai. Je « désire beaucoup qu'une occasion se pré- « sente de reconnaître ce service, qui est « sans doute peu de chose auprès de tout ce « que je vous dois. Merci. »

— Venez donc dîner avec nous dimanche, monsieur Armand, dit le capitaine en allumant sa pipe; nous parlerons des beaux jours de l'empire.

— Volontiers, monsieur Marceau.

— Nous comptons sur vous, dit Claudine d'un air empressé.

— A dimanche, mon ange.

— Au plaisir de vous revoir, monsieur Armand.

Le sous-lieutenant sortit alors de l'hôtel, extrêmement satisfait de l'accueil bienveillant qu'il avait reçu du père, et du plaisir d'avoir revu la fille.

Depuis son départ de Paris, il n'avait reçu aucune nouvelle de Florvilie, qu'il croyait mariée, et il n'avait écrit qu'une fois à Derval, une semaine avant son retour. Sa seconde visite fut à son ami de collége. En s'approchant de sa demeure, il éprouva un serrement de cœur qui faillit un instant le détourner de son projet. Il se décida pourtant, et vint sonner doucement à la porte de Derval. Dès que celui-ci l'aperçut :

— Ah! c'est toi, Armand; tu arrives pardieu dans un fâcheux moment; la veille d'un

jour où le commun des hommes rient, et que la raison aurait dû classer parmi les jours néfastes.

— Quel malheur as-tu donc à déplorer, Derval?

— Un malheur futur, prochain, imminent; j'ose à peine te l'annoncer : demain je me marie.

— Et ton mariage avec Florvilie? y a-t-il eu empêchement?

— Eh! mon Dieu! non; c'est toujours elle que j'épouse. Nous avons signé le contrat ce matin.

— Alors tes observations sont au moins fort étranges. Tu veux sans doute plaisanter; ou bien pourquoi l'épouses-tu?

— Que sais-je? Des convenances, je crois. J'avais défait; on a refait. Nos familles ont arrangé cela. D'ailleurs Florvilie n'est pas mal; elle ne me déplaît pas.

— Quel langage, Derval! Florvilie n'est pas mal, dis-tu? Mais c'est l'une des plus belles

femmes de Paris; elle serait digne d'un roi, et ses charmes ne sont rien encore au prix de la beauté de son âme.

— Pour toi, Armand, c'est possible; pour toi, qui vois la plupart des choses d'ici bas à travers un prisme romanesque. Moi, homme du monde et connaisseur, je ne pense pas que Florvilie soit une huitième merveille; et quant à ses qualités, nous verrons bien.

— Tu m'étonnes, Derval. Mon Dieu! sont-ce donc là les seuls sentimens que tu apportes dans ce mariage?

— J'y apporte mieux que des sentimens, je te jure; quant à ceux-ci, ils arrivent s'ils veulent; sinon l'on s'en passe et l'on se porte bien.

— Adieu, Derval, dit Armand d'un air qui annonçait que cette visite lui déplaisait autant que la première lui avait été agréable; et il allait sortir, lorsque Derval se dirigea précipitamment vers lui.

— Non, pardieu non. Puisque le hasard,

la fatalité, je ne sais quoi, te ramène à Paris au moment du sacrifice, il faut que tu le voies s'accomplir. Promets-moi que demain tu seras l'un des témoins de cette belle équipée. Je t'enverrai mon cabriolet.

— Derval, tu excuseras ma franchise; mais je ne reçois pas avec plaisir l'invitation que tu me fais d'assister à ton mariage. Je crois que je n'y serais pas à ma place.

— Tu veux plaisanter, Armand. Nous aurons aussi des légionnaires; beaucoup mieux que cela même : nous aurons des banquiers.

— Tu ne m'as pas compris. Vois-tu, tous ces beaux équipages, ces grands personnages, ces brillantes parures, qui se feront sans doute remarquer à ta noce, tout cela est aussi un prisme; mais à travers lequel je ne verrai pas des mêmes yeux. Tu m'en as trop appris, et j'aimerais mieux rester chez moi.

— Non, mille fois non. Tu viendras; et si mon sort ou celui de la mariée te fait éprouver un si vif intérêt, eh bien! tu en-

visageras les choses à ta manière. Tu te jetteras corps et âme dans les chimères de tes rêveries sentimentales. Tu ne me réponds pas ?

— Je t'écoute.

— Qu'y a-t-il donc de si difficile pour une imagination comme la tienne de se peindre un marié bien amoureux, bien tendre, futur modèle de fidélité conjugale, conduisant à l'autel la moitié de sa vie, l'épouse la plus parfaite, la plus fortunée et la plus digne de l'être, avec l'intention admirable de lui consacrer tous les instans du jour, montre à la main, sans oublier ceux de la nuit ; enfin, lui jurant d'être son éternel adorateur, en dépit des mille faiblesses dont se compose le plus bel ouvrage de la nature. Tu nous revêtiras, si tu veux, de je ne sais quoi de céleste, d'angélique. Je te laisse le choix des formes et la distribution de tout ce beau idéal.

— Oh ! Derval, de grâce ! si mes idées sont des chimères, c'est mon seul bien ; laisse-les-moi.

— J'y consens, et j'ai tort peut-être. Voyons : tu viendras. Ton adresse ?

— Je suis arrivé un jour trop tôt, Derval.

— C'est possible. Mais puisque les destins l'ont voulu, tu ne peux refuser à ton ami de collége, et je compte sur toi. Ton adresse ?

— Hôtel d'Europe.

— A demain, onze heures. Adieu.

Après avoir quitté Derval, Armand regagna son hôtel, l'âme froissée par une foule de tristes pensées sur la journée du lendemain ; et quoique la fatigue de son voyage semblât lui promettre un doux repos, son sommeil fut brûlant, pénible et agité. Une monstrueuse figure pesa toute la nuit sur sa poitrine.

VIII.

Le jour des noces.

Sur un autre point peu distant de Paris, à la même heure, joie et bonheur : c'était aussi une noce, et l'amour était de la fête. Une jeune fille, dont le front embellissait la couronne, heureuse d'être à l'autel, prononçait le *oui* avec un sourire aussi doux que le sentiment qui faisait battre son cœur. Un beau

garçon, à la bouche riante, au regard épris, lui présentait l'anneau nuptial. Des camarades au visage d'heureux augure, et de jeunes compagnes aux grâces enfantines, aux formes aériennes, entouraient le couple fortuné. Enfin, au milieu de ce tableau, était un vieillard, à l'aspect imposant, dont les yeux levés au ciel semblaient appeler sur ses enfans les bénédictions d'en haut. Plus tard, une gaîté vive et franche présida au festin, et des chants d'allégresse saluèrent l'avenir des époux. Ensuite, des groupes de danseurs et de danseuses se formèrent, comme à un ballet d'opéra; une harmonie suave se fit entendre, et la main de la mariée reçut un baiser qui réveilla Florvilie; car tout ceci se passait dans sa chambre, ou, pour mieux dire, c'était un songe. Le beau garçon, celui qui avait baisé la main de la mariée, c'était Armand. Quant à la jeune fille, Florvilie ne put se rappeler ses traits que d'une manière confuse. Cette dernière partie de son rêve

ressemblait à ces créations que notre imagination nous offre imparfaitement pendant la nuit, et dont on ne peut se rendre un compte plus exact à son réveil. Cependant Florvilie se disait : la jeune fille, c'était moi ; car le baiser d'Armand m'a réveillée. Et l'âme remplie de la douce erreur qui l'avait charmée quelques heures, elle s'en retraçait voluptueusement les détails, et s'abandonnait avec délices à l'impression que ce chimérique tableau avait laissée dans tous ses sens.

La réalité vint, avec les premiers rayons du jour, la tirer de cet état de rêverie. Un intervalle, qui lui parut rapide comme un éclair, s'écoula entre ce moment et celui où quelques amies vinrent officieusement s'offrir pour présider à sa toilette. Aucune d'elles ne lui rappela les traits des jeunes personnes qu'elle avait vues en songe. Bientôt après, M. Valbot monta chez elle. Le temps avait entièrement blanchi ses cheveux, mais sa figure n'avait aucune espèce de rapport avec celle qu'une

apparition fantastique avait présentée à l'imagination de sa nièce, pendant son sommeil. M. Valbot, en sa qualité d'oncle, assista à une partie de la toilette.

Florvilie n'avait pas besoin d'ajustemens pour briller de tout l'éclat de la beauté. Aucun diadème n'allait mieux à sa figure que ses grandes boucles de cheveux blond-cendré. Aucun collier, aucune garniture de dentelle ne pouvait donner un attrait de plus à son cou d'albâtre, à ses larges épaules, à son port majestueux; enfin, la ceinture la plus riche n'ajoutait rien à la grâce de sa taille fine et noble. Mais, pour l'oncle, le diadème était plus beau que la chevelure; les pierreries et la dentelle effaçaient l'éclat d'un teint de roses ou la richesse des formes; et des brillans aux doigts ou des agrafes en diamans valaient mieux que la plus jolie main et le plus beau bras du monde. Aussi ne trouva-t-il point d'expression pour rendre l'admiration qu'il éprouvait. Le bonhomme était en extase; et

l'opinion de ces demoiselles ressemblait beaucoup à de l'enthousiasme. Florvilie ne répondait à toutes les démonstrations des personnes qui l'habillaient que par des signes de tête et des *oui* froids et dédaigneux.

Pendant ce temps, arrivaient les voitures des parens ou des amis invités, et bientôt le salon se remplit de ces dames et de ces messieurs. Florvilie y descendit, accompagnée de son oncle et de quelques-unes de ses amies. Comme la veille, mais plus vifs encore, des murmures d'admiration se firent entendre, lorsqu'elle fut présentée à la société. Les éloges, les observations flatteuses, les félicitations de toute espèce ne tarissaient pas.

Cependant l'heure s'écoulait, les cierges de la paroisse brûlaient, le curé avait déjà revêtu ses plus pompeux ornemens sacerdotaux; il s'agissait de gens *comme il faut*, et toute l'église était en émoi. Le bedeau avait mis sa belle robe violette, et attaché à sa chemise une espèce de grand jabot de mousse-

line; le suisse, avec son large baudrier brodé, son épée sur le mollet et son grand bâton à tête d'argent, allait de la sacristie à la porte d'entrée, et de la porte d'entrée à la sacristie, et ne voyait rien venir.

Au salon, même impatience. Tout le monde s'y était rendu, et Derval n'arrivait pas. C'est que, pendant qu'on l'attendait au salon et à l'église, Derval s'était rendu près d'Isaure, sa maîtresse, dans l'intention de passer auprès d'elle le peu de momens de célibat qui devaient encore s'écouler avant son mariage.

Celle-ci, qui ne l'avait pas vu depuis assez long-temps, et qui ne savait pas même si elle le reverrait jamais, éprouva à son aspect un sentiment de plaisir mêlé de crainte et d'espoir.

— Vous ne m'avez donc pas tout-à-fait oubliée, Derval?

— Je t'en donne une preuve bien convaincante, j'espère. Imagine-toi un homme acca-

blé de toutes sortes d'importunités, de visites, d'ennuis, de détails fatigans, qui, depuis une dixaine de jours, ne s'est pas trouvé une seule minute avec lui-même, qui a, aujourd'hui même, à conclure une affaire d'une importance écrasante, et qui, malgré tout cela, a encore une pensée à donner à Isaure, une heure à lui consacrer. Il y a là quelque chose à peine croyable; et pourtant c'est la vérité.

En entendant ces mots, Isaure était transportée de joie, et ne savait que dire de ce retour apparent. Elle s'approcha, tout émerveillée de cette courte explication, passa l'un de ses bras autour du cou de Derval, et lui sourit de la meilleure foi du monde. Celui-ci se mit à caresser la main et les cheveux de sa maîtresse; il fit l'éloge de ses charmes; il trouva bizarre et étrange qu'un homme pût mépriser tant d'appas; enfin, une heure s'écoula en effet au sein de toutes les preuves d'amour qui peuvent faire supposer un sin-

cère rapprochement. Tout-à-coup la sonnerie de la pendule qui était sur la cheminée ayant fait entendre onze heures, Derval se leva d'un air empressé en disant :

— Ta pendule appelle bien vite les gens à la noce.

— Que signifient ces mots, Derval?

— Je veux dire que je me plaisais près de toi en ce moment. C'est cruel, je t'assure; car, à mes yeux, les jeux de l'amour sont plus rians que les chaînes de l'hymen.

— Pourquoi cette réflexion?

— Pardieu! c'est que cela me touche. En un mot, tu vois en moi un renégat de liberté, un homme qui se marie, enfin.

— Qui? toi, Derval!

— Oui, moi.

— Quand?

— Eh bien! ce matin, dans une heure.

A ces mots, le sang de la pauvre Isaure sembla se glacer dans ses veines ; des mouvemens convulsifs agitèrent tous ses membres,

et elle tomba dans un fauteuil, mue par de fréquentes secousses semblables à celles d'une personne qui tremble de froid. Derval la vit pâlir, tomber et s'agiter, sans ressentir la plus légère émotion. Il parut même un instant contempler ce spectacle comme une comédie. Ensuite il sortit précipitamment, monta en cabriolet, et vint lui-même prendre son ami Armand.

Celui-ci, après avoir passé une fort mauvaise nuit, s'était habillé, avait fait monter du café et allait le prendre, lorsque la porte s'ouvrit, et Derval entra.

— Allons, Armand! vite, vite!

— Quelle est l'heure du rendez-vous?

— Midi.

— Alors nous n'avons pas de temps à perdre, il est onze heures passées.

— Allons, Armand! tu prendras ton café demain. Viens.

Armand suivit aussitôt Derval; ils montèrent en cabriolet, et en avant. Mais, au lieu

de prendre la route de Montmorenci, le cabriolet se dirigea du côté du Palais-Royal, et s'arrêta à la porte du restaurant Véfour.

— Qu'est-ce que cela signifie ? dit Armand d'un air étonné. Est-ce chez Véfour que tu te maries ?

— Non; mais c'est chez Véfour que nous déjeûnerons. Je n'ai rien pris encore, toi non plus.

— Mais ta famille, Derval, va se réunir. Nous n'avons pas une heure pour nous rendre à Montmorenci.

— Qu'importe ! on nous attendra. C'est leur affaire. Ces gens-là sont de bonne composition.

— De quelles gens veux-tu parler ?

— De M. Valbot, de mon père et de la jeune fille qu'on immole aujourd'hui.

— J'admire tes paroles, Derval.

— Laisse-moi donc tranquille. Garçon, une sarcelle et des côtelettes de mouton. Ce n'est pas ma faute, Armand. Je m'étais promis d'a-

bord de passer la nuit chez Isaure, ma maîtresse; c'eût été drôle, c'eût été piquant, la veille d'un mariage. Puis j'ai changé d'idée; je n'y suis allé que ce matin; c'est encore plus drôle. Enfin, je serais arrivé chez toi plustôt, je t'assure; mais ne voilà-t-il pas qu'en apprenant mon équipée, la jeune personne s'est mise à pleurnicher. C'était à mourir de rire; et l'amour, les larmes, les attaques de nerfs et autres simagrées m'ayant retenu jusqu'à ce moment, le temps s'est passé d'une manière fort rapide, jusqu'à plus de onze heures, chez la belle abandonnée, où je serais encore sans notre rendez-vous. Tu vois que je suis fort excusable.

— Sans doute; et si l'on se plaint d'un retard, tu pourras faire valoir ces excellentes raisons.

— Pourquoi pas? A l'oreille de l'oncle, par exemple. Les choses sont trop avancées pour qu'une semblable bagatelle s'oppose à leur accomplissement; et si la confidence allon-

geait le visage de l'oncle, eh bien! la leçon ne serait pas perdue : une autre fois on ne se plaindrait plus.

— Comment! Derval, tu oserais ainsi, de sang-froid et de gaîté de cœur, porter le trouble dans l'âme d'un vieillard qui rêve peut-être le bonheur de sa fille?

— Mon cher, tu n'as pas le sens commun. Garçon, du Champagne.

Il était plus de midi lorsque Derval et Armand remontèrent en cabriolet, et plus d'une heure lorsqu'ils arrivèrent à Montmorenci. M. Valbot se trouvait en ce moment sur la terrasse, une lorgnette braquée sur la grille du parc, et il y avait long-temps que, trépignant comme le suisse de la paroisse, il ne voyait rien venir. Il avait même déjà plusieurs fois froncé le sourcil et prononcé les mots : c'est inconcevable, quand le cabriolet s'offrit à ses yeux. Il serait difficile de peindre l'étonnement que lui causa la vue d'Armand. Celui-ci pensait avec raison que la veille, Derval

avait dû faire part de son invitation à son père, ou du moins à M. Valbot. Il n'en était rien ; Derval n'était pas homme à s'occuper de si peu de chose, et son ami de collége n'avait nullement été annoncé. M. Valbot l'accueillit pourtant avec la politesse obligée ; mais, fort contrarié de cet incident, il ne put résister au désir de témoigner à Derval quelque mécontentement sur sa légèreté, et, en se reculant un peu, il lui fit comprendre qu'il avait à lui parler.

— Une minute, Armand, dit Derval d'un air moqueur, ce sont les remontrances de rigueur qui m'arrivent ; ce ne sera pas long.

Et il s'approcha de M. Valbot.

— Comment ! Derval, vous avez invité ce jeune homme sans me prévenir !

— Je m'en serais bien gardé. Et la surprise donc ? J'ai voulu vous la ménager, gros papa. Mais n'en parlons plus, vous me remercîrez demain.

— C'est mal, mon ami, c'est fort mal.

— Vous vous moquez de moi, monsieur Valbot.

— Vous n'ignorez pas sans doute certaines particularités...

— Je n'ignore rien. Armand a eu du goût pour elle, c'est vrai ; cela s'est passé, je pense. Si je me trompais, eh bien! tant mieux : c'est un esclave que je traîne à mon triomphe.

— Vous voudrez bien au moins me donner le temps de prévenir quelques personnes.

— Non, pardieu, non. Je ne vous quitte pas; je me suis déjà fait assez attendre. Armand, arrive donc; le traité de paix est signé, mon cher, et monsieur est enchanté de ta présence. Tu ne trouveras ici que des gens heureux de te revoir, sans excepter la mariée.

M. Valbot ne put en effet précéder nos deux jeunes gens que de quelques pas, et eut à peine le temps de les annoncer. L'effet que leur arrivée produisit fut de l'agitation : Derval l'aurait appelé pittoresque. Il y eut en-

suite une espèce de rumeur sourde. De petits groupes de dames se formèrent, où plusieurs mots furent échangés d'un air animé, et l'on y entendit même quelques petits chuchotemens. Le visage de l'oncle Valbot annonçait la contrainte, l'embarras et l'inquiétude. Celui du père Derval était sévère. Florvilie, qui était assise, entourée de ses jeunes amies, au moment où Armand parut, s'était levée et avait pris la main de l'une d'elles, comme pour se soutenir. Elle déguisa pourtant assez bien l'une des émotions les plus vives qu'elle eût jamais éprouvées, si l'on excepte la pâleur qui se fit un moment remarquer sur son front. Armand faisait bonne contenance; il paraissait calme et résigné. Enfin, à l'une des extrémités du salon, Derval riait, mais d'un rire de damné.

Armand, la croix de l'empereur à la boutonnière, s'approcha de Florvilie avec un léger sourire de convenance, et balbutia quelques paroles d'usage, auxquelles celle-ci put

à peine répondre un cruel : Je vous remercie. L'oncle vint ensuite prendre avec empressement la main de sa nièce, et la conduisit à sa voiture. Les invités montèrent dans les leurs, et l'on se rendit à la mairie, puis enfin à l'église, où curé, bedeau, suisse et sacristain étaient dans la stupéfaction ou se morfondaient d'impatience. Tout s'y passa comme de coutume, ni plus ni moins. Il n'y eut ni évanouissement au moment de prononcer le oui fatal, ni romanesque catastrophe au coin de quelque pilier du temple. Enfin, le coup d'œil fut enchanteur et les apparences admirables.

La cérémonie nuptiale terminée, on revint à Montmorenci, où la salle du festin avait été préparée. Mais l'étiquette, la sotte et ennuyeuse étiquette, ne cessa pas un instant de présider à la fête. Vers neuf heures, on passa dans la salle du bal. Armand ne fit qu'y paraître, et, plus heureux que Florvilie, il put se dispenser de se livrer à la danse au

milieu de l'affliction de son âme. Lorsqu'il se retira, Derval prenait la main de son épouse, et se disposait à ouvrir le bal. Le père était debout, appuyé contre le mur, et les yeux fixés sur la mariée. Armand passa près de lui, en sortant, et l'entendit prononcer d'une manière distincte les mots : Allons! encore une heure de joie.

IX.

Une soirée aux Invalides.

Quelque sentimental que fût le cœur d'Armand, il n'était pourtant pas de la trempe de ceux que tant de romanciers, dans leurs chimériques productions, nous présentent brûlant d'une flamme éternelle, en dépit de tous les événemens imaginables. L'absence n'a-

vait point d'abord affaibli en lui le souvenir de Florvilie, il est vrai; mais la présence presque continuelle de Claudine, et la généreuse sollicitude dont elle lui avait donné tant de preuves dans sa maladie, peut-être aussi parfois la pensée glaciale d'un obstacle impossible à surmonter, qui, malgré lui, pouvait se mêler à ses plus douces illusions, enfin l'éternel engagement de sa bien-aimée, dont il venait d'être le témoin, tout cela devait nécessairement avoir diminué un peu en lui l'ardeur d'une première inclination. Depuis le jour où il assista au mariage de Florvilie, les souvenirs de l'hospice, auxquels se rattachaient tant de scènes touchantes, prirent à chaque instant plus d'empire sur son âme; et, le dimanche, il vint dîner chez le capitaine Marceau, ayant déjà dans le cœur pour sa fille quelque chose de plus que de la reconnaissance.

Il était un peu tard lorsqu'il arriva, et les premières paroles de Claudine furent pour

lui témoigner avec beaucoup de grâce la crainte qu'elle avait éprouvée qu'il n'eût oublié sa promesse. Armand sourit, fit quelques complimens à son ange, et l'on se mit à table. Le capitaine Marceau tint parole, comme on le pense bien, et parla des grands jours de l'empire. Il savait en trouver l'occasion dans les moindres circonstances. Armand, après avoir fait aussi une partie des frais de la conversation, après avoir raconté plusieurs batailles qui précédèrent la fin du règne de Napoléon, et que d'héroïques efforts illustrèrent encore, réfléchit aux moyens de revoir Claudine. Deux entretiens assez longs avec M. Marceau avaient suffi pour lui faire connaître son faible. Il savait que le mariage du capitaine se rattachait à ses campagnes d'Italie : il examina donc fort attentivement un grand portrait de femme placé à côté d'une glace ; il trouva qu'il ressemblait beaucoup à son ange, et prononça le nom de madame Marceau. A ce mot, de vieux souvenirs vin-

rent se présenter à la mémoire du capitaine, et une nouvelle ardeur de narration s'empara de lui. Mais le temps s'était rapidement écoulé à parler de l'empire, l'heure était avancée; M. Marceau témoigna à son hôte le désir de lui raconter les premières pages de son histoire, et le pria de venir passer à l'hôtel la soirée du lendemain : c'était là qu'Armand voulait l'amener. Il accepta cette invitation de bon cœur, et s'y rendit avec d'autant plus de plaisir qu'elle devait lui fournir l'occasion de se trouver de nouveau avec Claudine.

Armand avait une foule de choses à dire à son ange, et déjà un entretien plein d'attrait s'était engagé entre eux; mais le capitaine, se souvenant de la promesse de la veille, fit monter du café, déboucha une vieille bouteille, laissa éteindre sa pipe, et fit à sa manière le récit suivant :

« On n'était pas content. Un homme était

choyé, engraissé, gorgé, et se donnait des airs de maître. La nation était plumée, écorchée, écrasée : ce qui n'avait pas le sens commun. Un jour, il y eut de la brouille ; la nation sourcilla, et l'homme fut mis à la raison. Les cousins du voisinage, trouvant que c'était mal à nous de ne pas vouloir d'un pied de roi sur le ventre, d'avoir fait le siége de la Bastille, et pris les Tuileries d'assaut, toutes choses qui s'étaient pourtant passées en famille ; les cousins, dis-je, se mirent dans la tête de nous jeter un peu de guerre civile au nez, et puis des échafauds pour nous apprendre à vivre : ce qui n'était pas logique. Et d'abord, ces excellens amis du peuple firent avancer quelques milliers de baïonnettes par là, toujours dans le voisinage : ce qui était une très-mauvaise plaisanterie. Ils nous apportaient des bons pour je ne sais combien d'années de servitude, et nous avions touché dans la main de la Liberté ! ils venaient nous demander de l'or, et ils n'étaient pas nos

créanciers, et nous avions du fer ! Il était français de mettre une épée dans la balance : c'est ce qui arriva.

« J'avais alors trente-quatre ans. J'étais d'une complexion faible et délicate; je n'avais jamais fait que le trajet d'une lieue qu'il y avait entre la petite maison que j'habitais à quelque distance de la rivière d'Ouche, et Dijon. Au premier appel de la patrie en danger, il me sembla que j'avais tout-à-coup grandi de six pieds; mon sang circula plus rapidement; mon cœur battit; ma tête s'échauffa, et mon bras me parut de force à seconder mon courage. Toute autre considération s'abaissant à la voix d'un patriotique enthousiasme, j'annonçai un soir à ma mère ma résolution d'aller sous peu de jours me joindre aux défenseurs de la France. La pauvre femme en fut d'abord vivement émue. Nous n'étions pas fortunés; nous avions beaucoup de peine à vivre, mais nous avions habité long-temps le même toit; elle m'aimait tendrement; elle

avait peut-être espéré que je lui fermerais les yeux, et, à l'idée cruelle d'une séparation, elle ne put me dérober ses larmes. Moi, j'eus peine à retenir les miennes; je m'en souviens, et ne me reproche point cet instant de faiblesse : un bon fils n'est jamais insensible à la douleur de celle qui lui donna le jour.

« Après ce premier moment d'audience accordé aux sollicitations de la nature, ma mère essaya de me détourner de la résolution que j'avais prise. Elle me fit observer que j'étais habitué à une vie tranquille et sédentaire; elle me représenta que je n'étais pas assez fortement constitué pour tenir la campagne; elle me rappela ce que j'éprouvais de fatigue, au seul trajet de notre demeure à la ville voisine; enfin, elle me témoigna combien mon départ lui causerait de peine; mais toutes les observations du monde furent inutiles.

« Nous nous reverrons, pauvre amie, lui dis-je pour la consoler. Vois-tu, c'est une

affaire de cinq à six mois, d'un an au plus. Les Autrichiens ont déjà fait une partie du chemin, et les Français s'avancent. Deux ou trois bonnes rencontres arrangeront tout cela. Nous parlons aujourd'hui une langue magique, et les populations écoutent. Le génie de la délivrance veille. Qui sait? Quelque chose de grand se prépare peut-être. Oh! laisse-moi, laisse-moi conquérir ma part de gloire dans le défi que le peuple souverain vient de jeter à l'usurpation couronnée : c'est le réveil du monde.

« Ma mère me sourit.

« Je pars le sac sur le dos, lui dis-je alors; quelle joie pour ton fils! quel bonheur pour toi! lorsque, décoré des épaulettes d'officier, et une épée à la ceinture, je viendrai un matin frapper à ta porte, et me jeter dans tes bras, en te disant : Embrasse le vainqueur des tyrans. Ça ne peut pas s'exprimer, ma bonne mère; mais tu sens tout ce que mon retour nous réserve d'allégresse.

« Ces paroles parurent calmer un peu ses alarmes. Cependant elle gardait le silence, et à travers l'assoupissement de sa douleur, on pouvait aisément s'apercevoir que sa conviction n'était pas entière.

« En ce moment, le bruit lointain d'un majestueux accord de voix parvint à notre oreille. Au milieu des champs, au sein de la tranquillité profonde qui nous environnait, ces sons éloignés avaient quelque chose d'imposant, de solennel, d'indéfinissable. Peu à peu ils se rapprochèrent de nous, et nous en distinguâmes bientôt parfaitement l'harmonie guerrière. L'air sombre et auguste auquel répondit alors l'écho de notre solitude, fit naître un léger frémissement à la racine de mes cheveux, et remplit mon âme d'une brûlante agitation.

« Entends-tu, dis-je à ma mère? c'est le chant des conscrits de la Liberté. Eux aussi, ils aimaient le toit qui les vit naître; ils avaient des parens, des affections, des amours peut-

être : ils ont tout quitté pour voler à la frontière. Dieu les récompense déjà de ce noble sacrifice ; ils sont heureux, ils chantent.

« En disant ces mots, j'étais accouru sur le seuil de la porte, d'où je suivis des yeux les braves qui marchaient à l'ennemi, jusqu'à ce qu'ils se fussent tout-à-fait dérobés à ma vue. Dès cet instant, mon imagination ne put retrouver un peu de calme que lorsque mon départ fut décidé.

« Je vins à Dijon, pour m'enrôler et demander ma feuille. La délicatesse de ma complexion sembla d'abord fixer l'attention de l'officier municipal, qui hésita beaucoup à exaucer mes vœux. Je tremblais que cette circonstance ne fût un obstacle à mon enrôlement, et j'aurais donné je ne sais quoi pour avoir les épaules d'un Hercule.

« Je parais peu robuste, dis-je à l'homme qui m'interrogeait, mais je le suis.

« C'était un mensonge qu'il m'eût par-

donné de bon cœur, s'il avait su la vérité; car je mentais pour la patrie.

« Depuis que les Autrichiens sont par là, l'air des camps me convient, ajoutai-je; et ma moustache poussera en route. Ma feuille, officier public.

« Mon ton de résolution parut faire plaisir au municipal, qui se rendit enfin à mes instances.

« Je revins aussitôt chez moi, enchanté du succès de ma démarche, et ne dis pas un mot à ma mère de l'engagement que je venais de prendre. Mon intention était de partir le lendemain avant le jour; mais nous étions convenus que je lui laisserais ignorer l'instant de mon départ, afin de nous épargner de douloureux adieux, et je tins parole. J'évitai même avec soin tout ce qui aurait pu faire tomber la conversation sur ce chapitre. Le soir, cette chère amie me quitta pour se livrer au repos, avec l'espérance de me revoir à son réveil; que sais-je? peut-être

avec la pensée que j'avais changé d'avis. Moi, je fis en secret et sans bruit quelques petits apprêts de voyage; je me jetai ensuite sur mon lit, tout habillé, et je m'abandonnai à un sommeil souvent interrompu, mais fort heureux sous le rapport des scènes de victoire que mon imagination en travail vint m'y offrir. Clairfayt, Brunswick, avec leurs quatre-vingt mille hommes, et le roi de Prusse, avec ses chariots et ses vains bagages de cour, s'enfuyaient et s'effaçaient comme de pâles fantômes devant les géans irrités que la France libre avait lancés sur eux. Le tambour battait, le canon grondait, et les cris de *Vive la nation!* sortaient des rangs des Français victorieux, quand notre vieille horloge sonna cinq heures. Je me réveillai en sursaut.

« A peine un faible crépuscule commençait à paraître. Je me levai; j'ôtai mes souliers, et je passai dans la chambre de ma mère : je voulais la voir encore une fois.

Elle dormait profondément ; un de ses bras était hors du lit. Profitant de ce bonheur inattendu, je m'approchai doucement, je mis un genou à terre, et je baisai sa main. Ensuite je laissai sur sa table une lettre d'adieu pour elle et pour ma sœur, et je partis.

« Les premiers jours de marche furent pénibles ; mais la noble mission de défenseur de la patrie avait déjà opéré en moi la plus étrange métamorphose. En quelques heures j'étais devenu un autre homme. La bonne volonté avait commencé l'œuvre ; l'exercice fit le reste. Avant d'avoir rejoint le détachement sur lequel on m'avait dirigé, j'avais vaincu la fatigue ; aux dernières étapes, une journée de chemin était une promenade.

« Ce fut sous Kellermann que je commençai la carrière des armes. Le bataillon dont je faisais partie venait de joindre l'armée de la Moselle campée à Frescati. Kellermann en partit avec quinze mille hommes et se porta

sur Sainte-Ménéhould. Enfin, je vis le feu pour la première fois. Nous nous étions approchés du point de jonction, au nombre d'environ vingt mille hommes. J'avais déjà montré du zèle et obtenu le grade de sous-officier. Les Prussiens vinrent nous attaquer sur plusieurs points de la ligne de défense qui couvrait le camp de Grand-Pré : partout les conscrits se battirent comme de vieux soldats, et de tous côtés les Prussiens furent vivement repoussés.

« Ce fut à cette époque que je tombai gravement malade. J'avais jusque là résisté à la fatigue avec beaucoup de courage; mais il fallait enfin payer ce tribut à la faiblesse de mon organisation. Ma maladie fut longue. Lorsque je fus rétabli, je sentis même que je ne pourrais de si tôt reprendre la campagne. D'ailleurs, il y avait du nouveau. Les uniformes allemands nous avaient montré leurs basques, et les cousins songeaient à se défendre chez eux. Je demandai un congé de

quelques mois que je vins passer dans ma famille.

« Je n'arrivai point chez ma mère avec les épaulettes d'officier et l'épée à la ceinture, comme je l'avais espéré ; mais j'avais bivouaqué devant l'ennemi, je portais un habit déjà un peu noirci par la poudre, j'avais des galons et j'en étais fier ; ensuite nous nous revîmes, et cela me fit du bien. Il était temps. Au bout de quinze jours, une goutte cruelle remonta dans la poitrine de la pauvre femme, et ma vieille amie mourut dans mes bras.

« C'était à la fin de l'an 3. Je te donne ma part de notre modeste héritage, dis-je à ma sœur ; tu en disposeras à ton gré. Je retourne sous les drapeaux de la république, et je suis encore assez jeune pour y faire mon chemin. Seulement je me réserve une perche carrée, là-bas, sous le massif qui est à l'extrémité de notre ferme. On y déposera demain la dépouille mortelle de celle qui protégea notre enfance. On y fera placer une

pierre avec son nom. Ce lieu sacré sera clos par une haie vive ; et l'intérieur garni de fleurs et de gazon. Voilà tout ce que je te demande. Un jour, si les balles et les boulets de l'ennemi ne viennent pas lui donner son congé définitif, Marceau victorieux viendra déposer une couronne de lauriers sur le tombeau de sa mère.

« Ma sœur me serra la main, me promit, en sanglotant, d'exécuter mes instructions, et le lendemain, après avoir rempli les derniers devoirs de piété filiale, je me mis en route pour rejoindre l'armée. »

Le capitaine ne put se défendre de quelque émotion en retraçant ce souvenir. Armand s'en aperçut, et malgré son désir d'en savoir davantage, il lui proposa de remettre la suite de ce récit au jour suivant. M. Marceau, dont cette circonstance avait un peu brouillé le fil des idées, interrompit en effet sa narration, et quelques instans après, Armand se retira avec le regret de quitter si tôt Claudine.

X.

Deuxième soirée.

La journée du lendemain parut plus longue encore que celle de la veille, la toilette fut plus soignée, la pensée se reporta plus fréquemment du côté de l'hôtel des Invalides; enfin, Armand, avec moins d'appétit, dîna plus tôt que de coutume, sortit vingt

fois sa montre pour y voir l'heure du rendez-vous, et arriva le soir chez M. Marceau bien avant l'entrée de la nuit. Claudine avait fait une visite à la sœur du capitaine, et n'était pas rentrée. Celui-ci, immédiatement après les civilités d'usage, présenta un verre à Armand, lui versa du Bordeaux, et passant ensuite la main sur son front :

— Où en étais-je donc hier? dit-il d'un air empressé.

— Je ne me rappelle pas précisément, répondit le jeune homme un peu distrait. Je crois que vous en êtes resté à votre conversation avec le municipal.

— Croyez-vous?

— Il me semble.

— Je crois que vous vous trompez. J'étais plus avancé que ça. Nous nous étions battus; nous avions frotté l'ennemi.

— Je ne me souviens pas bien; c'est possible, ajouta Armand toujours préoccupé.

En ce moment la fille de M. Marceau arriva.

— J'y suis, j'y suis! s'écria le jeune homme à qui la mémoire était tout-à-coup revenue. Capitaine, vous en étiez aux touchans adieux faits à votre sœur, et à votre nouveau départ pour l'armée.

— Eh! sans doute. J'étais bien sûr que le roi de Prusse avait déjà été brossé, répliqua M. Marceau, en présentant la main à Claudine et en la faisant asseoir près de lui.

Alors il réfléchit un instant, et reprit ainsi sa narration :

« A la fin de l'an 3, la scène où se jouait la destinée des peuples était devenue aussi vaste que l'entreprise était grande. Ce n'était plus une guerre déclarée à un peuple pour quelques arpens de terre en litige, pour un caprice de courtisane, pour un vers satirique de Frédéric :

Évitez de Bernis la stérile abondance.

C'était une commotion européenne; c'était

la royauté debout et en armes, se préparant à défendre la souveraineté du trône contre la souveraineté des masses. Ce n'était pas de la liberté d'une nation qu'il s'agissait : c'était la question des droits de l'homme qui s'agitait. Cette sublime pensée, comprise par les populations, faisait battre tous les cœurs et bouillonner tous les courages.

« J'étais entièrement rétabli; je sentais une vigueur inusitée circuler dans mes veines, et il me tardait de me retrouver dans les rangs de mes braves frères d'armes. J'arrivai sous les murs de Toulon et passai dans la division du général Laharpe, à l'époque où il fit sauter la poudrière du cap Brun. Je fus assez heureux pour partager les derniers travaux des soldats républicains devant cette ville importante, et pour assister à la reprise d'une place qui avait été livrée par la plus infâme trahison, et qui nous coûta quatre mois de siége.

« L'année suivante, je rejoignis l'armée

d'Italie, qui était restée inactive pendant le siége de Toulon, où une partie de ses forces avaient été portées. Je fus nommé sous-lieutenant, au mois de brumaire, lorsque nous prîmes nos quartiers d'hiver à l'entrée des vallées qui descendent dans le Piémont et dans le territoire de Gênes.

« Nous avions déjà préludé d'une manière distinguée aux brillantes affaires qui devaient plus tard illustrer nos armées. Peu de temps après, nous étions les maîtres de tous les passages du mont Cenis.

« Un roitelet, auquel obéissait la Sardaigne, fut étonné de la rapidité de notre marche, et ayant conçu des alarmes pour sa capitale, il demanda à ses très-humbles sujets une petite levée en masse. Mais à la fin de sa proclamation, on ne lisait pas les mots *république et patrie* : beaucoup manquèrent à l'appel. Les cousins, pour suppléer à ce défaut de bonne volonté, lui envoyèrent des renforts considérables; mais ça ne parlait pas

la même langue, et leurs généraux servaient des maîtres. Nous gagnâmes donc du chemin. Les populations de l'Italie n'en étaient pas fâchées; notre révolution leur avait annoncé ce que le général Bonaparte leur dit avant le siége de Mantoue, et elles répétaient tout bas : C'est pour briser nos fers que l'armée républicaine s'avance. Le peuple français est l'ami de tous les peuples. Il fait la guerre en ennemi généreux; il n'en veut qu'aux tyrans qui nous asservissent.

« Enfin la journée de Lodi arriva; nous avançâmes toujours, et notre général y reçut la reddition de Milan.

« A notre arrivée dans cette ville, nous fûmes accueillis comme des frères par les habitans; des réjouissances publiques furent improvisées. Dans l'une des fêtes que les Milanais nous donnèrent, j'assistais à la plantation d'un arbre de la liberté sur la place de l'église métropolitaine, où se trouvaient en ce moment une foule de camarades, lorsqu'une

voix fort douce dit à un citoyen qui était à côté de moi : On revoit toujours avec plaisir ses compatriotes. Celle qui venait de prononcer ces mots était une jeune personne dont j'avais déjà remarqué la gentillesse et que j'avais prise pour une Italienne. Près de deux ans s'étaient écoulés, depuis que je n'avais entendu des sons français sortir de la bouche d'une femme. Ces paroles, mélodieuses comme la langue du pays natal, me flattèrent. Je me tournai vers celle qui les avait prononcées, et quoique elle les eût adressées à un autre que moi, je lui répondis : Les compatriotes sont fort heureux aussi lorsque, sur le sol étranger, ils rencontrent encore quelqu'une des jolies citoyennes de France.

« La jeune personne baissa les yeux. Celui qui l'accompagnait, et qui paraissait être son père, me répliqua d'une manière très-obligeante, et s'informa avec beaucoup d'intérêt des opérations de nos armées, de la situation

des affaires, de la marche du gouvernement et de l'esprit public. Je ne pus répondre un peu en détail qu'à la première de ses questions. Quant à la dernière, je me bornai à lui dire : L'esprit public est bon ; mais on veut le gâter, on le gâte, et d'une manière horrible.

« A ces mots, le citoyen me regarda d'un air ému, me serra la main, prit sa fille sous son bras, et disparut dans la foule.

« Je n'avais connu l'amour qu'une fois, à vingt-cinq ans ; mais celle qui avait été l'objet de ma première inclination me fut ravie par la mort, au moment où notre union allait se conclure, et depuis mon cœur était resté libre. La jeune Française à qui je venais de parler avait une ressemblance singulière avec celle que j'avais perdue ; au premier abord, je l'avais observée avec attachement, et ce ne fut pas sans une sorte de regret que je la vis s'éloigner avec son père.

« Deux ou trois jours après, j'étais tout

joyeux ; je venais de recevoir un brevet de lieutenant, et je fumais un cigare en me promenant sur l'un des boulevarts de la ville, lorsque le même individu à qui j'avais parlé sur la place du Dôme passa près de moi, accompagné de sa demoiselle. Nous nous reconnûmes l'un et l'autre ; il s'arrêta ; je jetai mon cigare, je m'approchai de lui, et lui demandai des nouvelles de sa santé. Cette fois, il fut encore plus avenant ; il me proposa de continuer ma promenade avec lui, ce que j'acceptai volontiers ; et nous liâmes conversation, comme si nous nous étions connus depuis dix ans. Je lui fis connaître mon nom, sans oublier le grade ; il me dit qu'il s'appelait Dalbert, qu'il avait été obligé de quitter la France, par suite des excès fomentés par les ennemis de la révolution, et qu'il s'était réfugié à Milan avec son fils et sa fille. »

— Dalbert ! répéta Armand en interrompant le capitaine ; je connais ce nom-là. Sa

famille ne s'est-elle pas alliée à celle d'un M. Valbot?

— A l'époque dont je vous entretiens, répondit M. Marceau, le fils Dalbert était parti depuis deux ans pour la Guadeloupe, où il épousa une demoiselle Valbot, et vint ensuite à Saint-Domingue.

— C'est précisément du frère de cette dame que je veux parler; il habite Paris; il a avec lui une fille de sa sœur.

— On prétend qu'elle est fort bien, dit Claudine.

Armand garda le silence.

— Je ne l'ai jamais vue, reprit M. Marceau. Quant à l'oncle, c'est différent; nous nous sommes rencontrés quelquefois, mais à de longs intervalles; et j'ai fini par ne plus le voir. Je n'aime pas les gens trop engoués de la supériorité de leur fortune.

Armand ne répliqua plus rien.

« Thérèse était le nom de la fille de M. Dalbert, ajouta le capitaine en repre-

nant son récit. Elle se mêla à notre conversation; elle y montra de l'esprit, peu de prétention et beaucoup de grâce. Le père professait des opinions françaises, et quoiqu'il eût été victime des trames ourdies par des êtres infâmes pour faire abhorrer l'ère de l'émancipation nationale, il savait très-bien faire la part des nobles efforts du patriotisme, et celle des lâches brigands qui s'appliquaient dans l'ombre à couvrir le sol de la France de sang et de ruines, afin qu'elle regrettât le passé. Il y avait de la sympathie entre ses pensées et les miennes. Il se plaisait à m'entendre raconter les avantages obtenus par nos jeunes armées, le but qui les dirigeait, l'enthousiasme qui les animait. Il ne calculait pas si nos succès glorieux reculeraient ou hâteraient l'époque de son retour en France : il admirait nos travaux et applaudissait à nos victoires.

« En descendant un des faubourgs de la ville, il me demanda si je savais sur quel

point l'armée d'Italie allait se diriger. Je ne sais, lui répondis-je. Le citoyen Bonaparte, à son entrée à Milan, nous a dit que nous allions rétablir le Capitole, y placer avec honneur les statues des héros qui le rendirent célèbre, et réveiller le peuple romain engourdi par plusieurs siècles d'esclavage. Il n'est pas possible de parler le français de manière à se faire mieux entendre, et nous irons où notre général voudra; mais il nous laissera probablement quelques jours de repos, et si cela peut vous être agréable, je ne quitterai pas Milan sans vous avoir revu.

« M. Dalbert, à son tour, me témoigna le désir de recevoir ma visite. Nous arrivâmes bientôt à la place du Dôme, qui est à une assez grande distance du boulevart où nous nous étions rencontrés. Là, il me désigna une maison de modeste apparence, me dit que c'était sa demeure, et m'offrit de venir le voir aussi souvent que je le pourrais.

« Je ne me fis pas long-temps attendre. Je

n'avais parlé que deux fois à Thérèse; mais sa physionomie était si avenante, et ses traits me rappelaient avec tant de vérité ceux d'une femme que j'avais aimée ! La fille de M. Dalbert avait déjà entièrement pris possession de la place. Son image était avec moi au quartier, à l'exercice, à la parade; elle me poursuivait partout. Je vins chez son père fréquemment, et bientôt je m'aperçus que j'avais eu le bonheur de lui plaire. Cela ne me surprit pas du tout. J'étais mieux à trente-huit ans qu'à vingt-cinq. L'air des camps m'avait été favorable. J'avais pris un peu d'embonpoint, mes traits étaient plus caractérisés, mon regard plus noble, mon teint plus mâle, et ma noire moustache ne déparait rien. D'ailleurs une sorte de majesté s'attachait alors au front des défenseurs de la patrie, et un soldat de la république était quelque chose de mieux, je vous assure, qu'un soldat de roi ou d'empereur.

« Je demandai à M. Dalbert la main de

sa fille. Cela parut le flatter, et pourtant il ne me répondit pas d'une manière catégorique. J'ai un fils, me dit-il, qui remplit envers moi ses devoirs avec une piété digne d'éloges. Je dois à ses soins une existence aussi heureuse qu'elle peut l'être loin de la France; mais j'ai tout perdu, et je ne sais quand je pourrai rentrer en possession de mes biens. Ma fille me reste, et si d'une part il me serait agréable de la donner à un homme d'honneur comme vous, de l'autre ce ne serait pas sans une vive douleur que je consentirais à me séparer d'elle. Tôt ou tard vous rentrerez en France, et une femme doit suivre son époux; moi, je suis proscrit. Mon âge et mes infirmités ne me permettent pas de traverser l'Océan pour rejoindre mon fils. Vous comprenez, monsieur Marceau, que le mariage de Thérèse pourrait finir par rendre ma position extrêmement pénible. Cependant je ne vous dis pas non; je réfléchirai.

« Plusieurs jours s'écoulèrent sans que

cette affaire se décidât. Un soir, la curiosité m'avait conduit à l'église métropolitaine, que l'on qualifie avec raison de huitième merveille du monde, et où j'étais allé deux ou trois fois, mais que je n'avais jamais visitée en détail. Je me mis à errer sous les piliers de ce vaste bâtiment de marbre, en me dirigeant vers le grand autel, où se trouve le prétendu clou de la crucifixion attaché à la voûte entre cinq luminaires qui brûlent continuellement. Ce clou, d'après ce que m'a dit un prêtre milanais, a été acheté tout simplement dans la boutique d'un marchand de ferrailles de Milan; mais on est arrivé à le faire considérer par la multitude comme une relique sacrée, et je vis beaucoup de bonnes gens en adoration devant cette idole. Une jeune dame était venue pieusement s'agenouiller à quelque distance de l'autel. Au moment où je me tournais de son côté, elle leva la tête, et malgré l'obscurité qui commençait à se répandre dans la longue

nef du temple, je reconnus Thérèse. Je respectai sa prière; j'attendis qu'elle eût achevé d'adresser ses vœux au ciel. Enfin, lorsqu'elle se disposa à sortir, je m'approchai d'elle, je l'appelai, et saisissant l'occasion qui se présentait d'en savoir davantage, je m'empressai de lui témoigner mes inquiétudes sur le résultat de la proposition que j'avais faite à son père. Il serait très-flatté de cette alliance, me dit-elle, car il a pour vous la plus grande considération. Vous lui convenez sous tous les rapports; mais ses réflexions n'ont pas été favorables à la conclusion de notre hymen. L'idée d'une séparation l'effraie. Tôt ou tard et dans l'état des choses, si je me mariais, il faudrait bien en venir là, et il a décidé de différer à vous accorder ma main. Il n'ose vous le dire dans la crainte de vous faire de la peine; mais ne lui en parlez plus : ce serait inutile. Je suis aussi fâchée que vous pouvez l'être de ce contre-temps, ajouta-t-elle avec naïveté.

« Tandis qu'elle parlait, je réfléchissais. J'étais décidément épris d'elle ; je ne voulais pas partir comme un conscrit, et Thérèse était sage, et j'avais de l'honneur. Comment faire ? Je lui proposai de nous marier clandestinement, en lui donnant ma parole que, malgré tout mon désir de vivre près d'elle, jamais je ne ferais usage de mon autorité d'époux pour l'enlever à son père. En dépit de tous les obstacles qu'on nous suscite, ajoutai-je, un gouvernement républicain plus fort, mieux assis, peut naître de nos victoires. Qui sait ? Dans un an, dans deux, plus tôt peut-être, les affaires auront changé de face, et il sera permis à tous les enfans de la France de se fixer sur le sol qui les vit naître. Le citoyen Dalbert y reviendra, et nous nous y retrouverons en famille.

« Cette idée sourit à Thérèse, qui consentit à devenir secrètement mon épouse, à la condition que je lui avais moi-même proposée. Ce consentement ne levait pourtant pas

toutes les difficultés. Ma future n'avait en sa possession aucun des papiers nécessaires à la conclusion d'un mariage. J'aurais pu écrire pour les demander; mais un délai assez long se fût écoulé avant qu'on me les eût fait parvenir. D'ailleurs, il était fort douteux qu'on se passât du consentement du père; et d'un instant à l'autre mon régiment pouvait recevoir un ordre de départ. Je vins trouver un des desservans de l'église du Dôme, qui me reçut d'une manière fort amicale; mais, à travers toutes ses démonstrations obligeantes, on remarquait sans peine qu'il n'y avait pas chez lui une grande sympathie pour les soldats du peuple souverain. L'abbé avait tort, s'il était honnête homme : les républicains sont les ennemis de la dépravation sacerdotale; ils ne le sont pas de la religion.

« Après m'avoir engagé à m'asseoir, il s'informa, en assez bon français, de ce qui lui procurait l'honneur de ma visite : je le lui expliquai. Il me demanda si les parens de

la demoiselle seraient présens à ce mariage ; je lui répondis que non. Elle aura alors, ajouta-t-il, à me présenter leur autorisation écrite et authentique ; ensuite, son extrait de baptême ; nous ne marions que les personnes qui suivent notre culte.

« Le premier effet de ces exigences fut de m'embarrasser. Il fallait pourtant trouver un prêtre qui voulût bien passer par dessus tout cela, ou partir sans que Thérèse m'appartînt. Cette alternative était cruelle. Le désir de réussir dans ma démarche me donna du courage et une sorte d'éloquence qui n'était pas la mienne. Je fis une histoire à l'abbé. Je lui dis que j'étais le ravisseur de la jeune personne ; que depuis son enlèvement et afin de réparer mes torts, j'avais écrit plusieurs fois à son père, pour obtenir son consentement à notre union ; mais que je n'en avais jamais reçu de réponse. Je tâchai de l'attendrir ; je lui parlai de l'honnêteté de la demoiselle, de sa jeunesse, de son imprévoyance et du déses-

poir où elle était d'être obligée de vivre dans le concubinage; mais ce diable d'homme était difficile à remuer; et à toutes les objections que je lui faisais, il inclinait seulement la tête du côté de l'épaule, en me disant : Je ne puis pas, je ne puis pas.

« Tous mes efforts ayant échoué du côté des sentimens, je l'attaquai sur le terrain de la flatterie. Vos scrupules sont louables, monsieur l'abbé, lui dis-je d'un air de conviction; il est pourtant des circonstances où il faut savoir faire la part de la nécessité. Aucun engagement ne me lie à la belle qui m'a suivi à Milan. J'ai encore de l'amour pour elle, c'est vrai; mais l'espèce humaine est naturellement volage, les militaires surtout. Il dépend peut-être de vous de prévenir un grand malheur. Je n'ai l'avantage de vous connaître que depuis peu d'instans; mais votre air, vos manières, le court entretien que nous venons d'avoir ensemble, tout cela m'a donné de vous une haute idée. Je vous crois un

homme d'un esprit supérieur, d'une religion éclairée, et vous seriez fâché, sans doute, d'avoir manqué l'occasion d'assurer le sort d'une jeune fille qui se souviendra de vous, et ne redira jamais votre nom qu'avec le plus profond respect.

« En entendant ces mots prononcés avec une certaine chaleur, le prêtre italien avait changé de contenance ; il avait renfoncé sa tête dans les épaules ; il souriait la bouche ouverte, et fixait sur moi des yeux enchantés de mon langage : c'était le regard de la sottise qui, au murmure de l'adulation, se pavane et se baigne dans de l'eau de rose. Cependant il hésitait encore, il paraissait réfléchir, et j'attendis en vain pendant quelques secondes l'heureux résultat que je m'étais promis.

« A cette résistance inattendue, je me sentis désorienté ; je ne savais plus de quel bois faire flèche, et j'allais lever le siége, lorsque tout-à-coup une idée lumineuse vint

frapper mon esprit. Une autre raison, dis-je à l'abbé, me fait vivement désirer de terminer promptement cette affaire. L'état de mes finances m'offre en ce moment les moyens de subvenir à toutes les dépenses auxquelles donne lieu un mariage; il me permet même de faire les choses grandement, à ma manière, et comme l'occasion ne se présentera pas peut-être de si tôt, je voudrais en profiter.

« A ces mots, toute espèce de scrupule s'évanouit. Plus d'objections contraires à l'accomplissement de mes vœux, plus d'exigences dilatoires, plus de résistance. L'abbé devint aussitôt un homme charmant. Il m'avait aussi adressé, pour ce qui me concernait personnellement, deux ou trois questions auxquelles j'avais été obligé de répondre d'une manière négative, et il parut regretter encore qu'il ne nous fût pas possible de lui fournir au moins un certificat attestant que nous avions été baptisés. Il fit sonner bien

haut sa responsabilité, afin que j'attachasse plus de prix au service qu'il allait nous rendre; mais il prit en grande considération la position fâcheuse où je lui avais dit que se trouvait Thérèse; il eut une mémoire angélique pour tous les argumens que je lui avais présentés à l'appui de ma requête, et les trouva irrésistibles; enfin, ce qu'il venait d'appeler, il n'y avait qu'un instant, une chose impossible, lui sembla alors une fort bonne action, et il consentit de bon cœur à nous donner la bénédiction nuptiale le lendemain.

« Enchanté d'avoir gagné mon homme, je vins, le jour suivant, de bonne heure, chez M. Dalbert, qui ne me laissa pas une minute seul avec sa fille; mais j'avais tout prévu. Avant de me retirer, je m'approchai de Thérèse, pour examiner une broderie à laquelle elle travaillait en ce moment, et je lui remis un billet dans lequel je lui faisais savoir que j'avais prévenu un ecclé-

siastique, et où je lui donnais un rendez-vous pour le soir à l'église du Dôme, à la même heure que la veille.

« Cette heure si impatiemment attendue arriva. Le jour étant près de finir, je me rendis au temple avec des officiers de mon régiment que j'avais pris pour témoins. Thérèse ne trompa point mon espoir ; elle y vint presque en même temps, et nous allâmes aussitôt nous présenter à M. l'abbé, qui nous fit fort gravement plusieurs questions auxquelles je n'entendis goutte. Il me demanda si je rendais séparément et collectivement un culte à Latrie, à Dulie, à Hyperdulie.

« Ne comprenant absolument rien à tout son fatras théologique, je répondis oui toujours; je fus de tous les cultes qu'il voulut. Quant à l'article de la confession, il ne se montra pas moins officieux que pour le reste. Il m'en avait déjà parlé la veille; mais il n'avait pu garder le sérieux, ni moi non

plus ; nous nous étions ri au nez, et je lui avais fermé la bouche avec une pièce d'or qui m'avait sanctifié tout de suite. Enfin, la fille de M. Dalbert et moi, nous nous promîmes une fidélité éternelle devant ce digne prêtre milanais, qui nous bénit de la meilleure grâce du monde.

« Ce mariage fut sans doute un peu bizarre : il n'y eut ni parens, ni invités, ni garçons ni demoiselles d'honneur, ni festin ni bal ; et immédiatement après la cérémonie, la mariée revint chez elle, et l'époux rentra au quartier.

« Ce jour-là fut néanmoins un des plus beaux de toute ma vie ; j'y reçus la foi de celle que j'aimais, et avant mon départ de Milan, la prière du soir nous servit assez souvent de prétexte à d'heureux rendez-vous. »

Ici, l'arrivée d'un invalide qui venait jouer sa partie de domino obligea le capitaine de faire une halte, et de remettre au len-

demain le reste de sa narration. Armand fut invité une seconde fois à dîner, et ne quitta M. Marceau que fort tard : Claudine était là.

XI.

Troisième soirée.

Le jour suivant, le capitaine ne passa point la main sur son front, et n'eut pas besoin du secours d'Armand pour savoir où il en était resté. Sa mémoire fut plus fraîche. Les premières pages de ses amours avec Thérèse se rattachaient aussi à l'époque la plus poétique de sa carrière militaire, à sa

campagne d'Égypte, et le souvenir de son excursion dans cette contrée n'avait pas vieilli. Bien avant la fin du dîner, il remit Armand sur le chapitre de la veille, et fit la dernière partie de son récit de la manière suivante :

« Bientôt arriva l'ordre de se porter en avant. Je vins prendre congé de M. Dalbert et de sa fille. Depuis le moment où j'avais engagé ma foi à Thérèse, et d'après ses instructions, je n'avais plus parlé de rien à son père. Vous avez sans doute apprécié le motif de mon silence, me dit-il ; si quelque loi favorable aux émigrés leur permet de rentrer en France, et que la paix vous y ramène, vous me retrouverez à Dijon. Venez m'y voir. Riche ou non, je vous rappellerai alors que vous m'avez demandé ma fille.

« Après ce peu de mots, il me tendit la main ; je la serrai trois ou quatre fois bien fort, je baisai respectueusement celle de ma femme, et je partis.

« Nos succès en Italie se soutinrent. Après plusieurs affaires assez brillantes, on nous dirigea sur l'armée destinée à l'expédition d'Égypte. Une colonie flottante de trois cents voiles, où se trouvaient environ trente mille soldats embarqués sur différens points, cingla vers l'île de Malte, où nous arrivâmes le 22 prairial. Les chevaliers voulurent faire de la résistance; mais les Maltais avaient vu flotter l'étendard tricolore; le peuple siffla les chevaliers, et la place capitula.

« Nous remîmes à la voile cinq ou six jours après. Notre escadre légère signala Alexandrie, le 12 messidor; nous descendîmes la nuit sur la plage, et avant le lever du soleil, nous marchâmes sur trois colonnes vers la ville. Quand nous fûmes sous les murs, les voisins hurlèrent comme des loups et nous reçurent à coups de canon. Alors nos tambours battirent la charge; nous escaladâmes les remparts vivement; à dix pas de moi le brave Kléber fut blessé d'une balle à

la tête ; enfin, les forts capitulèrent ; la ville fut à nous. Une garnison de quatre mille hommes s'y logea ; nous prîmes pour cinq jours de vivres, et nous nous mîmes en route à travers le désert, pour arriver à l'embouchure du Nil, que nous remontâmes jusqu'à peu de distance du Caire.

« Ce fut à quelques lieues de cette place et près le village d'Embabé, sur lequel s'appuyait notre gauche, qu'un Mameluck me salua d'un coup de revers de sabre qui avait le fil, et dont heureusement mon épée amortit un peu le choc. Mon sang coula ; mais la journée fut belle. Les Mamelucks, qui voulaient couper mille têtes de Français comme une citrouille, couvrirent de leurs cadavres le champ de bataille, et les fuyards firent la culbute dans le fleuve. Le lendemain, la place du Caire se rendit.

« Une marche de cinquante lieues, faite en grande partie dans des plaines arides, sur un sable brûlant, avec des vêtemens de laine,

ainsi que le manque d'eau et de vivres, avaient déjà un peu épuisé mes forces ; ma blessure m'affaiblit encore davantage. Je fus obligé de faire halte à Embabé avec une soixantaine de camarades blessés qu'on y établit provisoirement. Au bout de trois ou quatre jours de repos, j'avais oublié les souffrances du désert. La soif dévorante que nous y avions éprouvée, l'eau saumâtre que nous y avions bue, lorsque par hasard quelque puits s'était trouvé sur notre passage, la fatigue, le manque de pain, et jusqu'à l'estafilade que j'avais reçue dans la dernière affaire, tout cela n'était plus qu'un songe. La réalité, c'était la victoire, c'était la prise du Caire, et de nouveaux triomphes en perspective. Tel est le caractère du soldat qui brûle ses cartouches au profit de la Liberté.

« J'avais reçu plusieurs fois des lettres de Thérèse, en Italie, et j'étais même venu la voir à Milan, peu avant mon départ pour l'Égypte ; mais depuis j'avais été privé de ses

nouvelles. Je lui avais écrit d'Alexandrie. Notre séjour au Caire pouvant se prolonger quelque temps, je profitai des premiers momens de convalescence pour lui écrire une seconde fois, et lui faire savoir qu'elle pouvait m'y adresser une réponse. J'entrai dans des détails sur tous les événemens de la campagne, depuis le jour où nous avions mis à la voile; j'omis seulement de lui parler de ma blessure, qui n'était plus rien, et dont elle aurait pu s'inquiéter.

« Entièrement rétabli, je me préparais à rejoindre mon régiment avec plusieurs de mes camarades, lorsque nous eûmes à repousser l'agression d'une troupe de barbares qui avaient probablement le dessein de préluder à la révolte du Caire. Deux ou trois provinces s'étaient déjà mutinées. Une fille d'auberge, dans son langage moitié français, moitié italien, me prévint que la nuit une horde d'Arabes devait se porter sur le bourg où nous étions, dans le but de nous surprendre

et de nous égorger. Il y avait plusieurs jours en effet que nous en avions vu rôder autour d'Embabé, à une assez grande distance. Le détachement qui se trouvait avec nous était faible. Je fis part de la confidence au chef de bataillon Derval, qui le commandait. »

— C'est lui qui a été fait colonel à Jéna? dit Armand au capitaine.

— Lui-même, répondit M. Marceau. Comment l'avez-vous connu? Il y a plusieurs années qu'il a quitté le service.

— Je le sais. Mais j'ai eu occasion de le voir à Paris; c'est une de mes connaissances.

— Elle vous fait honneur. C'est un bon Français, patriote fini, excellent troupier, sous lequel j'ai servi dix-huit mois, et qui était le père des soldats.

« Aux approches de la nuit, reprit le capitaine, notre commandant avait fait prendre toutes les précautions convenables. Les postes furent renforcés, on fit une distribution de cartouches, et toute la petite garnison fut

sous les armes. Les Arabes tardèrent un peu à se montrer ; ils vinrent pourtant nous attaquer, mais le matin seulement, un peu avant le crépuscule. Un bruit sourd nous avertit d'abord que l'ennemi n'était plus qu'à une légère distance de nous. Bientôt ils se trouvèrent à vingt pas de nos retranchemens. Alors le feu commença. Les barbares avaient cru nous trouver en défaut ; nous leur fîmes un accueil digne de l'intention qui les avait conduits à Embabé. En moins de dix minutes, un désordre complet se mit dans leurs rangs, et ils s'enfuirent à travers la plaine, comme s'ils avaient eu une armée de dix mille hommes sur le dos.

« Le même jour, la fille d'auberge qui nous avait rendu un si éminent service témoigna le désir de partir avec le détachement, et elle vint avec nous au Caire, où on lui fit avoir la cantine d'un régiment.

« Arrivés dans l'antique séjour des soudans d'Égypte, nous eûmes quelques instans

de repos. Je m'empressai d'écrire de nouveau à Thérèse. Je craignais que ma seconde lettre ne lui fût pas parvenue, et j'étais impatient d'en recevoir une de Milan. Ma troisième ne partit pas : en voici la raison.

« A l'époque où je rejoignis le corps d'armée, j'allais assez souvent avec plusieurs camarades à un café champêtre établi depuis peu près du vaste château du Caire, sur une élévation qui domine toute la ville. Le militaire qui tenait ce petit établissement en avait tiré tout le parti possible. Il y avait un joli jardin fort soigneusement arrosé; on y jouissait d'une assez belle vue, et, pendant les chaleurs excessives de la journée, on y trouvait un agréable refuge sous l'ombrage de quelques palmiers. Un soir, je m'y étais rendu seul avec mes souvenirs d'Italie, mes vœux et mes espérances. Les vapeurs qui s'étaient élevées du Nil avaient couvert le soleil; l'air, rafraîchi par une brise légère, invitait à le respirer, et au milieu du silence

qui m'entourait, je m'entretenais de madame Marceau. Cela ne doit pas vous surprendre. Il y a deux hommes dans le militaire français. En campagne, son cœur ne bat que pour la charge ou pour l'assaut; il n'a d'entrailles que pour le bruit du canon; il est de fer : c'est la part de la guerre. En garnison, il est sensible : c'est la part de l'amour. J'étais ainsi tout occupé de ma belle, et mon esprit errait depuis une heure au moins sur la place du Dôme, lorsque tout-à-coup et à trente pas de moi, le cri de Marceau! Marceau! frappa mon oreille. La voix qui venait de faire entendre mon nom me fit tressaillir. Elle me parut d'abord l'effet d'une illusion, et je tournai la tête en souriant. Ce n'était pourtant pas une erreur; c'était bien Thérèse qui m'avait appelé. Je ne saurais vous dire ce que j'éprouvai, lorsqu'elle s'offrit à mes yeux, accompagnée d'un officier de la garnison, l'un de ceux qui m'avaient servi de témoins à Milan. Un instant, je me deman-

dai si un songe ne m'abusait pas; je me levai et courus vers elle, doutant encore de mon bonheur; enfin, c'était elle, c'était mon épouse, qui, habituée au repos et à la douce température des climats de France et d'Italie, avait bravé la fatigue d'un long voyage et les ardeurs du soleil d'Égypte pour me revoir. En un clin d'œil, elle fut dans mes bras.

« Les premiers momens de notre entrevue furent muets : c'est le langage du sentiment. Ensuite arrivèrent les félicitations et les questions. L'atmosphère de la contrée n'avait pas bruni son teint; elle était fraîche comme une rose, et je lui en fis mon compliment. Sa taille seulement s'était un peu arrondie; mais son embonpoint lui donnait un air d'embarras qui lui allait à merveille : sa grossesse était pour elle une parure.

« Ce fut avec une joie très-vive que je m'aperçus de son état. Que portes-tu là, Thérèse ? lui dis-je tout fier de ma pro-

chaine paternité ; est-ce un royaliste ou un républicain ? C'est un républicain, me répondit-elle en souriant. Elle savait que cette réponse me ferait plaisir. L'événement ne justifia point notre attente ; car madame Marceau accoucha plus tard d'une fille, mais qui valait son pesant d'or. Cela soit dit sans te blesser, Claudine : tu n'as jamais valu moins que ta sœur.

« Thérèse m'apprit avec douleur ce que j'ignorais encore. Peu de temps après mon dernier départ de Milan, M. Dalbert était tombé dangereusement malade, et malgré tous les soins imaginables, il avait fini par succomber. Deux ou trois jours avant, il sentit que sa fin approchait, et parut regretter beaucoup de ne pas m'avoir accordé la main de sa fille. L'idée de la laisser seule, dans un pays étranger, loin de sa famille, le tourmentait cruellement ; elle crut alors devoir l'instruire de ce qui s'était passé. La nouvelle de ce mariage lui causa la plus

grande joie, et apaisa ses alarmes. Afin de suppléer, autant qu'il était en lui, à son défaut de consentement, il ratifia notre union par écrit, et engagea Thérèse à partir pour l'Égypte, si la mort l'enlevait à ses enfans. Enfin, son permis de séjour lui fut retiré; il émigra dans l'autre monde; mais il mourut sans regret. C'était par suite de cet événement que ma femme était venue me rejoindre.

« Les heures de bonheur que nous passâmes ensemble après notre réunion furent courtes. L'armée était à la veille d'une expédition en Syrie. Lorsque Thérèse arriva au Caire, le plaisir d'être près de moi lui fit d'abord trouver la ville fort belle; moi aussi, dès cet instant, je ne m'étais plus aperçu de ses rues étroites et mal alignées, de ses maisons sales, petites et mal bâties, et nous en avions quelquefois parcouru ensemble les environs monotones et sablonneux avec autant de charme que les plus riches contrées de

France. Au moment d'une nouvelle séparation, tout cela lui parut bien triste, et j'étais moi-même fort contrarié de son isolement prochain dans un pays qui offrait si peu d'agrément.

« Une circonstance heureuse vint mettre un terme à mes inquiétudes. L'officier qui m'avait amené Thérèse, le jour de son arrivée, était un de mes intimes amis; je savais qu'il avait fait nouvellement la connaissance d'une jeune dame grecque dont le mari n'existait plus, et qui songeait à le remplacer. Il avait même été question entre eux d'un mariage qui devait se conclure au retour de l'expédition de Syrie. Cette dame possédait sur les bords du Nil, près des ruines du vieux Caire, une petite maison de campagne où elle allait assez souvent, et où elle passait même une partie de l'année. Elle parlait assez bien le français. Je lui avais fait une fois une visite, accompagné de son futur, et ses manières, ainsi que sa conversation,

m'avaient donné d'elle l'idée d'une personne fort sociable ; si l'on en excepte pourtant l'habitude qu'elle avait de brûler du tabac. Le jour où j'étais allé chez elle avec mon camarade, elle nous avait reçus en fumant sa pipe avec autant d'aplomb que la plus vieille moustache d'un régiment ; elle nous avait même fait apporter des tubes d'ébène, en nous invitant à prendre notre part de ce passe-temps ; ce que nous avions accepté autant par goût que par politesse : autres pays, autres mœurs. Au bout de dix minutes, son espèce de boudoir s'était métamorphosé en un véritable estaminet. Cette particularité n'offrait néanmoins aucun obstacle au petit projet que j'avais conçu. Madame Marceau avait peu vécu près de moi ; mais la vapeur du Virginie ou du Maryland ne lui déplaisait pas : j'engageai donc mon camarade à lui faire lier connaissance avec sa future. Elle était en ce moment au vieux Caire ; il alla la voir, lui parla de la femme d'un ami

qui était sur le point de son départ, et qui désirait la lui présenter. La jeune veuve témoigna qu'elle en serait flattée, et je m'empressai de lui amener madame Marceau. Thérèse était d'un caractère liant et affable; dès leur première entrevue, elles se convinrent parfaitement. L'aimable Grecque m'offrit même un appartement chez elle pour ma femme; ce que j'acceptai avec le plus grand plaisir.

« Dans cet arrangement, madame Marceau gagna non-seulement une société et une excellente amie, mais encore un séjour agréable et des sites d'une antiquité pleine de poésie. Elle eut ainsi la faculté de vivre quelque temps dans un pays qu'elle n'avait connu jusqu'alors que par les descriptions qu'elle en avait lues, et pour lequel elle professait la plus grande vénération. Tandis que nous faisions la chasse aux Mamelucks, elle parcourut à loisir la terre sur laquelle Memphis avait existé; elle visita les fameux

greniers de la milice égyptienne, construits avec les matériaux et sur les fondations de ceux où Joseph entassa pendant sept ans d'abondance les provisions de blé destinées à préserver l'Égypte de la famine; enfin elle eut l'avantage, très-précieux pour son imagination, de donner le jour à une jolie petite fille, à peu de distance d'un vieux château bâti avec les ruines du palais de Pharaon, et près du bord où Moïse fut sauvé des eaux par celle de ce prince.

« Notre nouvelle marche à travers le désert fut aussi rapide que la première. Nous enfonçâmes l'ennemi à Elbrieh, à Gaza, à Jaffa, au Mont-Thabor, à Aboukir; nous fûmes victorieux partout, et nous eussions enlevé Saint-Jean-d'Acre tout de même, si notre artillerie de ligne n'avait pas été en retard.

Au bout de quelques mois, nous revînmes au Caire, et bientôt il fut question de retourner en France. Le mariage de la jeune Grecque avec mon camarade eut lieu dans cette ville,

trois jours avant notre départ. Thérèse s'était décidément liée d'amitié avec cette dame, elles partirent ensemble ; et peu de temps après, nous nous retrouvâmes sur le sol de la patrie.

« A cette époque, je demandai l'autorisation de m'absenter, et je vins à Dijon avec madame Marceau, dans le but d'y faire régulariser notre mariage. J'avais toujours considéré celui de Milan comme une simple promesse, et il n'était pas grand'chose de plus; à mon retour en France, l'honneur, d'accord avec l'amour, exigeait un engagement plus positif et qui assurât l'état civil de nos enfans. Nous fîmes célébrer notre union d'après les lois de la république.

« Deux mois après, des affaires de famille appelèrent Thérèse à Nolay; elle s'y fixa, et un jour je la quittai pour ne plus la revoir. Ce souvenir-là est une vieille blessure qui saignerait encore, si quelque chose d'elle ne m'était resté : je veux parler de toi, Claudine. »

XII.

Un mariage d'inclination.

Les vieux militaires ont de la sympathie pour ceux qui les écoutent ou semblent les écouter avec plaisir, quand ils les entretiennent de leurs exploits guerriers. Avant sa narration, et par la seule raison qu'Armand avait témoigné le désir de l'entendre,

M. Marceau observa qu'il avait bon ton; vers le milieu, et malgré la chaleur du récit, il remarqua que ce jeune homme était aimable; à la fin, il le trouva charmant. Il est vrai qu'Armand, dans cette occasion, s'était conduit de manière à donner une idée très-avantageuse de lui au capitaine. Il lui avait adressé une foule de questions sur les marches, les contre-marches de tel ou tel corps d'armée; il s'était informé des moindres particularités du siége de telle ou telle place; il avait voulu connaître très-exactement le résultat de telle ou telle journée en tués, blessés et prisonniers; en un mot, il avait paru prendre le plus vif intérêt à tout ce que lui avait raconté M. Marceau, sans en excepter le chapitre des amours. Et pourtant il y avait dans tout cela une pensée qui dominait cet intérêt; il y avait quelque chose qui détournait fréquemment l'attention de l'auditeur, qui l'absorbait même parfois, et c'était précisément ce dont on n'avait pas

encore parlé. Enfin, il fut question de Claudine. Le jeune sous-lieutenant demanda d'abord au capitaine si elle avait tout-à-fait renoncé à sa carrière angélique.

— C'est là toute ma famille à présent, dit M. Marceau en tendant la main à sa fille, et elle ne quittera plus son vieux père.

A ces mots, Claudine se leva, embrassa le capitaine et se rassit. Armand ajouta :

— Votre demoiselle se mariera pourtant, car elle est jolie, et alors....

— Elle se mariera, sans doute, monsieur Armand; mais l'une des principales conditions que j'exigerai de mon gendre, c'est qu'il demeure à Paris. Je n'ai plus que quelques jours à passer sur la terre : il me faut voir ma fille.

— Et dans le choix que vous ferez pour elle, tiendrez-vous à trouver de la fortune?

En entendant faire cette question à son père, Claudine sourit avec un peu de malice,

et parut dès cet instant s'intéresser beaucoup à la conversation.

— De la fortune ! s'écria M. Marceau avec chaleur ; je n'en avais pas plus qu'aujourd'hui, quand j'épousai sa mère. Ni l'un ni l'autre, nous n'avions parlé de cela ; et je ne saurais me le rappeler sans plaisir. A part quelques petites tournées faites assez rapidement dans toutes les capitales de l'Europe, madame Marceau fut heureuse ; et elle est arrivée au terme du voyage sans avoir eu jamais à se repentir de notre médiocrité. L'histoire de la mère sera celle de la fille. Je veux lui donner pour époux un homme d'honneur comme moi ; brave, s'il est militaire, et laborieux, s'il n'est pas au service ; un bon garçon qui s'occupe d'elle, qui la trouve à son gré, et lui fasse de beaux enfans ; car je veux avoir de la postérité.

— Eh bien ! capitaine, j'ai ce qu'il vous faut.

— Comment cela ?

— Je n'ai pas grand'chose, presque rien; mais mon ange est à mon gré; et si une petite pension, quelques connaissances que j'utiliserai, ne vous semblent pas trop au-dessous de ce que mérite Claudine, je vous demande sa main.

Ici, M. Marceau, qui probablement s'attendait moins que sa fille à cette proposition, la regarda d'un air d'incertitude et comme s'il avait voulu la consulter. Les yeux de Claudine étaient baissés. Le capitaine lui adressa la parole :

— M. Armand est à ma convenance; s'il est aussi à la tienne, j'accepte avec le plus grand plaisir la proposition qu'il vient de me faire. Explique-toi.

— Monsieur nous fait beaucoup d'honneur, mon père, dit Claudine d'un ton un peu ému.

— Pas de figure de rhétorique, ajouta le capitaine. Veux-tu te marier, oui ou non? M. Armand te plaît-il, oui ou non?

— Oui, mon père.

— A la bonne heure. Eh bien! mon jeune ami, il n'y aura pas de grandes affaires à régler entre nous. Ma fille a peu de chose aussi, presque rien; mais elle est sage, économe; vous vous convenez, je pense, et ferez bon ménage; je vous la donne.

Armand présumait bien, d'après les marques particulières d'intérêt qu'il avait précédemment reçues de Claudine, qu'il ne lui déplaisait pas; mais il n'était pas sûr des intentions du père; il fut donc enchanté du succès de sa demande. A la suite de cette explication, il devint plus gai, plus expansif. Claudine se remit de sa légère émotion, et fut charmante. Le père, qui considérait déjà Armand comme son fils, fut encore plus franc et plus ouvert. Après le dîner, on brûla du rhum. Le capitaine entonna un chant alors séditieux : *Veillons au salut de l'empire*. Sa fille dit une foule de riens toujours si agréables à l'oreille d'un amant. Celui-ci parla beaucoup de son futur bonheur, et bâtit force châ-

teaux en Espagne. Enfin cette soirée, composée de si peu de monde et, pour ainsi dire, improvisée, fut plus divertissante pour Armand que le plus riant festin. Celui-ci quitta la société, après que le capitaine lui eut permis de venir voir sa fille tous les jours, permission dont il ne manqua pas une seule fois de profiter.

Un amour né dans le cœur d'une femme dans un moment pareil à celui où Claudine vit Armand pour la première fois, où elle le vit dépouillé par la souffrance de tous les attraits de la jeunesse, abattu et respirant à peine, entouré de bandes ensanglantées et la pâleur de la mort sur le visage, cet amour devait sans doute être considéré par elle comme une sentence du destin, si destin il y a; et cette jeune personne y avait livré son âme avec toute l'ardeur du jeune âge, avec tout l'abandon d'une croyance à un arrêt irrévocable. Aussi, lorsqu'Armand demanda sa main à M. Marceau, elle fut charmée et non sur-

prise de l'accomplissement de cet arrêt. Selon elle, ce moment pouvait être plus ou moins éloigné, mais il fallait qu'il arrivât; cela était écrit dans le ciel. Chacun envisage les choses de ce monde à sa manière. Claudine n'était pourtant pas fataliste; elle le fut cette fois, et des particularités un peu étranges pouvaient faire excuser une légère dérogation à ses principes.

Au milieu du bonheur que cause toujours à une jeune fille qui aime la demande de sa main par l'objet de son amour, la demoiselle de M. Marceau était pourtant tourmentée encore, et plus que jamais peut-être, par une circonstance sur laquelle les convenances l'avaient empêchée de s'expliquer, la nuit de son départ de l'hospice. Dans les momens de réflexion auxquels elle s'abandonna souvent avant son mariage, elle se disait : Ce n'était pas de sa sœur que parlait Armand; ce n'était pas de sa mère; il m'a dit qu'il n'avait plus de famille; c'était donc... Et là elle s'ar-

rêtait ; elle n'avait pas le courage d'articuler le mot que devait amener la conséquence ; et si, malgré la certitude où elle était de voir son union avec Armand s'accomplir, elle prononçait un nom, Florvilie, ce nom seul la faisait tressaillir. C'est que Claudine ne voulait pas seulement être épousée, elle voulait être aimée ; et ce cœur, dans lequel rien au monde ne pouvait balancer l'image de l'homme de son choix, désirait trouver dans celui de son futur époux quelque chose qui répondît à cette abnégation entière de toute autre affection. Elle avait pourtant différé, tant qu'elle avait pu, une explication qui était devenue nécessaire à son repos, et qu'elle redoutait en même temps. Enfin cette explication eut lieu entre elle et Armand, simple, dépourvue de toute circonlocution, et digne de tous les deux.

Au bout de quelques jours, celui de leur mariage ayant été fixé, la veille, Armand vint chez M. Marceau, comme de coutume, et se trouva seul un instant avec sa fille.

— C'est demain, lui dit-elle alors avec émotion, que nos vœux s'accomplissent, et je suis bien heureuse, Armand.

— Pas plus que moi, Claudine.

— Cependant, vous le dirai-je, une crainte, mal fondée peut-être, trouble encore ce bonheur.

— Laquelle, ma chère amie?

— Je vous aime, Armand; je vous aime sans partage; et quelquefois je me suis dit : Mon Dieu! l'amour qu'il a pour moi est-il égal au mien?

— A propos de quoi cette observation?

— Vous souvient-il, mon ami, de la nuit où je vins vous faire mes adieux à l'hospice?

— Comme si c'était hier.

— Je vous aimais déjà alors; je puis l'avouer sans peine aujourd'hui.

— J'étais, sans le savoir, le plus heureux des hommes, Claudine.

— Eh bien! une pensée cruelle présida à ces adieux. Il fallut la taire alors, aujourd'hui je vous la dirai.

— Parlez, Claudine.

— Avant de me connaître, vous avez aimé une femme.

— C'est vrai. Comment le savez-vous?

— Vous prononçâtes son nom plusieurs fois sur votre lit de souffrance. Plusieurs fois je vous entendis répéter : « Florvilie! adieu. A toi ma dernière pensée! »

— Je l'aimais alors, et je n'ai pas hésité à vous le dire.

— Est-elle belle?

— Oui.

— Est-elle libre?

— Non; et mon cœur l'est devenu avant de vous offrir ma main.

— Que ce que vous dites-là me fait de bien, Armand! Vous ne m'en voulez pas de vous avoir témoigné cette crainte.

— Non. Je vous en voudrais beaucoup si

vous aviez gardé le silence. J'aime la franchise autant que Claudine.

En ce moment, le capitaine rentra, joyeux comme le jour d'une victoire. Il venait de la mairie, et les apprêts du mariage de sa fille l'avaient agréablement occupé toute la matinée. On prit heure pour le lendemain, et l'on se sépara, impatient de voir briller la nouvelle aurore.

Le mariage de Claudine fut aussi simple, aussi dépourvu d'étiquette, que celui de Florvilie avait été entouré de pompe et de cérémonie. Point de riche corbeille; pas plus d'attraits que Florvilie, il est vrai; mais point de fastueux ornemens, et par conséquent bien plus de charme. Point de brillans équipages, point de grandes dames et de hautains personnages; mais quelques vieux et francs camarades, quelques parens sans morgue et sans envie, enfin trois ou quatre jeunes amies plus fraîches que leurs bouquets de roses.

Le capitaine ceignit sa vieille épée de Marengo, attacha la croix d'Jéna à sa boutonnière, et mit ses épaulettes de Friedland. Armand ouvrit une boîte dans laquelle était ce qu'il appelait sa relique, et suspendit à son habit noir cette étoile que l'empereur lui-même plaça un jour sur sa poitrine. Quelques-uns de ses amis, et Derval entre autres avec sa femme, avaient été invités. Celui-ci accepta pour le bal seulement.

Le matin, M. Marceau, les mariés et les témoins signèrent l'acte civil. A deux heures, les invités assistèrent à la cérémonie nuptiale, qui avait paru à Claudine un complément nécessaire, et le soir, toute la joyeuse réunion se trouva au banquet. Ceci ne se passa point dans un château; on avait tout simplement loué un local *pour noces et festins;* mais l'ingénieuse plaisanterie et le couplet malin n'en furent pas exclus par bon ton; il y eut un certain abandon, une sorte de négligence aimable; plus tard, il y eut même

de gros rires et un peu de tapage. Le visage du vieux capitaine rayonnait du plaisir de voir la gaîté bruyante qui l'environnait. Armand se montra galant et empressé auprès de Claudine, sans désir de le paraître, sans affectation. La mariée fut ce que la nature l'avait faite, un modèle de grâces et d'aménité. Enfin, bientôt après, l'orchestre appela à grand bruit les convives à la danse. M. Marceau fit observer à ces demoiselles qu'il n'avait plus de fille à marier, et en dépit de l'âge, des blessures et de la pesanteur de ses jambes, il voulut danser et il dansa à la noce de Claudine.

Il était près de dix heures quand Derval et son épouse arrivèrent. Aussitôt qu'Armand les aperçut, il vint au-devant d'eux, et les présenta à M. Marceau et à Claudine. Dans cette occasion, le capitaine ne put s'empêcher de commettre une sorte d'impolitesse, en regardant Derval de travers sans trop savoir pourquoi; mais à la vue de Florvilie, il

sourit avec bienveillance et même avec un air d'intérêt inexplicable pour des gens qui ne se sont jamais vus. Celle-ci, ce jour-là, était mise fort élégamment et avec beaucoup plus de simplicité que le jour de son mariage. Il y avait dans ses traits, dans sa contenance, quelque chose de mélancolique qui prévenait en sa faveur plus encore que sa beauté. En la voyant à côté de Derval, dont l'air sombre, dont les traits grossiers et durs contrastaient si fort avec ceux de sa femme, on aurait dit une jeune et belle voyageuse au pouvoir d'un brigand napolitain. Lorsqu'elle fut présentée à Claudine, l'une et l'autre se regardèrent quelque temps d'un œil observateur. Florvilie, se rappelant tout-à-coup le rêve qu'elle avait fait la veille de ses noces, crut voir dans les traits de la fille de M. Marceau ceux de la jeune personne qu'elle avait vue en songe; et à l'aspect du capitaine, le visage du vieillard qui s'était offert à son imagination, appelant sur ses enfans les béné-

dictions du ciel, lui apparut comme si elle rêvait encore. Claudine examinait attentivement la physionomie de l'épouse de Derval; elle ne l'avait jamais vue; Armand ne la lui avait jamais dépeinte; et pourtant, lorsqu'elles eurent échangé quelques paroles de politesse et qu'elle la quitta pour aller danser, elle se dit avec une sorte d'assurance : C'est Florvilie.

Après une demi-heure de présence au bal des mariés, où Derval trouva tout fort mal et où sa femme trouva tout fort bien, l'un et l'autre prirent congé d'Armand et remontèrent en voiture. Bientôt le moment du départ arriva aussi pour les mariés. Sentiment vif, mais vague encore, mêlé de crainte et pourtant de plaisir, fit alors palpiter doucement le cœur de Claudine. Voluptueuses pensées, images de bonheur et d'amour vinrent se jouer dans l'esprit d'Armand, et porter dans son âme l'impétueux et profond désordre du désir. Mais quoique certaines

choses se trouvassent fort bien placées ici, et qu'il n'y eût rien que de très-légitime à décrire, laissons-là ce que des mots expriment toujours mal, et, d'ailleurs, n'allons pas oublier que nos aimables compatriotes les Françaises, pour qui nous écrivons, sont les plus chastes des femmes, en paroles, du moins.

La danse n'en fut pas moins animée et se prolongea jusqu'à minuit. Il y avait alors une heure que les jeunes époux n'en faisaient plus les honneurs.

XIII.

Une confidence.

Déjà près de deux ans s'étaient écoulés depuis ce mariage, et les enfans de M. Marceau avaient vu passer cet intervalle dans l'union la plus parfaite. Leur mutuel amour, fondé d'un côté sur une reconnaissance éternelle, et de l'autre sur les plus précieuses

qualités, devait porter ses fruits. Point de faste, point de brillantes réunions dans leur ménage. Armand et Claudine n'avaient pas de fortune; mais la société de l'un était l'univers de l'autre, et dans leurs entretiens, toujours trop fugitifs, dans le doux espoir de continuer le voyage avec les mêmes sentimens qui avaient fait le charme des premiers jours de leur union, ils n'avaient pas une pensée à donner aux attraits de l'opulence.

Un jour, Armand rentra chez lui, non pas plus gai, mais plus préoccupé que de coutume. Il tenait une lettre à la main, et paraissait impatient de la faire lire à Claudine : c'était une petite fortune qui leur arrivait.

On sait qu'Armand n'avait pour toute famille qu'un frère beaucoup plus âgé que lui, que l'ambition d'acquérir quelque chose avait conduit à la Martinique, et dont il n'avait plus entendu parler depuis. Ce frère affronta les tempêtes et la peste, arma de

petits navires, brava l'ardente canicule, fit de fréquens voyages dans l'intérieur des terres, traversa des sables brûlans et parcourut les habitations, tandis qu'il était brillant de jeunesse et de vigueur. Pendant les quinze plus belles années de sa vie, il passa les nuits en sursaut te les jours en travail. Il veilla, il planta, il échangea, se cassa la tête, calcula, combina et sua; enfin il amassa de l'or et mourut. Triste condition des choses de ce monde!

Un ami d'Armand, parti depuis un an de Paris pour la Martinique, et que celui-ci avait chargé de s'informer de son frère, venait de lui adresser pour réponse la triste nouvelle de sa mort récente, et le détail plus aimable des biens qu'il avait laissés, pouvant se monter à environ cent cinquante mille francs. Par le fait de ce décès intestat, Armand se trouvait être son seul et unique héritier. Cent cinquante mille francs ne constituent pas sans doute un brillant héritage,

surtout lorsque les énormes frais de ce qu'on appelle la justice doivent diminuer d'un tiers l'actif de la succession; mais Armand n'avait jamais possédé la dixième partie de ce qu'il venait d'hériter, et cent mille francs étaient pour lui l'embarras des richesses. Claudine éprouva à peu près le même sentiment en apprenant cette nouvelle.

— Nous ne nous en aimerons pas davantage, dit-elle à son mari, et n'en serons pas plus heureux pour cela.

— Non, dit Armand, nous ne nous en aimerons pas davantage; mais nous serons plus heureux, Claudine. Depuis que Napoléon n'est plus là, est-ce qu'il ne t'est jamais arrivé de rencontrer sur ton passage quelqu'un de ces glorieux débris de l'armée, qui ont versé leur sang pour la France et que le roi de France a laissés dans la misère; qui souffrent, qui manquent de pain, qui ne demandent rien pourtant, et dont le regard seul annonce la détresse?

— Oui, Armand; je te comprends.

— Eh bien! notre médiocrité nous permettait à peine de leur offrir le denier de la veuve; aujourd'hui, quand l'occasion se présentera, nous pourrons nous conduire plus noblement avec eux, et ne les quitterons plus avec la crainte de les avoir humiliés.

— Oui, c'est vrai, et je rends grâce à Dieu du bien qui nous arrive.

Les premiers services que l'héritage qu'Armand venait de faire devait le mettre à même de rendre, étaient pourtant destinés à d'autres que ces intéressans malheureux dont il parlait à Claudine.

Malgré les plus beaux argumens du monde, ou, pour mieux dire, malgré toutes les subtilités au moyen desquelles M. Valbot avait malheureusement trop bien réussi à s'en imposer à lui-même; malgré l'assurance qu'au mépris du simple sens commun il était arrivé à obtenir d'un changement prochain dans la conduite déréglée de Derval, l'évé-

nement ne justifia point la funeste et aveugle confiance de l'oncle. L'époux de Florvilie, après quelques mois de mariage, devint, au contraire, plus avide de toutes les dissipations dont l'ivresse pouvait lui faire oublier une chaîne qui n'était pas faite pour lui. Sans égards pour une femme qui, à défaut d'amour, dont Derval ne se souciait guère, n'avait jamais eu pour lui que des prévenances capables d'y faire croire; sans respect pour les vœux d'un père dont les réprimandes avaient leur source dans l'intérêt que lui inspirait le sort de son fils; enfin, peu inquiet de déplaire à M. Valbot, qui avait toujours montré tant d'indulgence pour ce qu'il appelait ses fredaines, Derval continua à mener le même train de vie. Cela ne fit même que croître et embellir. Il revit Isaure. Les goûts de cette jeune femme étaient simples, il est vrai; mais l'ostentation était une des passions dominantes de Derval, et c'était plutôt pour trouver une

occasion de se montrer prodigue, qu'il fréquentait une femme, que par amour pour elle. D'ailleurs, Isaure n'était pas la seule avec laquelle il eût des liaisons. Derval voulait avoir des maîtresses, dans toute l'acception plurielle du mot; et quelque temps après son mariage, il fit aussi la connaissance d'une autre dame de plus grande vie que la petite lingère, et qui se prêta de la meilleure grâce du monde à grossir le budget des dépenses de l'aimable dissipateur. Le bonhomme Valbot, tout aveugle et sourd qu'il était avec Derval, avait pourtant bien fini par voir et par entendre quelque chose; Florvilie même, malgré sa douceur et sa patience, n'avait pu taire à son oncle certaines circonstances peu favorables à son mari; mais l'entiché vieillard persistait à croire qu'il avait fait le plus beau choix du monde, et tout ce que la logique la plus pressante pouvait obtenir de lui, dans des momens lucides, c'était de lui arracher les mots : Il se corrigera.

La fortune de Derval, à la suite de ses débauches, dut nécessairement éprouver de furieuses atteintes. Il avait même déjà, à plusieurs reprises, eu recours aux bontés de son père et à celles de M. Valbot, lorsqu'il apprit d'Armand, qui venait le voir assez souvent à Paris, la bonne fortune qui lui était arrivée. Il commença par venir lui emprunter un millier d'écus, dont il avait absolument besoin, disait-il, pour vingt-quatre heures, et que celui-ci lui prêta de la meilleure volonté du monde, sans exiger seulement une reconnaissance.

Les vingt-quatre heures écoulées, Derval ne parut pas. Mais trois ou quatre jours après, il vint le prier une seconde fois de lui prêter la même somme, payable fin courant, avec celle qu'il lui avait précédemment empruntée. Armand lui rendit ce nouveau service d'une manière tout-à-fait amicale, et quand la fin courant arriva, Derval ne reparut chez son ami de collége que pour lui

demander une somme encore plus forte. Cette fois, Armand lui témoigna quelque surprise, et fut un peu moins traitable. Il n'avait pas, d'ailleurs, dans le moment, de fonds disponibles. Mais Derval n'était pas homme à se rebuter d'un accueil froid, lorsqu'il s'agissait de faire un emprunt. Il fit une foule de belles promesses; il protesta de son exactitude à remplir ce nouvel engagement, et obtint la signature de l'époux de Claudine pour une valeur de quinze mille francs. A l'époque de l'échéance, l'effet ne fut pas acquitté par le souscripteur, et Armand fut obligé de payer.

D'après tous ces fâcheux antécédens, il était à présumer que les importunités de Derval se borneraient à cela. Il n'en fut rien. Celui-ci osa venir encore chez le camarade qui l'avait obligé déjà plusieurs fois à son détriment, pour lui faire une quatrième demande de fonds. La position dans laquelle se trouvait un homme qu'une assez belle for-

tune semblait devoir mettre au moins au-dessus de la gêne, parut fort étrange à Armand, qui réfléchit enfin et conçut de tristes soupçons sur la conduite de Derval. Dès que celui-ci aborda la question qui le ramenait chez son obligeant créancier, Armand le regarda d'un air de méfiance mêlé d'inquiétude. Ensuite, abordant d'une manière franche, et quoique avec peine, le chapitre qui l'occupait :

— Tu vas au jeu, Derval, lui dit-il avec autant d'assurance que s'il l'y avait rencontré.

En entendant prononcer ces mots, celui-ci fut un instant immobile. Armand crut l'avoir foudroyé ; et sa sortie commençait à lui causer quelque regret, quand Derval croisa les bras, le regarda fixement, et puis se mit à rire aux éclats.

— Tu es l'être le plus curieux que j'aie connu, Armand, depuis que mon tour de rôle m'a jeté dans la grande marmite.

Eh bien! oui, je vais au jeu, je joue. Voudrais-tu m'en faire un reproche? Mais non; je ne puis me le persuader, et si nous en étions aux reproches, tu les adresserais plutôt à qui m'a créé et mis au monde.

— Tu blasphêmes, Derval.

— Non, je parle ma langue. Mais ne jouons pas sur les mots, et dis-moi si tu peux m'obliger.

— Comment, Derval, peux-tu avouer avec tant d'effronterie un vice si odieux?

— Ah! ici, nous en sommes encore aux subtilités de l'expression. Vois-tu, ce que tu appelles effronterie n'est autre chose, à mon sens, qu'une espèce de franchise. Quant à la passion à laquelle tu donnes le nom de vice, moi, je la considère comme une inclination, vicieuse seulement quand la chance est mauvaise, mais fort bonne, je t'assure, quand elle jette une poignée de billets de banque dans le portefeuille de celui qui n'a rien.

— Derval, tu me donnes le cauchemar,

et ton raisonnement me fait hausser les épaules.

— C'est que tu n'as jamais joué ; c'est que les émotions fortes et vives, les secousses qui ébranlent la machine, ne sont pas faites pour ton âme délicate et efféminée.

— Tu n'as pas l'intention de m'offenser, je pense, dit Armand, à qui l'épithète d'efféminé avait déplu. Les gens que tu supposes, je ne sais trop pourquoi, si dépourvus de vigueur et d'énergie, en ont pourtant donné des preuves assez honorables, alors que des fanfarons de vices et de débauche se dandinaient dans les salons, autour d'un tapis vert ou aux pieds d'une maîtresse. Et si tes belles prouesses te rendent si oublieux de tout ce qui n'y ressemble pas, tu me mets dans la nécessité de te rappeler que tu me parles.

— Pas mal répliqué. Dis-moi, Armand, est-ce que tu voudrais te fâcher? et vas-tu me jeter un défi au nez, à propos de bottes?

— Mesure tes paroles, ou je quitte la partie, ou bien encore, je me fâche.

Armand prononça ceci d'un air animé, et qui annonçait peu de disposition à souffrir que Derval continuât sur le même ton. Celui-ci sourit dédaigneusement et ajouta :

— Une de mes expressions ne t'a pas convenu, et voilà que le rouge te monte au visage! Il te sied bien, à toi, esclave d'un mot qui sonne mal à ton oreille, de me reprocher ma servitude. D'ailleurs, je ne vois pas trop où serait ton mérite à me provoquer pour me prouver que j'ai menti. Tu sais que je ne me bats pas. Je laisse aux amateurs ce petit divertissement; à moi, des cartes, voilà mon affaire.

— C'est admirable!

— Une épée, une rencontre à une heure convenue, la plupart du temps pour une bagatelle, beaucoup de détermination sur la figure, et peu de bonne volonté au fond du cœur, enfin, un combat qui arrange, dit-on,

quelque chose, et une issue qui ne prouve rien, tout cela est à faire pitié.

— Ta profession de foi est franche.

— Après cela, aie donc le courage de me narguer; ou bien, et si tu tenais absolument à te mesurer avec moi, voici une recette infaillible : persiste dans l'horreur que paraît t'inspirer ma conduite, et un jour, plein d'un zèle maladroit, et pour m'empêcher de jouer, trouve-toi sur mon passage.

— Terminons cet entretien. Je n'aime pas qu'on me parle du jeu.

— Moi, j'aime par dessus tout l'aspect magique d'une table couverte d'or. Alors une vie nouvelle m'anime, mes entrailles s'émeuvent, mon sang bouillonne : je suis là dans mon élément; j'existe.

— Malheureux Derval!

— Oui, quand je ne suis pas en veine; ce qui m'arrive assez souvent, j'en conviens. Mais que veux-tu? Tout cela est si puissant! Cette alternative qui semble absorber toutes

les facultés humaines est si attrayante ! L'intervalle qui précède l'instant où l'arrêt du sort décide est si palpitant d'intérêt ! Enfin, le moment fatal, ou celui du succès, fait vibrer avec tant de force tous les ressorts de l'âme !

Je le sais bien, on se tord de crainte et d'espoir, le cœur bondit et se brise d'attente, et pourtant l'on joue, parce qu'on est là à sa place, parce qu'on est né pour jouer, et que, si cette invention divine, infernale, n'existait pas, on maudirait la lumière du jour.

— Plus je te connais et plus mon étonnement augmente.

— C'est que nos organisations ne sont pas les mêmes, mon cher; et il n'est pas toujours donné à deux amis de se bien comprendre. Mais qu'importe ? Laisse-moi subir franchement les conditions de mon existence, et oblige-moi, si tu peux.

Les sommes qu'Armand avait précédem-

ment prêtées à Derval étaient déjà assez aventurées, et la jolie petite confidence que celui-ci venait de lui faire à cœur ouvert n'était certes pas de nature à le disposer bien favorablement pour lui rendre un autre service.

Il refusa.

Mais Derval trouva encore le moyen de faire réussir l'attaque qui avait échoué au quatrième assaut. Il vint trouver le bel-oncle, que les visites intéressées de Derval commençaient déjà à fatiguer un peu, et qui cependant, sur quelques belles protestations d'exactitude à remplir cet engagement, se montra encore une fois disposé à l'obliger de nouveau.

M. Valbot ne se trouvait pas en fonds dans le moment; mais il consentit d'assez bonne grâce à garantir au prêteur la somme dont Derval avait besoin. Celui-ci revint alors chez son ami de collége pour lui offrir la signature de M. Valbot, qui ignorait une grande partie du

drame qui se jouait, et qui la donna en effet: Armand, sur cette garantie, se constitua encore une fois bailleur de fonds, et Derval alla de nouveau les jeter dans le gouffre qui avait déjà dévoré plus des deux tiers de son riche patrimoine.

XIV.

Une visite de l'ange.

Une union conclue sous de fâcheux auspices, et dans laquelle Florvilie n'avait rien trouvé qui répondît à l'élévation, à la noblesse et aux tendres sentimens de son âme, la double barrière qui s'était élevée entre elle et celui qu'elle aima et qu'elle n'avait pu encore

effacer de son souvenir, enfin le cruel rapprochement d'un intérieur où tout était désordre, ennui et froide indifférence, avec un ménage où régnaient la paix, l'amour et le bonheur, tout cela finit par exercer une influence dangereuse sur l'esprit de la nièce de M. Valbot. Au milieu du complet isolement dans lequel la laissaient un défaut total de sympathie et les déréglemens de Derval, elle songea aux jours heureux de son enfance; elle se rappela avec d'amers regrets les douces illusions, la gaîté, les plaisirs de sa première jeunesse, et les momens si calmes qu'elle avait passés au sein de sa famille. Enfin, elle prit la vie en dégoût. Des pensées sombres vinrent l'assiéger, et lorsqu'elle se trouvait seule, l'idée accablante d'une éternité de douleurs lui faisait envisager la mort comme un bienfait. Elle lisait avidement les écrivains dont les opinions sur le suicide tendaient à légitimer l'exécution du projet affreux qu'elle méditait. Elle traçait même quelquefois d'une main

assurée des lignes où elle reproduisait les maximes qu'elle avait puisées dans des livres dangereux, et qui s'accordaient si bien avec la situation de son âme. Elle ne se borna pas à appeler la mort de ses vœux; elle prit l'horrible résolution de se la donner, se procura du poison, et fixa le jour de la catastrophe.

Florvilie, dans l'effrayante situation morale où elle se trouvait, paraîtra excusable aux yeux de quelques-uns; d'autres la jugeront plus sévèrement. Le suicide est une de ces questions qu'on n'a jamais résolues et qu'on ne parviendra jamais à résoudre par des maximes, quelles que soient les ressources de sophisme et de talent que l'on puisse avoir à sa disposition. Il n'y a qu'une chose qui soit capable de la trancher, parmi les peuples pour qui les choses d'en haut ont encore un langage : c'est la religion. Mais chez nous, où la fille du ciel a reçu de si mortelles atteintes, de la part de ceux-là même

qui étaient le plus spécialement chargés de la protéger ; chez nous, où l'on ne juge plus de ce qui fut long-temps de son domaine, par le sentiment, qui décide, mais bien par la réflexion, qui disserte, il ne peut y avoir aujourd'hui que doute, et par conséquent incertitude sur la culpabilité ou la légitimité d'un acte que l'on condamne ou qu'on absout, selon la position, l'âge, les penchans, le caractère et l'organisation des facultés. Nous nous abstiendrons donc de porter aucun jugement sur la cruelle détermination de Florvilie, et nous nous bornerons à plaindre l'infortune d'une femme qui méritait le trône de la félicité, au lieu du sépulcre vivant dans lequel l'aveuglement cupide d'un oncle l'avait précipitée.

L'aveu de l'amour qu'Armand avait éprouvé pour Florvilie, circonstance sur laquelle il s'était tu d'abord dans la crainte de troubler le repos de Claudine, mais dont il lui avait franchement fait part, dès que

cela était devenu nécessaire; cet aveu n'avait pas produit sur son épouse l'effet qu'une pareille confidence fait ordinairement sur le cœur d'une femme. Lors même que Claudine fit la connaissance de madame Derval, elle éprouva pour celle-ci un sentiment d'intérêt inexplicable, et quand, malgré le peu d'empressement que mettait Florvilie à parler de ses peines, elle se douta que son amie était malheureuse, ce sentiment devint plus vif encore.

Claudine visitait souvent madame Derval. La veille du jour que celle-ci avait fixé pour mettre fin à son existence, madame Armand vint la voir, et la trouva plongée dans une sorte de stupeur dont elle ne sortit que quelques instans après avoir aperçu son amie. Leur entrevue fut touchante. Madame Derval se leva, s'avança vers elle, et lui témoigna tout le plaisir que lui faisait sa visite. Claudine, dont le regard était pénétrant, et à qui madame Derval avait quelquefois parlé avec

mépris de la vie, ressentit en ce moment une émotion indéfinissable; et ne pouvant trouver aucune parole pour lui dire ce qu'elle éprouvait, elle prit sa main, la serra avec amitié et jeta sur elle un douloureux regard. Madame Derval lui sourit; mais il y avait dans ce sourire une expression qui fit frémir Claudine; et puis, comme si elle avait craint que son visage ne trahît sa pensée :

— Vous avez été plusieurs jours à venir me voir, ma chère amie; j'ai de petits reproches à vous faire.

— Je me les fais moi-même, Florvilie; mais j'ai attendu tous ces jours-ci...

En disant ces mots, Claudine paraissait préoccupée, et elle s'arrêta un moment, comme pour chercher une excuse. Madame Derval répliqua :

— Quoi? qu'avez-vous attendu?

— L'arrivée à Paris d'une jeune dame de la province, ajouta vivement Claudine, m'a détournée de ce plaisir. Il y avait plusieurs

années que nous ne nous étions vues, et nous avons renouvelé connaissance. Je ne saurais vous dire combien je l'aime. C'est une femme dont le cœur fut si cruellement froissé dans son avenir, une personne si intéressante par ses malheurs, et surtout par le courage avec lequel elle les a supportés.

— Vous connaissez donc son histoire?

— Oh! c'est mieux que cela : c'est un roman; une inclination malheureuse, une alliance contre son gré, un mari qui la dédaignait, qui la délaissait; elle, si belle, si bonne, si digne d'être adorée.

— Pauvre femme! Je ne la connais pas; eh bien! c'est singulier, ce que vous me dites-là m'attache; je voudrais la voir. Elle n'aime pas le monde, peut-être, pas plus que la vie.

— Au contraire; c'est une jeune dame fort sociable aujourd'hui, mais qui ne l'a pas toujours été. Les épreuves auxquelles la soumit sa destinée furent d'abord si difficiles,

elles se renouvelèrent tant de fois près de l'époux qu'on lui avait donné, enfin, elles devinrent tellement insupportables, qu'un jour, lassée de souffrir, une idée affreuse s'empara de son âme... Elle m'a raconté tout cela.

— Pauvre femme!

— Ces horribles extrémités, auxquelles un moment de désespoir pousse l'infortune, sont rares; mais, enfin, au milieu des peines les plus vives et dont le terme ne pouvait se prévoir, on a vu de déplorables victimes aller le chercher dans la tombe.

— Eh bien! Claudine, vous ne m'avez pas dit quel heureux incident la sauva d'elle-même.

— Comment! madame, vous ne devinez pas!

— Je cherche, je ne sais...

— Florvilie! c'est un crime que d'attenter à ses jours! Cette pensée sauva ma pauvre amie.

Ici, l'ange dont les soins touchans avaient rappelé Armand à la vie, ne put comprimer

l'émotion que lui fit éprouver l'espoir généreux d'arracher Florvilie au trépas. Elle voulut envain retenir ses larmes; elles coulèrent, madame Derval les vit, et un trait de lumière pénétra dans son cœur :

— Vous pleurez, Claudine! Ah! comment votre pauvre amie pourra-t-elle jamais vous payer les pleurs qu'elle vous fait répandre? Mais puisque vous êtes si avant dans sa confidence, et que cet affreux secret est arrivé jusqu'à vous, du moins ne la nommez pas; ayez pitié d'elle, et que la connaissance de cet horrible épisode de sa vie s'ensevelisse un jour avec vous dans la tombe. Vous comprenez, ma chère amie, on doit de l'indulgence à ceux qu'une grande infortune a pu égarer un instant.

— Oui, madame, quand on est heureuse surtout.

— Et puisque cette femme est à Paris, voyez-là; venez chez elle souvent.

— Oui, madame.

— Non pour la détourner de son cruel dessein, elle a changé de résolution; mais pour être témoin de son dévouement, de sa résignation entière, de mieux que cela peut-être. Car d'un début peu honorable dans la carrière de la vie, il ne faut pas toujours tirer de fâcheuses inductions; et à côté de déplorables erreurs, il peut encore y avoir quelque chose de grand dans une âme, quelque chose de plus noble que le triste courage de se donner la mort.

— Oh! oui, oui, Florvilie; et celle que j'aime tant, je la crois la plus estimable des femmes.

A ces mots, madame Derval se précipita dans les bras de Claudine, qu'elle tint longtemps embrassée. Celle-ci ne put que la presser sur son cœur, tant les paroles n'étaient plus capables de rendre ce qu'elle éprouvait. Mais ce muet entretien fut compris de chacune d'elles; car les regards des deux amies se parlèrent un langage expresssif.

En ce moment on sonna, et le valet de chambre, Bastien, ouvrit la porte à Derval, qui, en apercevant Claudine, parut embarrassé de sa présence. Il y avait deux jours que Florvilie ne l'avait vu, et monsieur, après quarante-huit heures d'absence, rentrait pour déjeûner. Bastien apporta une petite table au salon, servit à la hâte quelque chose à son maître, et celui-ci, qui, en entrant, avait à peine salué de fort mauvaise grâce, s'assit sans dire un mot, sans même demander à madame Armand des nouvelles de sa santé.

Claudine, peu soucieuse de l'impolitesse de Derval, lia conversation avec Florvilie, lui fit beaucoup de complimens sur la robe qu'elle avait mise, lui demanda où elle l'avait achetée, qui la lui avait faite, lui parla d'opéras, de drames, de romans nouveaux, d'objets de modes et de tout ce dont les femmes s'entretiennent dans leurs momens de loisir.

Derval était silencieux, et n'avait plus sur le visage ce sourire sardonique qu'on y remarquait presque toujours. Il mangeait d'une manière convulsive, il se hâtait, et semblait se trouver mal chez lui. Enfin il sonna et demanda son café. Bastien le lui apporta aussitôt; mais à peine eut-il porté la tasse à ses lèvres, qu'il la reposa sur la table, puis la reprit avec colère et la brisa sur le plancher.

A ce bruit, Claudine tourna la tête pour voir ce que c'était, et regarda ensuite Florvilie d'un air un peu ému. Celle-ci avait vu le mouvement de Derval, qui n'avait brisé la tasse que parce que le café n'était pas assez chaud, et craignant que Claudine n'eût compris cet acte d'emportement, elle s'empressa de lui dire :

— Il l'a laissée tomber.

Madame Armand le crut peut-être, et continua sa conversation.

Bientôt après, Bastien vint lever la table,

balaya les débris, et Derval s'assit dans un fauteuil, la tête baissée et jetant de temps à autre des regards furtifs sur Florvilie.

Ces jolies petites scènes d'emportement ou de taciturnité n'étaient pas nouvelles pour madame Derval, qui les souffrait ordinairement sans objections. Ce jour là, elle feignit d'en témoigner de la surprise à son mari, et lui demanda pourquoi il gardait ainsi le silence.

— Il est fâcheux pour moi, madame, que vous me tiriez ainsi des réflexions auxquelles je me livrais en ce moment avec un plaisir inexprimable.

— Elles étaient donc bien séduisantes.

— Tout-à-fait gaies, absolument couleur de rose ; et puisque vous me semblez désirer d'en connaître l'objet, le voici en deux mots. J'étais hier à l'Opéra. Une petite danseuse, fort aimable, ma foi, et avec qui j'ai été assez intimement lié pendant quinze ou vingt jours.....

— Mais, monsieur Derval, dit Claudine d'un ton un peu sec, je crois que personne ici ne vous a demandé de pareilles confidences; et il me semble que devant madame, surtout.....

— Vous êtes dans l'erreur. Ces bagatelles pourraient être déplacées, par exemple, dans la bouche d'Armand, qui vous choie et vous dorlote un peu outre mesure; cela soit dit sans conséquence. Quant à moi, qui ai donné à Florvilie des habitudes plus conformes aux saines doctrines conjugales, je sais que je puis, sans blesser son oreille, me permettre de citer devant elle quelques souvenirs de galanterie, quand l'occasion se présente.

— Mais madame n'est pas seule ici.

— Je disais donc qu'une fort jolie danseuse, à qui j'ai fait le sacrifice de quinze jours de jeunesse, est venue, hier, dans la loge où je me trouvais, se placer tout à côté de moi. Vous allez vous imaginer tout de suite que je me suis mis d'abord en frais de

complimens et de flagornerie pour encenser la nymphe ; hé bien ! pas du tout. Les liaisons du genre de celle dont je vous parlais tantôt, sont ordinairement, après quinze jours, des motifs de réprobation pour des hommes de ma trempe. Ce n'est pas leur faute à ceux-là, mesdames, si la nature, en les créant, leur souffla quelque chose de l'instinct du papillon. Je n'ai donc rien dit à la belle, bien qu'elle me lançât de temps à autre des regards fort doux et à mourir de rire. Mais sa toilette était ravissante.

— Ah ! ceci devient plus intéressant.

— Je l'ai observée dans ses moindres détails, et je me les rappelais tantôt, dans le but, louable sans doute, de faire pour madame quelques emplettes d'après le modèle en question.

Ici, Claudine parut fort satisfaite de l'explication, et fit un geste approbateur de l'intention que Derval venait de manifester. Florvilie fit un mouvement de surprise, et

regarda son mari d'une manière qui laissait voir peu de confiance dans ses promesses. Celui-ci ajouta :

— La petite danseuse avait des agrafes d'un goût nouveau et tout-à-fait distingué ; les vôtres sont de véritables antiquailles, Florvilie ; je veux les échanger aujourd'hui même ; remettez-les moi.

— Mais elles me plaisent beaucoup ainsi, Derval, je vous assure, et j'aimerais mieux.....

— Moi, je vous assure qu'elles sont ridicules ; et quand je vous conduis quelque part, je ne veux pas que vous ayez rien de moins que les autres.

— Mon Dieu ! mon ami, c'est un présent de M. Valbot, un souvenir.....

— Remettez-moi vos agrafes, vous dis-je, répliqua Derval d'une voix et d'un air qui annonçaient qu'il fallait obéir.

Florvilie passa dans sa chambre, ouvrit son nécessaire, prit ses agrafes, et vint les remettre à son mari, qui sortit aussitôt.

Depuis, elle n'entendit plus parler de ses antiquailles. Quant à celles que Derval lui avait promises en échange, il ne put probablement en trouver d'un goût assez nouveau ou assez distingué; elles n'arrivèrent pas.

XV.

Une lampe s'éteint.

La privation d'un objet de luxe n'avait jamais été un grand malheur pour Florvilie. La perte de celui-ci l'affecta d'autant moins, que son esprit se trouvait plus préoccupé des ruineux échecs que la fortune de son mari éprouvait tous les jours. D'ailleurs, depuis

l'instant où Claudine, conduite chez son amie par une sorte de coup du ciel, était venue lui faire entendre d'une manière ingénieuse un langage touchant et simple, au sujet de la catastrophe qu'elle avait pressentie, madame Derval s'éleva tout-à-coup au-dessus de malheurs bien autrement pénibles pour le cœur d'une femme. Dans un moment d'abandon dépourvu de toute frivole vanité, elle avait seulement laissé entrevoir à son amie le désir de mériter son estime; mais sous les apparences d'une modeste ambition, une autre, d'une nature plus puissante pour son noble cœur, devait bientôt se trouver aux prises avec des épreuves dignes d'elle. Déjà ce sentiment faisait vibrer avec force tous les ressorts d'une âme que nous n'essaierons pas de définir, par la raison que cet autre caractère, que nous avons entrepris de décrire, est un de ceux dont des développemens successifs peuvent seuls donner une idée exacte.

Il faut bien que l'on sache seulement que l'étrange soumission de Florvilie à toutes les amertumes dont sa vie fut abreuvée par l'époux que M. Valbot lui avait donné, ne fut point le résultat d'un abattement moral, l'effet d'une espèce de léthargie de ses facultés causée par une succession progressive de tourmens, de peines et de chagrins. Elle conserva, au contraire, toujours un vif sentiment de regret de cette félicité dont sa fortune, ses attraits et l'espérance avaient bercé les beaux jours de sa vie, et qui, semblable à un songe pressé de fuir, s'était évanouie au pied même de l'autel où son arrêt fut prononcé. Madame Derval n'essaya point d'endormir ses douleurs au sein d'une mélancolie dans laquelle, dit-on, les malheureux savent encore trouver des charmes. Elle n'évita point, dans la crainte qu'une comparaison déchirante ne remuât trop cruellement son cœur déjà si meurtri, elle n'évita point, dis-je, le spectacle des soins,

de la bonté, des prévenances dont Armand environnait Claudine; enfin, dans l'énergique résolution qu'elle prit de vivre, de vivre pour souffrir, il n'entra ni orgueil de paraître grande, ni enthousiasme de la vertu. Elle envisagea, au contraire, froidement sa position dans tous ses détails, dans ses dangers, dans toutes ses difficultés, et au milieu de ses plus vives souffrances, jamais elle ne donna une larme à la révocation de la loi du divorce, chef-d'œuvre de nos serviles ou sots législateurs.

Cette détermination avait sans doute sa source quelque part; elle avait un but quelconque; une pensée présida probablement à cette abnégation calculée de tout son être: oui. A une âme fortement trempée, il faut encore un point d'appui, une tendance, un véhicule. Florvilie en trouva plus d'un, peut-être; mais c'est à elle de le dire: laissons-là s'expliquer elle-même, quand le moment sera venu.

Madame Derval, depuis son mariage, avait quelquefois fait entendre le langage de la plainte à M. Valbot et à Claudine : elle fut tout-à-coup d'une réserve extrême. Enfin, son destin sembla vouloir la lier plus étroitement encore à celui de son époux : elle devint mère.

A peu près à la même époque, Claudine mit au monde un fils dont la naissance apporta le comble au bonheur qui s'était depuis long-temps fixé dans son ménage. Il y eut pourtant une différence cruelle dans certaines circonstances de ces deux événemens. Derval s'absenta plusieurs jours, lors de l'accouchement de sa femme; madame Armand eut la satisfaction de voir naître son fils sous les auspices d'un sourire paternel. Le mari de Claudine montra la sollicitude la plus vive, pendant tout le temps qui pouvait laisser la moindre inquiétude; Derval ne vint pas une seule fois s'informer de la santé de sa femme. Enfin, Armand avait analysé

les traits de son enfant, il l'avait trouvé le vivant portrait de sa mère, et s'était déjà entretenu de son avenir, quand Derval n'avait pas encore demandé à voir sa fille. Le berceau de celle-ci n'en fut pas moins entouré des soins de la plus tendre amitié, car ce fut Florvilie qui se chargea d'y veiller; mais là, un douloureux sentiment se mêlait aux caresses maternelles, tandis qu'une joie exempte d'amertume présidait à celles que Claudine prodiguait à son fils.

Cependant le bonheur pur et sans nuage dont celle-ci avait joui jusqu'alors au sein de sa famille, ne devait pas toujours être parfait. Depuis quelque temps, le capitaine Marceau avait presque perdu l'usage de ses jambes, et bientôt il commença à sentir les atteintes d'un mal qui devait dans peu le conduire au tombeau. Dès que Claudine s'aperçut de l'affaiblissement progressif des forces de son père, elle devint plus tendre encore et plus empressée auprès de lui. Tous

les instans qu'elle pouvait dérober à son fils furent consacrés au vieillard qui n'avait plus que quelques jours à passer sur la terre. Mais tous les soins filials devaient échouer contre l'arrêt de la nature. L'un et l'autre comprirent que le moment d'une séparation cruelle était venu, et le capitaine se prépara à le rendre moins pénible par sa résignation et son courage.

La veille de sa mort, Claudine était à son chevet; M. Marceau tomba tout-à-coup dans un abattement qui fit frémir sa fille. Elle crut un instant qu'il avait rendu le dernier soupir, s'empara de l'une de ses mains, et posa l'une des siennes sur la poitrine du capitaine; son cœur battait encore, mais sa main était froide. Claudine aurait voulu la réchauffer au prix de son sang; et elle l'arrosait de ses larmes, quand M. Marceau sortit de son état d'accablement. Il jeta sur elle un regard de bonté, et s'étant aperçu qu'elle le regardait avec l'expression de l'effroi, il lui sourit. Ensuite

le désir de rendre moins cruel le moment fatal sembla lui donner des forces; il lui parla :

— Est-ce que tu m'as cru parti, Claudine? Non, non; il y a encore un peu d'huile dans la lampe; la flamme ne s'éteindra que ce soir ou demain.

— Mon père, vous vous trompez, et tout espoir n'est pas perdu.

— Je sais cela mieux que toi, ma fille, et j'aime mieux te le dire franchement, afin de t'y préparer. Ça fait moins de mal, quand on s'y attend : ce soir ou demain, en route.

— Mon père, ne plus se revoir! jamais! c'est affreux, dit Claudine en sanglotant.

— Eh! que dis-tu là? jamais! ne plus se revoir! rétracte ces mots bien vite.

— Oh! oui, oui; nous nous reverrons, je l'espère.

— Si cela n'est pas vrai, il faut le croire. Ceux qui s'en vont en ont besoin, et ceux qui restent aussi. L'homme est le seul être animé

qui sache qu'il mourra ; il est le seul que des affections de famille attachent à la vie ; il faut à cela une compensation ; eh bien ! croyons que Dieu nous la réserve dans un monde meilleur. Est-ce que tu es matérialiste, ma fille?

— Je ne parle pas de cela, mon père; mais il est si cruel de voir mourir ceux qu'on aime.

— Est-ce que l'autre monde t'effraie? On y est mieux pourtant : jamais je n'en ai vu revenir personne.

Claudine ne pleurait plus. Elle était là, debout, immobile, fixant les yeux sur son père, et admirant en lui cette faculté par laquelle, aux approches de la mort, il donnait encore, dans ses paroles, des signes de cette gaîté qui avait embelli soixante et quelques années de sa vie. Le capitaine s'aperçut du calme apparent de sa fille, et ajouta :

— Bien, très-bien. Occupons-nous de régler nos comptes, et ne nous livrons pas trop

à des regrets inutiles. Moi, après celui de te quitter, je n'en éprouve qu'un seul.

— Lequel, mon père?

— C'est de n'être pas mort au champ d'honneur. C'est plus noble, ça vient plus vite, et ça fait moins de mal. Un jour, quand tu raconteras mon histoire à ton fils, tu lui diras ce regret; entends-tu, Claudine?

— Oui, mon père.

— Tu lui diras que ta présence l'adoucit; et que n'ayant pu tomber à Wagram, à Esling ou ailleurs, il y eut encore quelque chose de consolant pour moi à mourir dans les bras de ma fille.

Après un moment de silence, le capitaine s'informa d'Armand, et parut surpris qu'il ne se fût pas encore rendu auprès de lui. M. Marceau laissait pour tout bien à ses enfans un nom sans reproche; mais il avait des instructions à leur donner avant de partir; et, la veille, il avait témoigné à son gendre le désir de lui faire établir quelques disposi-

tions en forme de testament et pour mémoire. Avant l'arrivée de celui-ci, M. Marceau s'assoupit un instant, et à son réveil Armand se trouvait à ses ordres. Claudine approcha alors une petite table du lit de son père, apporta de l'encre et du papier; son mari s'assit, et le capitaine lui dicta les lignes suivantes :

« Je recommande à l'Être-Suprême l'âme « de Michel Marceau, un vieux troupier « décoré, qui n'a pas escroqué sa croix; un « bon patriote, qui s'est toujours bien battu « pour son pays, qui a cueilli des lauriers en « Égypte, en Espagne, en Prusse et autres « parties du globe, enfin, qui a culbuté, « estropié, exterminé les Arabes, les Autri- « chiens et les Russes; le tout pour la plus « grande gloire de la France.

« Au moment de faire à mon tour la cul- « bute, moi, Michel Marceau, je déclare « mourir sans haine et sans reproche. J'avais

« toujours, malgré sa gloire, gardé un peu « de rancune à l'empereur, il est vrai, « d'avoir escamoté la république; mais je « déclare lui avoir pardonné, depuis qu'il « est à Sainte-Hélène.

« Art. 1er. Je lègue à mes enfans chéris, « Armand et Claudine, le souvenir de leur « vieux père et l'exemple de toute ma vie.

« Art. 2. Je lègue à Armand mon épée « de Marengo, ma croix d'Jéna et mes « épaulettes de Friedland. Tout cela est « sans tache, cela soit dit sans consé- « quence.

« Art. 3. Je lègue à ma fille bien-aimée « mon portrait et celui de sa bonne mère. Si « mes vœux s'accomplissent, ils passeront à « la dixième génération.

« Art. 4. Enfin, je lègue à Armand un « vieil et fidèle ami, Castor, qui a fait avec « moi la dernière campagne, qui se tenait « debout et remuait la queue quand l'em- « pereur passait, qui aboyait à l'ennemi, qui

« frétillait un jour de victoire, et avait « l'oreille basse un jour de revers. Je le « recommande d'une manière toute particu- « lière aux soins et à l'amitié de mon fils et « de ma fille.

« Je désire que mes chers enfans fassent « transporter mes dépouilles au champ du « repos, sans cérémonie, sans calotins, et « qu'elles soient accompagnées seulement de « mes vieux camarades, d'Armand et de mon « chien.

« Je désire que sur la pierre qui cou- « vrira ma tombe, Armand fasse graver « ces mots : *Ci-gît* le capitaine Michel Mar- « ceau, Français, né et mort républicain.

« Je désire encore, et l'expression de ce « dernier vœu est sans doute inutile, que mon « fils et ma fille viennent quelquefois dépo- « ser une couronne sur la tombe de leur père.

« Enfin, je meurs en appelant sur mes « chers enfans toutes les bénédictions du « ciel, pour les soins touchans qu'ils m'ont

« donnés, pour la tendre affection qu'ils me « portaient, et pour tout le bonheur dont « m'a fait jouir le spectacle de leur bonne « intelligence.

« Fait, à Paris, à l'hôtel des Invalides, « l'an 28 de la république. »

Ceci se passait en l'an de grâce 1818; mais M. Marceau était du nombre des hommes qui considèrent tous les souverains, sans exception, comme des usurpateurs. Il n'y avait pour lui qu'un seul souverain légitime : c'était le peuple; et il avait l'habitude de dater tous ses écrits de l'ère républicaine; sans égard pour la légitimité de l'épée, pour celle du droit divin, pour l'hérédité du trône, et autres grandes expressions aussi ronflantes que peu capables de convaincre.

Armand, après avoir fait l'office de notaire, et non sans avoir été interrompu plusieurs fois par les sanglots de Claudine et par ses propres émotions, lut au capitaine ce que

celui-ci venait de lui dicter, et le lui présenta. On plaça devant lui une espèce de pupitre, on lui donna une plume, et M. Marceau eut encore la force d'écrire de sa main : *Tels sont mes derniers vœux*, et de signer. Après cela, et comme si le ciel avait voulu lui laisser seulement le temps de dicter son testament et d'y apposer sa signature, il tomba dans une léthargie profonde. Claudine espérait encore l'en voir sortir ; mais le capitaine ne devait plus rouvrir les yeux, et le nouvel état d'abattement dans lequel il était tombé fut suivi de la mort. Il expira le lendemain, sans souffrance, sans convulsions, et, ainsi qu'il l'avait dit, comme une lampe qui s'éteint. Dans ce cruel moment, Claudine, qui ne l'avait pas quitté depuis le milieu de la nuit, s'abandonna à tout le désespoir d'une fille qui avait tendrement chéri son père, et qui en avait reçu toute sa vie les témoignages de la plus constante sollicitude. Il fallut, pour mettre fin à ce déchirant spectacle, l'arra-

cher tout éplorée du lit de mort de M. Marceau.

Armand songea ensuite à s'acquitter fidèlement de toutes les instructions qu'il en avait reçues. Après avoir fait placer sur le corps du capitaine les épaulettes, l'épée et la croix qui lui avaient été léguées, il le fit transporter à sa dernière demeure, suivi de quelques-uns de ses anciens camarades; et lui-même, ainsi qu'il en avait été fait mention dans le testament, accompagna le modeste convoi, ayant en laisse le pauvre Castor, qui marcha la tête baissée pendant tout le trajet, et qui, arrivé sur la terre des ombres, se mit à crier ses adieux à son maître. L'inscription simple et significative que M. Marceau avait désiré que l'on inscrivît sur sa tombe y fut exactement gravée, et quelques jours après, sa fille, couverte de ses habits de deuil, et sans songer au vœu que son père en avait exprimé, vint y déposer la première couronne.

XVI.

Une larme.

Claudine, quelque temps après la mort du capitaine, se lia intimement avec madame Derval, et dans l'intention de se rapprocher d'elle, quitta l'appartement qu'elle avait loué près de l'esplanade des Invalides, à l'époque où son père perdit l'usage de ses jambes. Il y eut en cela autre chose qu'un simple but

d'amitié ou de distraction. Malgré toute la circonspection de Florvilie, madame Armand avait pénétré une grande partie des peines de son amie, dont des soupçons très-fondés lui faisaient présumer l'amertume; et son dessein, en venant demeurer dans son voisinage, fut d'aller plus souvent chez elle lui offrir quelques diversions. Mais Florvilie pouvait désormais se passer d'appui; son âme grande et forte l'avait trouvé dans le sentiment généreux qui dirigeait sa pensée; et d'ailleurs elle était devenue mère. Claudine venait assez ordinairement passer ses soirées chez elle. Un soir que Florvilie semblait plus gaie que de coutume, et que toutes deux se livraient à des projets de bonheur pour leurs enfans, Derval vint troubler la fête par son arrivée inattendue, et par le ton impératif et brutal avec lequel il parlait presque toujours à sa femme.

— J'ai à vous entretenir tout de suite, Florvilie.

Ici, Claudine fit un mouvement comme pour se disposer à sortir. Derval s'adressant à elle d'un air d'humeur, ajouta :

— Cela n'est pas nécessaire, madame. Nous allons passer un instant dans la chambre de Florvilie; je n'ai que deux mots à lui dire.

Tout en faisant cette observation, il se dirigea vers la chambre de sa femme où celle-ci le suivit aussitôt. Au bout de deux minutes d'explication, Claudine entendit ouvrir un secrétaire avec colère et fracas, et immédiatement après, Derval revint au salon et sonna, tenant une boîte à la main. Louise, la femme de Bastien, vint sur-le-champ.

— Ce n'est pas vous que j'appelle. Où est Bastien ?

— Monsieur lui a ordonné, il y a une heure, d'aller ce soir chez l'huissier auquel M. Buller a remis des titres, et pour que l'huissier....

— Ah ! c'est encore cet infâme Buller. C'est bien. Vous me direz tout cela plus tard. Bas-

tien est sorti ; alors vous irez vous-même là-bas. Je vais vous expliquer ce que c'est. Suivez-moi.

A ces mots, Derval passa dans une autre pièce avec Louise.

— Tout ne va pas toujours au gré de nos désirs, ma chère amie, dit Florvilie avec douceur, et de petits momens d'humeur, que l'on juge ordinairement avec sévérité, sont quelquefois bien excusables.

— Oui ; et c'est bien de les excuser.

— Tantôt Derval cherchait en vain la boîte que vous avez vue, et qui renferme des pièces très-précieuses pour lui. Il les lui fallait à l'instant même, et craignant de les avoir égarées, il trépignait d'impatience.

— Je ne m'en suis pas aperçue.

— Ensuite, il a, par pure obligeance, donné sa signature à l'un de ses amis qui, à l'échéance, n'a pas fait honneur à ses engagemens. Voilà un petit désagrément qui a mis aujourd'hui Derval dans l'embarras.

Tout ce que Florvilie disait là à Claudine n'était qu'une fiction. Derval ne s'était mis en colère que parce que sa femme n'avait pas trouvé sur-le-champ la clef de son secrétaire. Ensuite la boîte, que celui-ci n'avait pas eu grand'peine à trouver, renfermait bien à la vérité quelque chose de précieux; mais ce n'étaient pas des titres; c'étaient des pierreries. Quant à la prétendue signature prêtée par obligeance, il s'agissait au contraire d'un effet purement et simplement souscrit par Derval à l'ordre d'un M. Buller, qui n'avait point été acquitté, et pour lequel celui-ci allait le faire poursuivre. Florvilie savait bien tout cela; mais elle possédait au plus haut degré l'art de déguiser tout ce qui aurait pu nuire à son tyran dans l'esprit des personnes qui fréquentaient sa maison.

Bientôt son mari ouvrit une porte qu'il avait fermée sur lui, et repassa au salon, après avoir dit à Louise : Vous m'apporterez cela tout de suite.

Au bout de cinq minutes, Bastien revint et dit quelque chose à voix basse à Derval, qui s'emporta de nouveau, et parla même de soufflets et de coups de canne.

On en était là, quand le père Derval arriva. Il y eut alors un moment de silence. Bastien alla se dandiner dans l'antichambre. L'époux de Florvilie présenta un siége au colonel d'un air d'embarras et de contrainte, et Claudine, prétextant une visite à faire, se retira. Le père Derval s'assit, regarda un instant son fils un peu de travers, et fut le premier à lui adresser la parole.

— Ce n'est pas précisément pour vous que je viens m'informer de vous. Quand on témoigne si peu d'intérêt aux autres, à ceux-là même à qui l'on doit le plus, on ne doit pas s'attendre à leur en inspirer beaucoup. Je viens vous voir, parce que vous avez une femme dont je m'occupe, et une fille dont je voudrais bien que le sort se trouvât en de meilleures mains que les vôtres. Je viens

vous voir, enfin, parce que depuis la dernière fois que je vous ai rendu service, vous n'avez plus paru chez moi, et que je trouve cela fort étrange.

— Mon père, je ne suis pas allé vous voir depuis, parce que des intérêts de famille à régler m'en ont empêché. J'ai eu excessivement d'affaires.

— Cela est vrai, monsieur Derval, dit Florvilie, les occupations de mon mari ont seules pu le détourner.....

— Oui, de nombreuses occupations, ajouta le colonel, des occupations très-profitables surtout, qui ne lui laissent que le temps d'aller frapper à la porte de tout le monde, et pour des motifs dont on ne tire pas la conséquence d'une grande prospérité.

— On peut quelquefois se tromper aux apparences, monsieur Derval.

— C'est possible; mais enfin, vous, mon fils, que faites-vous? ou, pour mieux dire, que comptez-vous faire? car, aujourd'hui,

vous ne pouvez plus précisément vous appuyer sur votre fortune : cela est notoire. Vous avez eu, jusqu'ici, l'admirable talent d'en dissiper une bonne partie : où est la balance? J'ai connu aussi des dissipateurs, mais qui, du moins, savaient combler les déficits par le fruit d'honorables travaux. Il est honteux de ne savoir que dépenser ce que d'autres ont acquis.

— Ma foi ! mon père, je connais un peu de grec et de latin, un peu de mathématiques et d'histoire; je sais monter à cheval et faire des armes; mais je ne sache pas que vous m'ayez destiné à une profession quelconque.

— Votre patrimoine était assez beau pour vous passer d'un état, à la rigueur; et lors même que votre éducation n'aurait pu vous être d'aucune utilité, ce que je n'admets pas, il y avait encore pour vous une profession toute tracée : c'était celle de conservateur des biens que vous avait laissés votre mère. Cette profession, si commode au premier

aspect, est moins facile à exercer qu'on ne le pense, et, par conséquent, elle n'est pas sans mérite. Vous avez été à même de l'apprécier.

— Mais, mon père, j'ai encore de la fortune.

— Peu, très-peu.

— Vous affirmez cela avec bien de l'assurance.

— Depuis que votre part dans la succession de votre mère vous a été remise, vous en avez été l'unique ordonnateur; je ne m'en suis plus mêlé; mais j'ai fait sans peine des remarques fort simples. Vous avez déjà importuné vos sœurs, votre oncle, vos amis; vous avez eu aussi recours à mon obligeance, et peut-être à des emprunts ruineux. Enfin, certains objets de luxe, dont votre femme se parait encore il y a six mois, ont disparu tout-à-coup de son ajustement, et aujourd'hui rien n'est plus simple que sa toilette.

— C'est que tout cela, monsieur Derval,

a moins d'attraits pour moi aujourd'hui, dit Florvilie, et je pourrais vous donner des preuves de votre erreur à ce sujet.

Ici, Louise rentra un peu essoufflée et tenant un petit sac sous le bras. Derval jeta aussitôt sur elle un regard significatif, et elle sortit. Le père s'étant aperçu de cette courte pantomime, se leva en disant :

— Je ne prolongerai pas ma visite plus long-temps. Il y a dix minutes à peine que je me trouve chez vous, et j'y ai déjà eu dix contrariétés.

— Comment cela, mon père?

— Oui. Mon arrivée tantôt vous a troublé, je ne sais pourquoi. Vous étiez fort animé; ma présence a semblé vous pétrifier. Votre valet de chambre paraissait tout ému. Une jeune amie de madame s'est retirée au moment où j'entrais. Enfin, vous répondez mal aux observations que je vous adresse, et vous faites du mystère devant moi avec vos domestiques; tout cela me déplaît. Peut-être avez-

vous des affaires pressantes, quelque partie d'écarté ou de trente-et-quarante?.....

— Mon père!...

— Je n'affirme pas; mais si j'en crois certains bruits et mes propres soupçons, cela pourrait bien être.

— Eh bien! dit Derval qui s'était contenu jusqu'alors, mais qui finit par s'emporter, quand même vous diriez vrai, on jouait chez vous, mon père; et dans tous les cas, ce ne serait pas ailleurs que j'aurais fait mes premières armes.

Ces mots semblèrent être un coup de foudre pour le malheureux vieillard, qui resta un instant stupéfait. Puis il porta la main à son visage, essuya une larme et sortit.

L'éducation du colonel n'ayant point été l'objet d'une attention particulière de la part de sa famille, et ce défaut de sollicitude, dans une affaire de si grande importance, n'ayant jamais eu de fâcheux résultat quant à lui, il avait montré pour son fils à peu près

la même indifférence dans sa manière de l'élever.

M. Derval avait à ce sujet des opinions qui ne manquaient pas de justesse sous certains rapports, mais qui étaient dangereuses pour être trop absolues. Si un enfant est favorisé de la nature, pensait-il, si elle lui a réparti des qualités d'honnête homme, ces qualités se développeront d'elles-mêmes, et ce n'est point aux enseignemens d'un autre qu'il les devra. Si, au contraire, il est né avec des penchans vicieux, c'est un malheur que l'éducation la plus soignée ne saurait conjurer.

Il y avait dans cette manière d'envisager la question quelque chose de cruellement vrai; mais ce n'était pas une raison pour s'abandonner à une espèce d'entier quiétisme sur le développement intellectuel de son fils.

Les facultés morales de l'homme offrent sans doute des vices de conformation comme

le corps ; comme lui, elles peuvent être affectées d'une foule de maux, et manquer même de liberté; c'est une vérité cruelle ; elles peuvent être bègues, bossues, louches, borgnes, aveugles, paralytiques, et malheureusement l'art de guérir les maladies de ces facultés est plus inconnu encore que la médecine ; mais il n'est pas moins incontestable qu'une bonne direction donnée aux premières années de l'enfance peut modifier, sinon effacer, et modifie bien des défauts naturels, et que de très-mauvaises inclinations sont ordinairement combattues avec plus ou moins de succès par de sages impressions reçues dans un âge tendre encore.

M. Derval ne croyait pas à cela, et le reproche sanglant que venait de lui faire son fils n'était peut-être que trop légitime. Le colonel, en effet, après avoir épousé une femme à grande fortune, avait, de son vivant, mené un brillant train de vie. Jusque-là, rien de mieux ; car, malgré son goût pour la

dépense, il avait su ne pas compromettre le patrimoine de ses enfans; mais, pour se conformer en toutes choses à ce que certaines gens appellent le bon ton, dans les réunions fréquentes qui avaient lieu chez lui, on jouait; et son fils ne fut jamais exclu de ce dangereux divertissement.

Derval, après le départ de son père, parut être soulagé d'un poids de cinq cents livres. L'émotion profonde qui, aux dernières paroles de celui-ci, s'était peinte sur le visage de l'auteur de ses jours, avait vivement affecté Florvilie; mais elle ne disait mot. Bastien, en sortant, avait remis une lettre à Derval, qui l'ouvrit aussitôt et la parcourut en trépignant.

C'était la réponse de l'huissier chargé des affaires d'un M. Buller, homme d'une très-grande obligeance, mais qui la faisait payer fort cher, qui avait prêté plusieurs fois à Derval d'assez fortes sommes, et qui, d'après le dire de l'huissier, était décidé à

le poursuivre à outrance, pour obtenir le paiement de la dernière. A la lecture de cette lettre, il traita M. Buller d'être maudit, de visage satanique, d'escroc, de scélérat, d'homme à pendre; en un mot, il n'y eut pas d'expression insultante, il n'y eut pas d'injure grossière dont il ne se servit contre son créancier. Enfin, Louise vint déposer sur une table le petit sac qu'elle avait apporté, il n'y avait qu'un instant. Cette vue calma Derval comme par enchantement, et le fit sourire.

— Je rentrerai tard ce soir, dit-il en le prenant; peut-être ne rentrerai-je pas du tout; mais je veux que l'on m'attende. Demain je m'acquitterai à tout prix envers ce vil usurier, espèce de voleur privilégié comme tant d'autres, véritable fléau dont on serait heureux de pouvoir purger à jamais la terre.

A ces mots, Florvilie voulut lui adresser une observation qui lui déplut. Alors, et

malgré la présence de Louise, il se porta envers son épouse à un acte de brutalité qu'il s'était déjà permis plusieurs fois. Puis il sortit, et tout ce qui l'entourait respira enfin un instant.

XVII.

La toilette.

Dans l'antichambre se jouaient par intervalles des parodies du salon; et Bastien, très-bon homme au fond, se donnait quelquefois avec sa femme le ton d'un petit Derval. Le lendemain, celui-ci n'était pas rentré. Louise était debout, appuyée sur le dossier d'une

chaise, et paraissait rêver, lorsque Bastien la surprit dans cette attitude. Le valet de chambre, plein de zèle pour le service de son maître, eut l'air de se fâcher et s'échauffa à froid. Mais il eut beau crier et gronder, il eut beau dire à madame Bastien qu'il n'aimait pas que l'on dormît sur le travail, et qu'elle était devenue bien drôle, depuis qu'il l'avait épousée, celle-ci ne parut pas s'émouvoir beaucoup des crieries de son mari, et continua à se livrer à ses réflexions.

— Je te dis, madame Bastien, que cela va se gâter. Après M. Derval, c'est moi qui suis votre maître ici. J'entends, je veux, j'ordonne que la besogne se fasse.

— Oh! que vous êtes aimable depuis que vous êtes mon mari!

— Je suis comme cela. J'entends, je veux et j'ordonne.

— A merveille! tel maître, tel valet.

— Madame a sonné tantôt; où étiez-vous

donc ? Depuis quelque temps je ne suis nullement satisfait de ce qui se passe.

— Ni moi non plus.

— Et pourquoi, s'il vous plaît?

— Que vous importe? Cela ne regarde personne. J'ai mes motifs pour cela.

— Ah! cela ne regarde personne! eh bien! nous verrons. Peut-être le mal n'est-il pas sans remède. Nous saurons mettre à la raison les petits êtres récalcitrans qui ne marchent pas bien, qui se moquent de l'autorité matrimoniale de leurs époux, et qui oublient si tôt la recommandation de M. le maire, le jour qu'il nous a mariés. Voyez-vous comme on fait du chemin! Une petite femme si soumise, si douce avant la bénédiction du curé! Aujourd'hui ça a des secrets, ça a de la mauvaise humeur, ça s'avise d'avoir des motifs.

Ici, le naturel reprit le dessus. Bastien, qui ne se mettait jamais en frais de criailleries avec Louise que pour singer son maître, ne

persistait pas long-temps dans sa burlesque imitation. Après avoir adressé à sa manière quelques représentations à sa femme, il craignit de lui avoir fait de la peine, et s'approchant d'elle d'un air plus doux :

— Ce que je te dis là, madame Bastien, n'est pas pour vous causer du chagrin; c'est votre faute, et, tu le sais bien, je ne suis pas méchant. Si tu voulais seulement me dire...

— Oui, je vous le dirai. Cette maison ne nous convient pas du tout.

— Pourquoi donc?

— Vous étiez bon avec moi, avant d'entrer au service de M. Derval. Depuis que nous sommes ici tout est bien changé. Et comment cela serait-il autrement? Quand on a tous les jours sous les yeux les exemples de ce mauvais sujet...

— Te tairas-tu, madame Bastien?

— Non, je parlerai. Je me moque de M. Derval. Un homme qui est marié depuis trois ans à peine, et qui m'envoie mettre au

Mont-de-Piété les diamans de madame ! Un libertin qui passe les nuits au jeu !

— Qui te l'a dit ?

— Tu le sais bien.

— Je sais qu'il découche parfois ; mais cela ne prouve rien.

— Oui, et quand il rentre, c'est pour bourrer ses gens, c'est pour dire de gros mots à madame ; cette pauvre jeune femme qui est si prévenante, si oublieuse du passé, il la gronde, il l'insulte, et même... Quelle horreur !

— Te tairas-tu, madame Bastien ?

— Je ne me tairai pas. M. Derval ne nous paie pas même nos gages. Si ce n'était pour madame, je n'aurais pas attendu si longtemps ; mais enfin il faut que cela finisse.

— Mais tu sais bien que M. Valbot nous les paierait, si nous voulions.

— Encore un bon apôtre ! un homme qui s'est servi de son autorité d'oncle pour marier une jeune orpheline contre son gré,

sans doute, et qui en abuse pour lui imposer un joug insupportable.

— C'est cela! alors il faudrait se marier aujourd'hui, et puis se quitter demain. Ce serait gentil, ce serait beau. Heureusement pour la société que le divorce est aboli; et, depuis ce temps, M. Valbot dit que tout va bien mieux dans les ménages.

Ici, l'arrivée de Derval vint interrompre ce colloque d'antichambre. La veille, et quoiqu'il eût d'abord décidé d'attendre jusqu'au lendemain, son premier soin avait été d'aller acquitter sur-le-champ la somme pour le paiement de laquelle M. Buller avait déjà dirigé des poursuites contre lui. Ensuite, il s'était rendu dans une réunion de sots exploitée par des malins, où l'on avait joué gros et petit jeu, où il avait passé la nuit, et où il avait été admirablement bien étrillé. Il rentrait les poches vides, la tête brûlante, et le cœur gros d'injurieux soupçons, de douleur et de cauchemar.

Avant de passer au salon, il s'assit à une petite table qui se trouvait dans l'antichambre, et se mit à écrire un billet à M. Buller, pour le prier, dans les termes les plus polis, de lui apporter dix mille francs le plus tôt possible. Tout en écrivant, il semblait préoccupé d'autre chose; il demanda des nouvelles de madame à Louise. Celle-ci lui répondit qu'elle était un peu indisposée, et lui fit observer qu'elle devait avoir un grand besoin de repos, après ce qui s'était passé la veille.

— Je ne m'en souviens plus, dit froidement Derval en pliant son billet.

— Je dis, ajouta Louise avec un ton d'insistance, que monsieur n'a pas bien traité madame, hier, devant moi; et comme elle a souffert beaucoup.....

Derval l'interrompit en ordonnant à son valet de chambre d'aller dire à madame qu'il l'attendait, et de porter ensuite chez M. Buller le billet qu'il lui remit. Bastien sortit,

et Louise allait le suivre, quand Derval lui fit signe de rester, et lui demanda s'il était venu quelqu'un aujourd'hui.

— Monsieur a reçu deux visites. Chacun a laissé sa carte.

— Ce n'est pas ce que je veux savoir. Armand est-il venu?

— Ah! l'ami de monsieur : il est venu ce matin apporter un bouquet qui est là-bas sur la cheminée.

— Pour qui ce bouquet?

— Monsieur sait bien que c'est demain la fête de madame.

— Je l'ignorais. Du reste, M. Armand n'ignore pas que ses visites me déplaisent. Qu'il reste chez lui.

— Je ne me chargerai pas de lui dire cela.

— Je le lui dirai, moi.

— Il vient ici à titre d'ami.

— C'est possible; mais je ne veux plus le voir.

En prononçant ces mots, Derval passa au salon, où Florvilie se rendit bientôt après. La pâleur de son front, sa démarche languissante et sa tête légèrement inclinée annonçaient de l'abattement. Aussitôt que Louise l'aperçut, elle courut au devant d'elle, en approcha un fauteuil, et lui demanda si elle était un peu remise de sa migraine. Florvilie fit un signe affirmatif, sourit à sa femme de chambre, et s'assit. Alors Derval se rappela qu'ils avaient été priés à dîner par la famille Vaubanc, la seule avec laquelle il n'eût pas encore rompu, et sortit sa montre. Il dit ensuite à Florvilie qu'il n'était pas très-disposé, et qu'il irait pourtant, parce qu'il avait promis, et quoique ce fût pour lui une chose insupportable que d'être ainsi l'esclave des convenances. Sa femme lui fit savoir qu'elle n'était pas très-disposée non plus, et que, s'il le voulait, elle allait écrire deux mots à ce sujet à M. Vaubanc.

C'est impossible, vous dis-je; j'ai promis.

Hâtez-vous de faire un peu de toilette, et puis... Ah! vous pourrez vous parer de ce bouquet. C'est demain votre fête, et M. Armand. . .

En disant ces mots, Derval, qui tenait le bouquet, le présenta à Florvilie, qui le prit avec empressement, et ne put déguiser le plaisir que lui causait cette modeste offrande.

— Armand! eh quoi! ce pauvre garçon n'a donc pas oublié!... Oui, je le mettrai, si vous le permettez, mon ami.

— Comment, si je le permets! puisque je viens de vous le remettre moi-même... Comment trouvez-vous ce bouquet?

— Mais il est simple, il est bien.

De toutes les inventions que le désir de plaire a imaginées, celle à laquelle l'amour donnerait la pomme, si l'amour n'était aveugle, c'est à mon avis le langage des fleurs, procédé d'une éloquence toute particulière, et dont les amans orientaux, comme on le

sait, font un fréquent usage, bien qu'à nos yeux les amans orientaux soient fort au-dessous des Français en fait de galanterie. Une rose, emblême de la beauté, de la vertu, représente avec une vérité si pleine de charme celle qui est, ou, pour mieux dire, qui nous paraît être la reine des femmes; la fleur aux cinq feuilles nuées de violet et de jaune, est une image si gracieusement pittoresque de cette opération de l'esprit dont elle porte le nom; enfin, celle dont les feuilles ne se fanent point, est une espèce de figure si touchante d'un sentiment qui ne doit jamais s'éteindre! Ce doit être une chose pleine d'attraits et de séduction que ce brillant et mystérieux idiome au moyen duquel un jeune Musulman entretient de ses moindres pensées l'objet de son amour. Armand n'avait probablement pas eu le but d'entretenir galamment Florvilie, à l'occasion d'une simple offrande de politesse ou d'amitié, ou du moins, dans ce moment, il n'avait pas voulu dire

précisément ce que la composition du bouquet pouvait faire entendre ; car il y avait en effet une rose, entourée de pensées et d'immortelles. Derval s'étant rappelé une époque peu éloignée encore, crut voir un sens secret dans l'assemblage de ces fleurs, et pour la première fois de sa vie, peut-être, son âme éprouva une atteinte de jalousie.

En répondant à la question que son mari venait de lui faire, Florvilie avait mis le bouquet à sa ceinture, quand Derval, plus prompt qu'un éclair, le lui arracha avec violence, et se mit à l'effeuiller avec dépit.

— Ah ! je n'avais pas remarqué..... ; il y a des pensées : c'est de mauvais goût. Et puis des immortelles : c'est la fleur des tombeaux. Accusez-moi de faiblesse, si vous voulez. On n'est pas maître de ces choses-là, quelque absurdes qu'elles puissent être.

— C'est vrai, cela, madame, dit Louise

d'un ton approbatif. Et puis, levant les yeux au ciel : Pauvre femme!

Derval paraissait persister à vouloir aller chez M. Vaubanc, et avait même ordonné à celle-ci d'aider madame à faire sa toilette. Louise passa alors dans la chambre de Florvilie, apporta une petite table au salon, et se mit à arranger les cheveux de sa maîtresse.

— Si j'étais dans la position de madame, dit-elle, je me rendrais volontiers chez M. Vaubanc. Le dîner sera gai. Il y aura beaucoup de monde. M. Armand, qui est aussi invité, chantera des couplets au dessert.

— Toujours cet Armand! dit Derval à demi-voix. Il est dans ma destinée d'être poursuivi partout par cet homme.

— Mon Dieu! madame, que cette parure vous va bien! ajouta Louise. Rien ne vous sied mieux. Je suis ravie de votre coiffure.

En ce moment, quelque chose d'inusité se

passait dans l'âme de Derval. Il semblait vouloir parler et craindre en même temps de rompre le silence. Il promenait autour de lui des regards inquiets et agités, et il roulait un gant dans sa main avec une sorte de rage. A peine Louise eut-elle achevé de coiffer madame Derval, qu'il dit à celle-ci :

— Cela ne vous va pas du tout, Florvilie. D'ailleurs, c'est plutôt une coiffure de bal.

— Eh bien! M. Vaubanc nous a prévenus qu'il y aurait un bal à la suite.

— N'importe! Nous n'y assisterons pas, ajouta-t-il en s'approchant de Florvilie. Et puis, cette coiffure me déplaît.....

— Mon Dieu! ces fleurs sont fraîches, pourtant.

— Otez-les, je le veux, s'écria-t-il avec colère et d'un air menaçant.

Florvilie jetant un regard de frayeur sur son mari, ôta précipitamment les fleurs qui paraient sa tête, et joignant ses deux mains en signe de supplication :

— Oh! de grâce, Derval, que Louise ne soit pas encore témoin d'une scène comme celle d'hier.

— Si c'est votre femme de chambre qui vous gêne, renvoyez-la. J'ai changé d'idée. Nous n'irons pas chez M. Vaubanc. Je souffre. On n'a plus besoin de vos services, Louise; laissez-nous.

Louise exécuta lentement et de mauvaise grâce l'ordre qu'on venait de lui donner. Elle aimait sa maîtresse, et il y avait des momens où elle ne pouvait la laisser seule avec Derval, sans éprouver de vives inquiétudes.

XVIII.

Le tête à tête.

La veille, en fouillant dans le secrétaire où était la petite boîte renfermant les pierreries dont il s'était emparé, Derval y avait trouvé des tablettes à moitié déchirées, qu'il avait prises, qu'il avait parcourues, et dont quelques lignes mal effacées avaient porté le

trouble dans son esprit. Ensuite, grandement préoccupé de son affaire avec M. Buller et du désir de se soustraire aux fâcheuses conséquences dont les démarches de ce créancier le menaçaient, il avait donné un instant de trève aux sombres réflexions que les feuilles tombées dans ses mains avaient fait naître en lui; et enfin, il était allé les oublier au sein d'une nuit de débauche. Le lendemain, la présence de Florvilie les fit renaître; et quand Louise eut quitté sa maîtresse, Derval parut d'abord vouloir s'en expliquer. Il tenait déjà à la main les tablettes en question, lorsque tout-à-coup il changea d'idée, les remit dans la poche de sa redingote, et se jeta dans un fauteuil, en paraissant se féliciter de se trouver un instant avec lui-même.

— Eh bien! s'il vous plaît si fort d'être seule, dit-il à Florvilie, vous voilà satisfaite; à moins que des importuns ne viennent frapper à votre porte, et que des visites... celle de M. Derval, par exemple.....

— Votre père, Derval! Cette visite aurait-elle aussi quelque chose de fâcheux pour vous?

— Je ne dis pas cela précisément; mais chez moi je n'aime pas à m'incliner devant les autres, et M. Derval vient trop souvent ici me montrer un visage improbateur. Du reste, il se permet des remontrances qu'on accueille mal à mon âge. J'ai en horreur les discours, quelle que soit la bouche qui les prononce.

— Oh! mon ami! eh quoi! un père en qui vous reconnaissez vous-même des qualités! lui qui se montra si généreux, si jaloux de vos intérêts!

— Pas de réflexions à ce sujet, je vous prie. Il y a long-temps que son joug me gêne; il me tarde de le secouer enfin.

— Je vous en voudrais, Derval, si je vous croyais plus calme. Non, vous ne pensez pas à vous éloigner de celui à qui vous devez le jour.

— Insigne avantage! inestimable bienfait! que savent apprécier surtout ceux qui aiment la vie. Moi, je n'y tiens pas, et ne dois rien à personne.

— Rien, Derval!

— Rien. Si ce n'est des manières brusques, un extérieur ignoble, un caractère soupçonneux et irascible, des penchans qui brisent mon repos, et une âme que l'ambition dévore, que les passions déchirent. Oh! que ne m'entourez-vous de vos félicitations! Comme la nature m'a doté richement! comme j'ai été heureux depuis que j'existe, et quel riant avenir! Parlez-moi donc de la vie.

— Eh quoi! pas un mot de consolation! pas un mot d'espérance!

— Pas même le plaisir de partager un instant la gaîté des autres. La famille Vaubanc nous attendait aujourd'hui.

— Pourquoi avoir changé d'avis? Vous auriez peut-être dissipé...

— Dissipé! Non, jamais. Je me fusse

trouvé là avec un être que je ne puis souffrir.

— Armand ! lui qui vous a donné tant de preuves d'amitié !

— Vous le plaignez !

— Je le plains d'être l'objet d'un ressentiment qu'il ne mérite pas.

— C'est possible. Mais vous avez peu d'instans agréables ; tranchons le mot, vous êtes malheureuse avec moi ; je le sais : cela suffit pour me rendre suspect tout ce qui vous approche. Ensuite, le souvenir de notre dernière soirée est encore trop récent.

Derval rappelait ici à Florvilie une petite réunion qui avait eu lieu chez lui, il y avait quelques jours, et dans laquelle, après avoir pris deux tasses de thé, il avait éprouvé des douleurs aiguës.

— Notre dernière soirée ! répliqua Florvilie. Est-ce de vos souffrances que vous voulez parler ? Eh bien ! mes soins les ont calmées.

Mon Dieu ! qu'y a-t-il donc de si cruel dans ce souvenir?

Derval allait ajouter quelque chose, quand on agita la sonnette de la porte. Bastien l'ouvrit et vint annoncer M. Buller. Aussitôt entra un petit homme gros et joufflu, bien sale, bien crotté, aux cheveux plats, à la barbe rousse, à l'haleine aigre, à l'œil rapace, au regard faux et mobile, à la peau rance et safranée. Il était couvert d'une redingote de gros drap à boutons d'acier, bien rapée, bien crasseuse, qui avait été teinte, reteinte, lavée, nettoyée, dégraissée et restaurée; vêtement antique et éternel qui avait vu passer la république et l'empire, et avec lequel son propriétaire semblait avoir fait un pacte d'alliance indissoluble. M. Buller était un de ces honnêtes spéculateurs qui savent adroitement profiter de la gêne d'autrui, et exploitent avec le dernier degré d'impudence l'embarras des gens qui s'adressent à eux dans des momens difficiles : en un mot,

c'était ce qu'on appelle vulgairement un juif; bien que, dans le sens que l'on donne à ce mot en parlant d'une sordide cupidité, on puisse en trouver assez parmi ceux sur la tête de qui on a jeté de l'eau à leur naissance, pour prendre le mot chrétien dans la même acception.

Cet homme, que Derval aurait voulu pouvoir mettre en pièces la veille, et contre lequel il avait épuisé un dictionnaire d'injures, fut reçu par lui avec les démonstrations de l'amitié la plus cordiale. Il s'informa de sa santé du ton le plus affectueux; il lui présenta lui-même un fauteuil, et lui fit mille excuses du petit retard qu'il avait mis à s'acquitter de son dernier engagement.

M. Buller, qui venait de recevoir le billet dans lequel Derval lui demandait des fonds, s'était empressé de se rendre à l'invitation, attiré par l'appât d'un gros bénéfice, et il apportait la somme en question. L'homme

aux écus, avant de s'asseoir, sortit d'un vieux sac dix mille francs en or, et les déposa en rouleaux sur une petite table. Puis il fouilla dans son porte-feuille, y trouva un papier de timbre proportionnel, et le présenta à Derval. Celui-ci se mit d'abord à compter les espèces, ensuite il fit son billet à M. Buller, et le lui remit. Le bailleur de fonds le prit et le lut :

— Bon pour quinze mille francs. Il y a une petite erreur, monsir Derval, dit-il dans son accent tudesque.

— Laquelle ? vous m'avez toujours prêté sur le même taux.

— Oui ; mais les circonstances ne sont plus les mêmes. L'argent est rare, et d'ailleurs votre fortune ne présente plus...

— Expliquez-vous.

— Je veux dire qu'en saine économie politique, l'intérêt se proportionne au risque couru par le prêteur.

— Que vous faut-il donc, monsieur Buller ?

— Une petite obligation de vingt mille francs, s'il vous plaît, ajouta celui-ci en prenant un nouveau papier de billet à ordre, et en jetant sur Florvilie quelques regards dont l'expression annonçait qu'il eût bien voulu être débarrassé de sa présence.

A cette demande, Derval laissa apercevoir un moment d'hésitation. Mais il lui fallait de l'or. Il déchira le premier effet, et traça l'engagement qu'on exigeait de lui.

— Eh quoi ! Derval, dit Florvilie, vingt mille francs pour une somme...! Le misérable !...

— Cela vous étonne ! répondit Derval en écrivant. Mais puisque cela me convient. Monsieur m'est utile, il m'oblige et promptement, c'est ce qu'il me faut.

— Je vous ai souvent entendu maudire cette obligeance.

— Oui, lorsque probablement j'ai des motifs pour cela.

— Enfin, toute espèce de représentation à ce sujet sera-t-elle donc inutile?

— Tout-à-fait inutile. Monsir Buller, voici mon obligation.

— Mille remercîmens, monsir Derval. Votre très-humble serviteur.

— C'est moi qui vous remercie. Adieu.

Quand Buller fut sorti, il y eut un assez long intervalle de silence, interrompu seulement par quelques soupirs entrecoupés. Le visage de Derval s'était pourtant épanoui, comme s'il venait de conclure une brillante affaire. Il se mit même, chose qui n'arrivait pas souvent, à fredonner un air d'opéra, en arrangeant sa cravate et ses cheveux devant une glace. L'attitude de Florvilie n'annonçait pas la même gaîté. Assise à quelque distance de lui, elle était plongée dans des réflexions dont la tira l'apparente bonne humeur de son mari. Elle crut alors le moment favorable pour essayer quelques objections.

— Derval, j'avais pourtant compté sur d'autres résultats.

— J'avais compté! j'avais compté! Vous parlez de vous, madame; êtes vous donc la seule à plaindre ici? Ma fortune et mon honneur sont-ils moins précieux pour moi que pour vous?

— Je voudrais ne pas le croire encore.

— Me direz-vous qu'il dépendait de moi de ne rien compromettre? Mais un penchant de l'âme se redresse-t-il en un clin d'œil, et étouffe-t-on la passion du jeu comme on étouffe un soupir?

— Je ne dis pas cela, Derval; mais enfin vous courez à votre ruine.

— Eh bien! essayez donc de m'y soustraire. Cherchez des termes énergiques, des métaphores un peu fortes. Ouvrez à mes yeux l'abîme qui doit m'engloutir. Transportez-moi, si vous voulez, au dernier période de l'infortune, moi, Derval, dépouillé, chassé de chez

moi, sans ressource, sans asile, ni pour moi ni pour vous....

— Eh bien! ces images effrayantes, Derval!.....

— Oh! je ne doute pas que plus tard elles ne deviennent des images à effet; mais, en attendant, je me résigne; imitez-moi.

En ce moment M. Valbot arriva, enchanté de rencontrer tête à tête ceux qu'il appelait encore ses enfans. Depuis huit ans environ qu'il avait quitté la Guadeloupe, la liquidation d'une partie des biens provenant de son commerce dans ce pays n'avait pu encore se terminer, à cause du décès d'un associé, et des prétentions litigieuses élevées par des tiers. Dans cet état de choses, il avait reçu depuis quinze jours une lettre de son chargé d'affaires, qui l'entretenait de tous les obstacles relatifs à l'issue du procès, lui faisait part de difficultés sans cesse renaissantes, et lui parlait de la nécessité absolue de venir y faire pendant quelques mois acte de présence.

M. Valbot, âgé de soixante-quatre ans, avait d'abord reculé devant la pensée de faire un voyage aussi long, et de renoncer, ne fût-ce que pour très-peu de temps, au séjour de Paris, que sa fortune rendait fort agréable. Cependant, comme, d'après ce qu'on lui marquait, ce sacrifice était indispensable pour arriver à un résultat, et qu'il s'agissait surtout d'intérêts d'une assez grande importance, il avait fini par se décider à se mettre en route, et il venait faire part de sa résolution à l'heureux couple qu'il avait formé. Dès que Derval l'aperçut, il prit un air tout-à-fait enjoué, le félicita sur le but de l'absence qu'il allait faire, et lui demanda le jour de son départ.

— Demain, lui répondit M. Valbot.

A ce mot, Florvilie tressaillit comme si elle avait dû ne plus revoir celui qui venait de le prononcer; elle se leva avec l'empressement d'une vive inquiétude, vint vers son oncle, prit sa main et lui témoigna avec effu-

sion tout le chagrin que lui causait cette nouvelle. Ensuite, elle essaya encore de le détourner de ce projet, en mettant sous ses yeux les périls auxquels il allait être exposé dans cette longue traversée; mais M. Valbot avait déjà réfléchi à tout ce que sa nièce lui objectait, et sa détermination était prise. Il remercia Florvilie de l'intérêt qu'elle lui témoignait, et persista dans sa résolution. Alors celle-ci ne put s'empêcher de céder à l'émotion qui l'oppressait, et ses yeux se couvrirent de larmes. Derval prit alors M. Valbot par le bras, et l'entraîna avec lui en disant : On ne doit pleurer que le jour des adieux. A demain les larmes et autres simagrées à l'usage du beau sexe.

XIX.

Un châtiment commence.

Pour M. Valbot, il n'y avait rien au monde qui pût balancer les avantages de la richesse ; il n'y avait aucun vide du cœur qui ne pût être rempli par des espèces sonnantes, aucune difformité physique ou morale qui ne pût être rachetée par de l'or, et un homme aussi pro-

digieusement organisé que Derval eût encore été à ses yeux une excellente acquisition pour sa nièce, si celui-ci avait su seulement se maintenir au niveau de ce qu'il possédait à l'époque de son mariage avec Florvilie. Mais tout cela avait fait bien du chemin, et malgré l'art avec lequel Derval avait su déguiser à sa famille la véritable position de ses affaires, malgré le généreux silence que, depuis quelques mois, sa compagne s'était imposé sur les tristes équipées dont elle était si souvent le témoin, une partie du voile épais qui déroba long-temps la réalité à M. Valbot s'était déchirée. Il avait conçu des soupçons peu favorables à Derval; et quoique, dans son opinion, celui-ci ne fût pas encore précisément un homme à dédaigner, cependant quelque chose de moins vif avait succédé à l'enthousiasme des premiers jours de l'hymen de sa nièce. D'ailleurs, à côté de son aveugle prédilection pour l'opulence, il y avait aussi de l'amitié pour Florvilie, et parfois l'avenir de

celle-ci lui avait fait éprouver une sorte de vague inquiétude. Les observations de sa nièce, auxquelles avait donné lieu l'annonce de son départ si prochain, et le trouble qui se fit remarquer sur son visage, lorsqu'il apprit à Derval qu'il partait le lendemain, avaient fait un peu d'impression sur l'esprit de M. Valbot. La nuit, son sommeil fut légèrement agité, et le matin il résolut d'aller embrasser sa nièce, comme pour lui dire adieu, mais surtout dans l'espoir de la trouver seule un instant et d'entrer avec elle dans quelques explications.

Après avoir terminé à la hâte ses préparatifs de départ, il alla d'abord remettre en dépôt au colonel Derval une assez forte somme qui venait de lui être remboursée, et après avoir donné ses dernières instructions à son domestique Antoine, il vint chez le fils. Celui-ci était absent. Dès que Florvilie aperçut son oncle, elle courut au devant de lui, et se jeta dans ses bras. M. Valbot fut quelque temps

à se remettre de la sensation douloureuse que cette scène muette lui avait fait éprouver. Il s'assit enfin, et sa nièce s'étant placée dans un fauteuil à quelque distance de lui :

— Plus près, plus près de moi, Florvilie, lui dit-il affectueusement.

Celle-ci se leva aussitôt, courut une seconde fois serrer son oncle dans ses bras, et s'assit sur ses genoux.

— A la bonne heure ; et si c'est possible, un peu moins d'affliction que tu n'en as montré hier.

— Que voulez-vous dire, mon oncle ?

— Tu as pleuré en me quittant, Florvilie.

— J'étais émue un peu, il est vrai ; votre départ...

— Je te sais gré de cette preuve d'amitié. Mais, voyons, parle-moi avec franchise ; la nouvelle de mon départ a-t-elle bien été la seule cause de cette émotion ?

— Monsieur Valbot, pouvez-vous supposer

que je vous voie vous éloigner sans peine ? A votre âge, il faut du repos et des soins; au mien, on a besoin d'appui et de conseils.

— Tu n'as pas répondu à ma question, et tu ne trouveras pas mal que je te l'adresse de nouveau. Je vais faire un voyage de six mois, d'un an peut-être; nous nous reverrons, je l'espère; mais je suis vieux, et au moment d'une séparation, j'ai besoin d'emporter avec moi l'assurance de ton bonheur. Es-tu heureuse, Florvilie ?

— Je ne me plains pas, mon oncle.

— Depuis assez long-temps tu ne m'as plus rien dit qui pût me faire supposer le contraire : c'est vrai; mais je ne te le cacherai pas, tout le monde n'a pas foi dans la prospérité de ton ménage; et s'il fallait en croire certaines gens...

— Mon Dieu ! monsieur Valbot, le monde est si méchant !

— C'est ce que je me dis aussi, et j'ai peu de confiance dans ces gens-là, ma fille. Ce-

pendant, je n'ai pas remarqué sans peine qu'il n'y a plus même chez toi des traces de cet esprit vif et enjoué, de cette gaîté folâtre qui embellirent ta vie et la mienne quand nous habitions le même toit.

— Est-ce que cela vous étonne? Le mariage change le caractère; mais le cœur... le cœur n'a pas changé, monsieur Valbot, dit Florvilie en embrassant celui qui l'avait perdue.

— Je sais bien cela, mon enfant, et ce n'est pas ce que je veux dire. Je veux parler de cette rêverie, de cette préoccupation dans laquelle je t'ai vue encore souvent, au sein de cette paix dont tu parais jouir.

— Eh bien! qu'y a-t-il d'extraordinaire à cela? Au sein de mon ménage, et loin du monde, il m'est arrivé quelquefois encore de rêver aux jours si doux de mon enfance, aux séduisantes illusions de ma jeunesse, enfin aux momens si courts que j'ai passés près de vous.

— Derval te les aurait-il fait regretter ?

— Je ne dis pas cela, mon oncle.

— C'est que, si j'ai bonne mémoire, tu n'as pas toujours été exempte de regrets. Tu m'as avoué même qu'un instant des pensées sombres avaient trouvé accès dans ton âme.

— Oui ; mais c'était faiblesse. Je l'ai senti et les ai repoussées.

— Très-bien, mon enfant.

— A mes regrets, à ces pensées ont succédé des sentimens plus dignes. J'ai jugé ma position depuis, et je l'ai mieux comprise.

— Derval a des défauts, je le sais.

— Qui est-ce qui n'a pas les siens ?

— Il est brusque, parfois un peu emporté.

— Mais il n'est pas pervers.

— Il a des momens d'humeur.

— Mais son cœur n'est pas froid. D'ail-

leurs, il suffit qu'il soit malheureux, pour que nos liens se resserrent.

— Bravo! bravo!

— Son caractère, quelques écarts tourmentent sa vie. Ses amis l'ont abandonné; il est mal avec son père; des misérables conspirent sa ruine; au milieu de ses adversités, mon parti est pris : son épouse lui restera.

— Quel langage, Florvilie! Ah! que ce que tu dis là me fait de bien! j'avais besoin de l'entendre de ta bouche; car M. Armand fréquente ta maison; il est marié, c'est vrai; mais il eut jadis de l'inclination pour toi, et c'est un homme qui a bien quelques qualités.

— Oh! je lui rends pleine justice; mais le malheur a aussi son culte sur la terre; et j'aime mon époux, je l'aime.

— Je suis content de toi, ma fille, et je pars sans regrets; oui, mon cœur me le dit, tu seras heureuse avec Derval.

M. Valbot prononça ces dernières paroles d'un ton et d'un air qui n'annonçaient pas une grande conviction. Le malheureux vieillard avait voulu jusqu'alors se faire illusion, s'étourdir sur les amertumes de la réalité; il essayait même encore, favorisé par la circonspection de Florvilie, de se créer des chimères et d'y croire; mais le châtiment du cruel sacrifice qu'il exigea d'elle commençait pour lui. Il se rappelait involontairement la planche de salut que le ciel avait semblé vouloir lui offrir pour sa fille dans l'hésitation même du père de Derval, à l'époque où il fut question de conclure le mariage projeté. Il n'avait pu oublier l'éloignement que lui montra Florvilie pour l'époux qu'il lui imposa, et au milieu de ses craintes trop bien fondées, le souvenir de toutes ces circonstances troublait déjà son repos.

Armand, qui, la veille, avait fait remettre des fleurs à madame Derval, ne s'en tint pas à cela, et vint lui faire une visite. C'était le

jour de la fête de celle-ci, et cet acte de politesse était en même temps un plaisir pour lui; car, depuis qu'il connaissait la destinée de Florvilie, elle lui avait inspiré un intérêt presque aussi tendre que le sentiment dont son cœur brûla jadis pour elle. Armand avait jusque-là été reçu chez Derval comme un parent, si l'on en excepte les momens de taciturnité de celui-ci, et il y donnait même son avis en toute occasion avec une certaine familiarité. Au moment où il entra, Florvilie s'était rassise, et M. Valbot prononçait les mots : Tu seras heureuse avec Derval.

— Heureuse avec Derval! répéta Armand en ôtant son chapeau. De qui parlez-vous donc, cher oncle, et d'où arrivez-vous?

— Avez-vous perdu la tête, monsieur Armand? répliqua M. Valbot un peu fâché; ou bien vous faites-vous un jeu de venir jeter le trouble là où des gens plus sages s'effor-

cent de mettre la paix. De quel droit, je vous prie...

— Ah ! quant au droit, je parle de celui que je crois avoir de me montrer ici; je pourrais le réclamer, je pense, et il ne vous serait pas facile de me le contester. Je ne profiterai donc pas de l'avantage, et vous rappellerai seulement que je suis un habitué de la maison. C'est à ce titre que j'y viens ; et ce n'est pas ma faute, si j'y ai remarqué des choses fort remarquables et sur lesquelles des gens plus sages se bornent à fermer les yeux.

Ici, Florvilie parut craindre qu'une explication, pénible pour elle, ne s'engageât entre son oncle et Armand ; elle se leva et sortit du salon.

— Les apparences, répondit M. Valbot, ont trompé souvent des yeux plus exercés que les vôtres.

— Les apparences ! c'est possible. Mais, alors, il y a bien des gens trompés sur le compte de Florvilie. Hier, par exemple,

une brillante réunion l'attendait. J'étais là. L'heure s'est écoulée, et madame Derval n'est pas venue. Alors, chacun a donné sa version. A quelques variantes près, aucune, je vous jure, n'indiquait une grande foi dans la beauté du sort de Florvilie. — Allez donc savoir de ses nouvelles. Serait-elle indisposée? m'a dit madame Vaubanc. — Non, non, madame. Je n'ai répondu que ces mots; mais on en a compris l'expression.

— Il fallait donc venir, vous eussiez trouvé la malheureuse madame Derval en tête-à-tête avec son pervers époux.

— L'ironie vous va mal, monsieur Valbot; car c'est vous qui avez uni sa destinée à celle d'un brutal, d'un tyran, d'un joueur enfin.

— Dites, dites tout; je vous écoute.

— Derval écoute bien lui-même. Et pensez-vous que s'il était là, je n'oserais lui dire : Tu juras d'embellir ses jours; tu les abreuves d'amertume. Près de toi, son exis-

tence, naguère si pleine d'avenir, n'est plus qu'une longue agonie. L'air qu'elle respire ici est mortel.

— Vous, Armand! vous lui tiendriez ce langage!

— Il y a trois jours, je parlais ainsi à Derval, et Derval écoutait.

— A merveille! Que n'allez-vous donc prêcher à sa femme une bonne et prompte séparation!

— Le conseil serait admirable, monsieur Valbot. Oui, qu'elle s'empresse de recourir à cette œuvre du génie. Si une séparation ne lui laisse pas même la faculté de faire un choix plus heureux; si, ensuite, elle est condamnée à passer ses jours dans l'isolement, dans l'abandon, sans appui, sans guide; enfin, si son honneur est livré aux propos malins ou à la calomnie, qu'importe? Nos habiles faiseurs de lois ont mis tous ces avantages à sa disposition; qu'elle en profite.

— Puisque tout cela est en effet si fâ-

cheux, pourquoi ne conseillez-vous pas à Florvilie.....

— Je ne lui conseille rien. Je m'irrite parfois de son sort; mais, je le sais, il faut qu'il s'accomplisse. Union indissoluble; cela n'est-il pas écrit dans nos codes? Eh bien! cela doit porter ses fruits. Il faut que madame Derval soit punie d'un malheur qui n'est pas son ouvrage. Il n'y a plus d'alternative pour elle qu'un éternel supplice, le mépris public ou le désespoir.

— Madame Derval trompera ces prévisions sinistres. C'est, du moins, mon plus doux espoir.

— Tant mieux.

— Armand, vous avez rendu des services à Derval, je le sais.

— Ne parlons pas du passé.

— Que ces services n'autorisent pas plus long-temps en vous une franchise déplacée.

— Bien. Je tâcherai dorénavant, témoin froid et impassible, de trouver des paroles

de félicitation, d'encouragement même, si vous voulez. Il est en effet trop peu généreux, je le sens, ou, pour parler sans figure, il est trop inutile d'essayer de faire monter le rouge au front d'un homme comme Derval.

— Il importe au bonheur de Florvilie qu'on ne se mêle en rien de ce qui concerne son ménage. Vous me le promettez, Armand.

— Sans doute, monsieur Valbot, et si ce bonheur dépend de mon silence, dès ce moment je l'impose à mon indignation. Quant aux affaires de Derval, les apparences seront encore trompeuses, si cela vous plaît; mais ici, mon rôle change, et je ne m'imposerai pas la même réserve.

En disant ces mots, Armand sortit de son porte-feuille une obligation de vingt mille francs à lui souscrite par Derval; c'était à peu près le tiers de ses écus, et cette fois, en prêtant cette somme, il avait pris ses sûretés.

Derval lui avait offert et avait obtenu la signature de M. Valbot. Celui-ci, en voyant cette obligation, dit que Derval y ferait honneur; mais Armand lui fit observer que l'échéance était arrivée, et que le souscripteur n'ayant pas payé, c'était à l'endosseur qu'il s'adressait pour l'acquittement de sa créance. M. Valbot sembla éprouver de la surprise; alors le porteur eut l'air d'attribuer cette circonstance à un retard de quelques jours, d'une semaine, peut-être. Il objecta lui-même que c'était une chose qui pouvait arriver à tout le monde, et que Derval rembourserait très-certainement. L'oncle de Florvilie n'avait probablement pas cette certitude plus que celui qui la lui donnait, comme pour lui faire plaisir; mais il ne laissa pas apercevoir l'ombre d'un doute, et commença par faire honneur à sa signature, en remettant vingt billets de banque à son créancier. Celui-ci, profitant des bonnes dispositions de l'oncle, sortit de son porte-feuille

une seconde valeur de quinze mille francs, également souscrite par Derval en sa faveur, qu'il avait endossée de confiance, qu'il avait été obligé ensuite de rembourser, et qu'il feignit d'appeler une bagatelle, en la présentant à celui qui faisait si bien les choses. En ce moment, la surprise de M. Valbot redoubla d'une manière évidente. Cependant, comme le fâcheux créancier lui faisait ironiquement observer que cela ne signifiait rien, que Derval n'était pas en fonds actuellement, et que cela pouvait arriver à tout le monde, l'oncle de Florvilie, prenant la balle au bond, parut abonder dans ce sens; il objecta que chacun pouvait éprouver des momens de gêne, et se rendit garant de la seconde créance.

Le jour de la fête de madame Derval eût été pour Armand un jour de bonne fortune, comme on le voit, s'il n'avait pas dû, dans peu d'instans, être témoin d'une scène de douleur. Mais n'anticipons pas sur la marche des événemens.

— Puisque vous êtes en si bon chemin, dit celui-ci à M. Valbot, vous devriez bien encore, et par la même occasion, me garantir quelques autres bagatelles du même genre, mais dont je n'ai pas les titres; je les ai prêtées à Derval sur parole.

En entendant prononcer ces mots, M. Valbot ouvrit de grands yeux et la bouche comme un homme hors d'haleine. Armand continua de fouiller dans les papiers qu'il tenait à la main, et ajouta :

— Je vous demande mille excuses; je cherche la note que je dois avoir...

— Je crois, Dieu me pardonne, qu'il se moque de moi, dit l'oncle à voix basse et d'un air fort singulier. Puis il se tourna vers son interlocuteur, et d'un ton de reproche :

— Il y a des gens qui ont parlé de la ruine de Derval; je le sais.

— Oh! c'est une insigne calomnie, répliqua Armand.

— La suite leur prouvera qu'ils ont menti.

Ici, M. Valbot passa dans la chambre de Florvilie, lui fit ses adieux, et sortit en saluant Armand de fort mauvaise grâce.

XX.

Un jour de fête.

La petite commémoration de famille qu'il est d'usage de faire, à l'occasion d'un nom placé sur le calendrier, par la grâce du pape, et en l'honneur de qui le porte, n'avait jamais été pour Derval, comme on le pense bien, l'objet d'une rigoureuse observation à

l'égard de sa femme. Il y a des hommes qui ont une manière moins commune de célébrer la sainte d'une épouse. L'année précédente, à pareil jour, Derval avait fêté madame, en la débarrassant des magnifiques pendans d'oreille qu'elle portait le jour de son mariage. Claudine ignorait cette circonstance, comme beaucoup d'autres; mais, bien persuadée que ce qui pouvait arriver de mieux à Florvilie en semblable occasion, c'était de voir passer sa fête inaperçue, et jalouse d'amener, ne fût-ce que pour quelques instans, une légère diversion aux peines de son amie, elle s'était occupée, plusieurs jours avant, d'un modeste festin, où elle avait projeté de réunir cinq à six personnes de sa connaissance; et elle avait remis la veille à la porteuse du bouquet d'Armand, un billet pour madame Derval, dans lequel elle la priait, sans autre explication, de venir passer la journée du lendemain chez elle.

Armand, à qui Claudine avait fait part de

cette invitation, craignant avec raison que Derval ne comptât d'un œil jaloux quelques faibles momens arrachés à l'exercice de sa tyrannie, et ne s'opposât à la réalisation du projet de sa femme, s'était empressé de venir chez celui-ci, par politesse d'abord, mais surtout dans le but de lever les obstacles, s'il s'en présentait, et d'obtenir de Derval qu'il permît à Florvilie de passer la journée avec Claudine.

Après, que M. Valbot fut sorti, Armand, assis près de la cheminée du salon, se rappelait avec une sorte de plaisir malin l'entretien qu'il venait d'avoir avec celui-ci, et se félicitait des bonnes vérités qu'il lui avait dites, ainsi que du résultat qu'il en avait obtenu, sans s'y attendre, lorsqu'une altercation assez vive s'éleva dans l'antichambre entre Bastien et Louise.

— Qu'y a-t-il donc de si difficile à cela? disait celui-ci à sa femme; c'est deux mots, et voilà tout.

— Je ne m'en chargerai pas, disait Louise à très-haute voix. Je l'ai dit à M. Derval lui-même. S'il est si pressé de faire de mauvais complimens à des personnes honnêtes, qu'il les leur fasse lui-même.

— Dans les bonnes maisons, Louise, ce ne sont pas les maîtres qui se chargent de ces sortes de choses. Tu sens bien que ce serait trop désagréable pour eux, et ce sont leurs gens qui sont payés pour cela. Hier encore, M. Derval nous a recommandé deux fois de dire ce que tu sais à M. Armand.

— Moi! je ne sais rien; je ne saurais comment m'y prendre. C'est à toi que M. Derval s'est adressé.

— Sois franche, Louise; nous étions là tous les deux; il s'est adressé à nous deux.

— Oui; mais cela regarde les hommes.

— Non, Louise; cela regarde les femmes. Tu lui tourneras ça mieux que moi. Allons! du courage.

A ces mots, Louise mit son doigt au bout

du menton, réfléchit un instant et parut se décider à aller faire à Armand le mauvais compliment dont les avait chargés Derval. Il leur avait expressément ordonné de dire de sa part à son ancien camarade, la première fois que celui-ci viendrait, de ne plus reparaître chez lui. Ces quelques mots n'exigeaient pas beaucoup d'étude ni de grands frais de mémoire; mais Bastien et sa femme avaient une sorte d'attachement pour l'époux de Claudine, dont la seule présence avait quelquefois conjuré des orages, et il leur était pénible d'aller lui faire entendre des paroles désagréables. Louise passa pourtant au salon, dans le but de s'acquitter de la commission dont elle s'était définitivement chargée; mais dès qu'elle se trouva devant Armand, elle perdit tout-à-coup son aplomb, et battit la campagne.

— Voulez-vous quelque chose de moi, Louise?

— Oh! non, non, monsieur Armand.

— Je vous demande cela, parce que vous m'avez semblé vous approcher de moi avec l'intention de me parler.

— Oui, c'est vrai; mais je ne me rappelle pas bien... je ne sais plus... je n'ose.

— Voyons, parlez.

— Ah! voilà! Je voulais faire savoir à monsieur que... c'est-à-dire que j'avais l'intention de lui apprendre... C'est singulier; la chose est claire et je m'embrouille; je ne pourrai jamais, je crois.

— Qu'est-ce que c'est donc? De quoi s'agit-il?

— Mon Dieu! monsieur Armand, je vous raconterai tout cela plus tard.

— Pourquoi pas tout de suite?

— Plus tard, tantôt.

En disant ceci, Louise revint à l'antichambre de très-mauvaise humeur, et soutint avec obstination à Bastien que cela regardait les hommes. Bastien eut beau employer toutes les ressources de sa rhétorique pour l'enga-

ger à retourner auprès de M. Armand, il eut beau la prendre une seconde fois par le côté flatteur qui avait réussi la première, tous ses efforts furent inutiles. Enfin, connaissant par expérience les jolies petites brutalités dont Derval gratifiait ses domestiques, quand il n'avait pas été obéi, et craignant qu'il ne rentrât avant que la corvée fût faite, il passa lui-même au salon, pour faire connaître les intentions de son maître à l'époux de Claudine. Dès qu'il fut près de celui-ci, même embarras.

— Je vous demande bien pardon, monsieur Armand; mais j'ai à vous apprendre une particularité que Louise n'a pas osé vous faire savoir.

— Eh bien! qu'est-ce que c'est?

— Je vous prie d'excuser la permission que je prends, la liberté...

— Voyons donc, achève, imbécille, dit Armand un peu impatienté; c'est donc un grand mystère?

— Oh! oh! oh! non, monsieur, dit Bastien avec un rire bête, ce n'est pas un mystère.

— De quoi est-il question enfin? Derval vous a-t-il chargé de me mettre à la porte?

— Oh! que dites-vous là, monsieur Armand! jamais, jamais; mon maître est trop poli pour faire de semblables malhonnêtetés aux gens.

— A voir votre manière de faire, on dirait qu'il s'agit de quelque chose d'approchant.

— Non, certes, je vous assure. M. Derval au contraire ne pense pas à cela; il est toujours fort aise de voir les personnes qui viennent chez lui. Seulement hier qu'il n'était pas très-bien disposé...

— Qu'a-t-il fait hier?

— Il a eu l'air de ne pas se soucier beaucoup de je ne sais quoi. Ensuite il a parlé de je ne sais qui, et puis il nous a dit et

ordonné des choses détestables. Voilà toute l'affaire.

Ici, Bastien, content de lui, retourna vers sa femme, comme s'il avait fait merveille, et lui dit d'un ton de conviction : Ma foi ! c'est fait.

Il n'y avait pas d'excès, comme on le voit, dans la clarté avec laquelle le valet de chambre s'était expliqué. A l'air d'embarras de Bastien et de sa femme, ainsi qu'à l'espèce de crainte qu'ils avaient paru éprouver en abordant la question, Armand se douta pourtant bien de quelque chose ; mais ce qui l'occupait surtout en ce moment, c'était d'obtenir, avant de s'éloigner, l'assurance que madame Derval viendrait dîner chez lui.

Au moment où Florvilie s'était retirée, ne voulant pas être témoin de l'explication qui s'engageait entre M. Valbot et Armand, celui-ci avait cru qu'elle avait passé dans sa chambre pour se préparer à se rendre chez

Claudine. Il ne fut pas peu surpris, quand madame Derval, au bout de quelques minutes, revint au salon dans le même négligé où il l'avait trouvée en arrivant.

— Eh quoi! Florvilie, point de préparatifs, point de toilette! dit-il en sortant sa montre.

Elle ne répondit pas d'abord à cette observation. Elle ouvrit la porte du cabinet de Derval, la referma, et puis s'approchant de l'époux de Claudine :

— Derval vous a-t-il vu, Armand?

— Non. Pourquoi cette question?

— C'est qu'il ne serait pas mal peut-être... Mon Dieu! Derval peut rentrer.

— Eh bien! s'il rentre, et que vous ne lui ayez pas parlé de notre invitation, je lui ferai savoir que vous êtes attendue chez nous. La maîtresse de la maison m'a témoigné même un peu d'impatience, et je suis venu.

— Vous présenterez mes excuses à Clau-

dine. Il me sera impossible de me rendre chez elle aujourd'hui.

— Oh ! madame Derval, c'est sans doute une plaisanterie ; vous avez été prévenue ; nous avons compté sur vous ; et ce n'est pas au moment...

— Oui ; mais cela ne se peut pas, vous dis-je.

— Ah ! je comprends. Un trouble-fête a passé par ici.

— Vous vous trompez, Armand ; c'est moi qui ai changé d'avis.

— Eh bien ! soit. Mais alors vous me permettrez de joindre mes instances à la permission de Derval.

— Non, Armand, n'insistez pas, et.....

— Mon Dieu ! que signifie donc cette inquiétude ?

— Je ne vous en ferai pas un mystère. Vos visites ne plaisent pas à tout le monde ici. Ne prolongez pas celle-ci davantage. Derval est injuste envers vous, je le sais ; mais enfin il interprète mal vos assiduités.

— Lui ! Derval ! ah ! j'ignorais encore qu'il eût outragé Florvilie.

— Armand, il faut qu'à l'avenir vos visites soient plus rares, et même...

— Parlez, parlez.

— Armand, je ne vous le dis pas sans peine, mais il le faut; ne venez plus du tout.

— Ce que vous exigez de moi est-il nécessaire à votre repos, Florvilie ?

— Oui.

— Je vous obéirai. Il y a quelques jours, je le disais à l'oncle Valbot : la vie de madame Derval est un roman qui n'est pas couleur de rose ; si je l'écris jamais, il y aura un homme noir, bien noir.

En ce moment, Derval entra, le visage sombre, la lèvre grosse, et le sourcil froncé.

— Armand ! dit-il à part, toujours Armand !

— Tiens ! s'écria celui-ci, Derval me servira de modèle.

Ici, Derval se jeta dans un fauteuil, et

lançant un regard expressif sur sa femme :

— J'avais l'espoir de vous rencontrer seule ici, Florvilie.

— En d'autres termes, dit Armand, on est fâché que je m'y trouve. C'est parler avec une franchise dont on aurait dû faire usage plus tôt; je me serais abstenu d'y reparaître.

— Il y a donc des gens qui ont bien de la peine à comprendre.

— Oui; surtout quand ces gens-là ont fait preuve de quelque dévouement; quand ils n'ont pas craint de se ruiner même pour obliger ceux qui les voient aujourd'hui de si mauvais œil. Il est difficile en effet de croire à tant d'ingratitude.

— Ah! ce que je te dois est un des tourmens de ma vie. Je te paierai, Armand, je te paierai; dussé-je, pour me libérer envers toi, descendre à des bassesses. Mais, au nom du ciel, éloigne-toi, pour mon repos, s'il est possible; pour celui d'une femme que tu as aimée...

— Assez, Derval. Je ne te demande rien ; mais épargne-moi tes soupçons.

— Tu l'as aimée, te dis-je. Donne-moi ta parole enfin que jamais tu ne reparaîtras ici. Tu ne me réponds pas ; comment veux-tu que je m'explique ? Faut-il te chasser violemment de chez moi ?

Florvilie, au milieu du trouble que lui cause la véhémence avec laquelle son mari vient de prononcer ces paroles, se lève aussitôt, et se précipitant vers lui, elle s'écrie :

— Oh ! Derval, de grâce !...

Mais Derval la repousse avec dureté, l'interrompt, et regardant Armand avec colère, il ajoute :

— Ta présence est fatale en ces lieux. Qu'y viens-tu faire ? y donner des conseils perfides, y jeter le trouble, le désordre ; que sais-je ? Y fomenter des crimes peut-être.

— Misérable ! tu viens de jouer, tu as perdu ! s'écrie Armand avec l'accent de l'in-

dignation qui le presse, et qu'il n'a pu contenir.

A ces mots, Derval reste immobile; on dirait qu'un froid glacial vient de paralyser sa fureur. Mais ses traits ont pris une expression plus amère; un sourire sardonique a sillonné son visage, et une pensée sombre semble un instant absorber toutes ses facultés. Ensuite il croise les bras, frappe à plusieurs reprises la terre de ses pieds, et fixant de nouveau ses yeux sur Armand :

— Qu'il y a d'équité dans le jugement des hommes! dit-il d'un air dédaigneux. On est brisé d'infortune et de douleur, ils vous accusent d'injustice; le cœur saigne de souffrance, ils vous écrasent de leur blâme, sans faire entendre jamais un seul mot de pitié. Eh bien! je veux rendre mes emportemens légitimes. Sois mon juge, toi qui me parles avec tant d'arrogance. Si, à défaut de bonheur, l'illusion dérobe à notre âme une cruelle réalité, les chaînes de l'hymen sont légères

encore ; mais quand le masque est à terre, lorsque des preuves accablantes ont mis à nu l'inimitié secrète d'une épouse...

— A qui s'adresse ce langage ? dit madame Derval en portant tour-à-tour ses regards sur Armand et sur son mari.

— Tu le demandes, Florvilie ? et toi, Armand, tu gardes le silence ! Tu m'accuses peut-être encore. Oh ! je dois m'empresser de dissiper ton erreur : tiens, lis cet écrit.

— Quelle fatalité l'a fait tomber dans tes mains ? dit Florvilie effrayée.

Armand prit les tablettes que Derval lui présentait, et lut à haute voix :

— « J'en aurais le courage, comme j'en ai « la volonté. Il faut que tant de maux finis- « sent ; le fer ou le poison ... »

Le reste était illisible.

— Oui, s'écria Florvilie, un instant, un seul instant je fus coupable ; mais j'en jure par le ciel, ce poison, ce breuvage... j'ai renoncé depuis à mon fatal projet.

— Eh bien! ce breuvage, qui l'a préparé?

— C'est moi.

— Pour qui?

— Oh! quelle horrible pensée! mon Dieu! mon sang s'est glacé dans mes veines. Derval! toi, mon époux, tu as pu croire...

— Je ne saurais l'affirmer; mais enfin ta pensée est là : c'est le terme d'un joug qui te pèse.

— Mon Dieu! il ne m'a jamais comprise, murmura Florvilie avec une expression déchirante.

— Eh bien! hâtons-nous d'échapper tous deux à une erreur funeste, dit Derval en prenant la main de sa femme avec une rage comprimée. Pour toi surtout, pour toi si impatiente de ce joug, que l'heure de la délivrance sonne bientôt, demain...

— Demain, Derval...

— Je te rendrai ta liberté.

En prononçant ces mots, Derval sembla

vouloir briser la main qu'il tenait. Mais déjà Florvilie ne sentait plus celle de fer qui serrait la sienne. Une pâleur mortelle était tout-à-coup montée à son front, ses genoux avaient fléchi et sa tête s'était effacée de ses épaules comme celle d'un cadavre. A cette vue Derval la repoussa, et Florvilie tomba sur le carreau, avec l'immobilité d'un corps privé de sentiment. Son mari la vit s'évanouir d'un cœur froid et d'un œil impitoyable. Armand retenait ses larmes, et s'agitait pour la rappeler à la vie.

En ce moment, M. Valbot montait en diligence.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

		Page
Préface		5
I.	— Une inclination	17
II.	— Les adieux	31
III.	— Le rapt	47
IV.	— Une conquête	63
V.	— Le voile tombe	79
VI.	— Un sacrifice	97
VII.	— Le retour	113
VIII.	— Le jour des noces	131
IX.	— Une soirée aux Invalides	149
X.	— Deuxième soirée	165
XI.	— Troisième soirée	191
XII.	— Un mariage d'inclination	209
XIII.	— Une confidence	227
XIV.	— Une visite de l'ange	245

Page

XV. — Une lampe s'éteint. 263

XVI. — Une larme. 279

XVII. — La toilette. 295

XVIII. — Le tête à tête. 311

XIX. — Un châtiment commence. 325

XX. — Un jour de fête. 345